

PARIS

A mes petites-filles Catherine Clerc et Marie-Dominique Mermod, je dédie ce choix.

H. L. M.

PARIS

PEINTRES ET ÉCRIVAINS

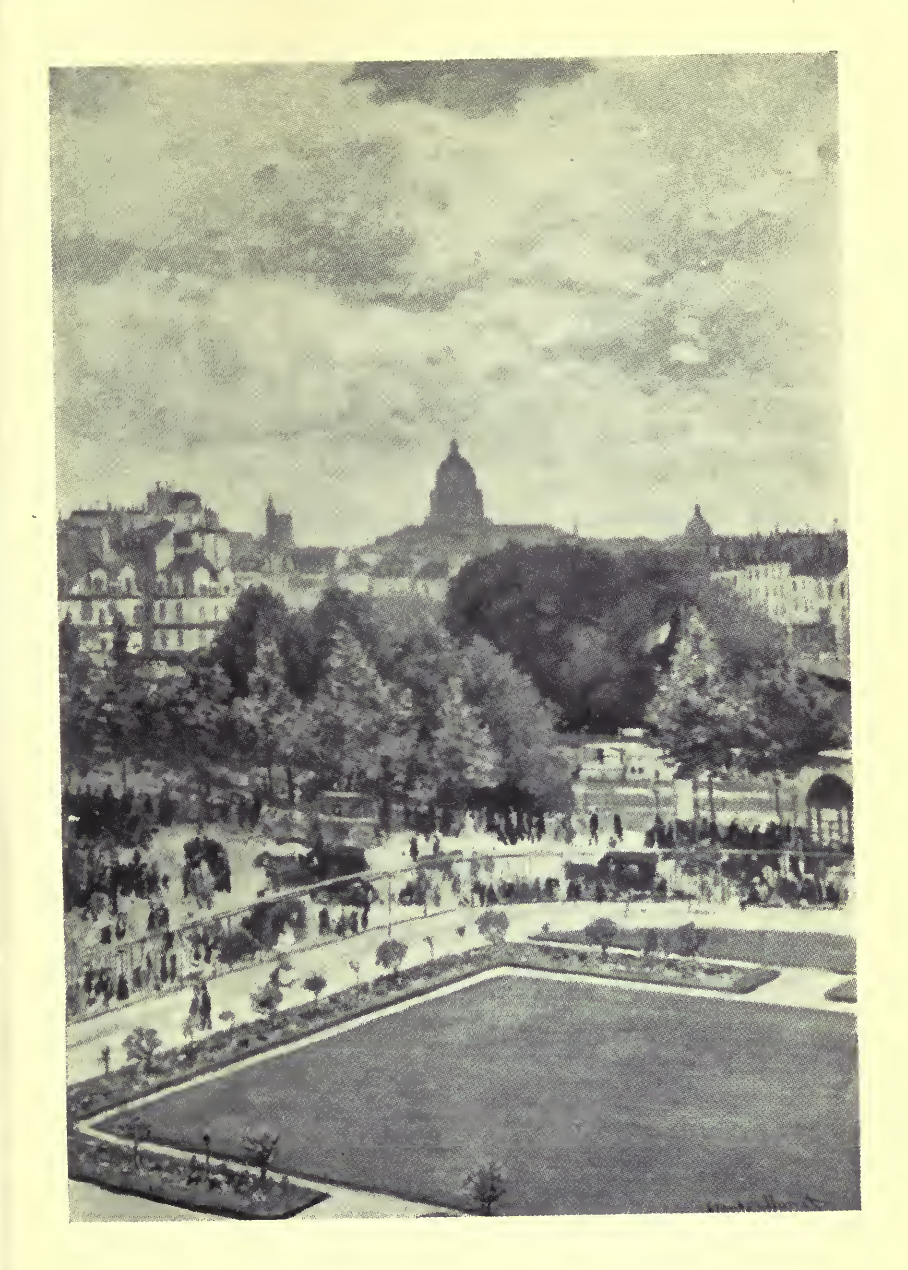
Préface de Gérard Bauër



[Lausanne]

MERMOD

[1952]



PRÉFACE

Comme nous l'habitons, une ville nous habite. Elle étend en nous ses réalités qui ne cessent d'agir sur notre esprit, et se précisent à chaque appel du souvenir. Parmi ces influences citadines, exercées au hasard des naissances ou au gré de la vie, Paris est certainement l'une des villes du monde qui ont le plus marqué ceux qu'elles avaient abrités. Un Parisien s'aperçoit entre bien des hommes ; ceux qui ont aimé Paris ont contracté un amour inaliénable ; ceux qui ne l'ont pas connu ont été privés d'une richesse.

La raison de cette profonde influence tient sans doute à ce que Paris offre le visage complet d'une civilisation et que cette capitale retient entre ses pierres, d'une façon vivante et qu'il est impossible d'écarter, tout ce qui dans le passé fut déjà vécu en elle et par elle. Ainsi les suggestions qu'elle impose sont-elles extrêmement diverses et peuvent-elles tou-

cher des individus de toutes les sortes y compris ceux qui, d'origine, lui étaient étrangers. La puissance d'une ville lui vient de ses murs, de son atmosphère : elle descend sur les êtres et les pénètre. Sur le pavé des chaussées ou le tiède macadam, il n'est pas question que la terre vous imprègne de son haleine, ni que montent du sol les inspirations du terroir ; mais les murs réverbèrent leur passé sur le passant anonyme ; mais les bruits de la ville lui apprennent sa chanson ; et son rythme mesure ses pas ; et de ses toits coule une onde invisible qui sans cesse ranime l'âme de la foule.

A Paris la variété de ces influences est immense et elle a formé le long des siècles un trésor unique d'individus et de créations. Tout homme, s'il a pu supporter la présence de Paris, y a trouvé ce qui était nécessaire à son inspiration. Paris n'est point oppressif : il ne rebute que ceux qui ne portent pas en eux le sens de sa grandeur et de sa familiarité. Aussi bien, la complicité de Paris et de l'homme, si elle se manifeste dans ses splendeurs, est-elle très sensible aussi dans les quartiers populaires où cette familiarité s'inscrit en traits intimes. L'enfant du trottoir, l'apprentie, l'artisan, rapides à tout saisir, y sont vraiment là comme chez eux. Ils y sont chez eux. Leur curiosité y est toujours en éveil et rien ne les y surprend. Leur accent est celui de la rue, leur

ardeur celle du faubourg, leur âme celle de la ville. Cette identité des êtres et de la cité, ces liens qui les unissent, la communauté du sort (qui ne va pas sans vicissitudes ni blessures) ont fait de Paris, à travers le temps, une ville sans pareille. Il n'en est pas d'autres pour offrir tant de diversité, et tant d'unité aussi, dans le caractère et le génie qui sont les siens.

* * *

Les textes et les tableaux réunis ici apportent le reflet de ces influences parisiennes et de leur variété. On y va retrouver ou découvrir des aspects différents de Paris, de ses activités, de ses privilèges, de sa vie telle que l'ont façonnée quinze siècles d'épreuves et d'expériences. On y va voir paraître ce qui symbolise Paris aux yeux des uns: son élégance, le pouvoir charmant qu'il a de décider des modes et d'en créer les ornements; ce qui le rend inoubliable à certains autres: ses intimités, ses tentations — et tout ce qui fait que l'aventure et la poésie y tendent constamment le visage à ceux qui souhaitent les rencontrer.

Les premiers, ceux qui ont apprécié dans Paris ses munificences et ses originalités luxueuses, ont souvent passé pour frivoles aux yeux des seconds qui recherchaient dans cette ville le spectacle de ses labeurs

*acharnés ou le souffle de ses mystères. C'est pour laisser à la mode la valeur qu'elle présente (quand elle est comme elle l'est à Paris l'expression d'une civilisation élevée) que nous avons choisi pour en parler les deux poètes les plus fidèles en leur temps au mot d'ordre de l'Art: Charles Baudelaire et Stéphane Mallarmé. On lira les savoureuses chroniques qu'écrivait en 1874, sur la mode et ses fournisseurs, l'auteur (deux ans plus tard) de l'*Après-Midi d'un Faune. *Il s'y montre un parfait commentateur des ornements féminins et assigne à Paris la place qui lui revient dans leur création: la première. « Il est prouvé maintenant, écrit-il, qu'une promenade de plusieurs après-midi sur les Boulevards, rue de la Paix, au Palais-Royal et dans quelques ateliers célèbres suffit à nous apprendre* « tout ce qui se fait de mieux au monde » *pour employer dans son sens propre une formule banale. » Ainsi Mallarmé se penche avec sympathie sur ce rendez-vous parisien, auquel chaque saison impose ses nuances nouvelles. Et Charles Baudelaire, attentif à tout parti pris d'élégance, définit le* dandy *et l'art d'un Constantin Guys, avec une pénétration qui était aussi sûre que son goût. Le moraliste et l'esthéticien chez Baudelaire sont aussi lucides que le poète: et tous les trois formés par Paris sont constamment inspirés par lui.*

Face aux pages de Baudelaire sur le dandy nous

avons placé le portrait du marquis Boni de Castellane (aussi nécessairement que nous avons joint des compositions de Toulouse-Lautrec aux descriptions des Folies-Bergère de Joris-Karl Huysmans). Boni de Castellane, vivant, avait bénéficié d'une légende, créée par ses aventures matrimoniales, ses réceptions, ses dilapidations merveilleuses, toutes choses révélées par la chronique, les romans à clé et les échos des petits journaux. Il fallait le regard du moraliste pour apercevoir que le marquis Boni de Castellane valait mieux encore que le comte de Courpière et qu'il était avant tout un héraut de Paris, d'une fidélité intransigeante, poussée jusqu'au sacrifice. Il y avait, chez ce Parisien et pour ainsi dire, dès sa naissance, un engagement pris avec Paris, un engagement de fastuosité qui impliquait la nécessité de la fortune. Le marquis de Castellane n'aimait l'argent que pour le dépenser et le dépenser à Paris. Nous l'avons connu et nous témoignons de son désintéressement. Devenu pauvre il s'ingéniait encore à donner des dîners somptueux où l'on était servi dans une salle à manger trop étroite pour contenir beaucoup d'invités, suffisamment grande pour recéler une importante livrée. Le buste droit, le visage impassible entre les flambeaux de la table, Boni de Castellane présidait avec une urbanité de grand seigneur et une raideur d'automate à ces agapes parisiennes. Il y

dévorait ses ressources — pour le plaisir de maintenir un éclat non point à son renom mais à la renommée de Paris. Peu de temps avant qu'il disparût, un certain été torride où nous lui faisions visite nous le trouvâmes en compagnie de quelques amis qui lui contaient la chronique de Deauville. Il y était question d'un banquier heureux qui en moins de trois jours avait gagné huit millions au baccara. Chacun disait comment il ordonnerait sa vie s'il avait gagné une pareille somme ; et les uns et les autres, nous montrions beaucoup de prévoyance et peut-être aussi de médiocrité dans la fortune...

— Et vous, cher ami, que feriez-vous si vous aviez gagné ces huit millions ?

Castellane se redressa lentement, posa son regard bleu et lointain sur notre attente, et, du ton le plus simple, comme si la chose allait de soi :

— Ce que je ferais ?... nous répondit-il... Mais, des dettes !

* * *

Nous avons commenté un peu longuement ce portrait d'un Parisien parce qu'il a représenté vraiment un aspect de Paris qui n'est pas négligeable, — supérieur certainement à la vanité mondaine avec laquelle on pourrait le confondre. Si Paris a su par-

faitement se servir, pour son éclat, de quelques survivants d'un ancien régime, il leur a assigné leur emploi comme à l'ouvrier de l'usine ou à la « première » de la rue de la Paix. Ne croyez pas que ce dandysme voyant reposait sur une oisiveté. Il était une tâche, singulièrement accaparante, car tout ce qui est parisien travaille pour Paris. Il se trouve sans doute, dans les provinces de France, des gens hostiles à leur résidence, qui n'ont pas su se détacher de la ville où le sort les avait placés et qui épuisent une existence dans de secrètes amertumes et des projets d'évasion. Rien de tel à Paris : il n'est pas d'habitants de Paris (sauf quelques méchants passants) qui n'aiment point Paris, qui ne lui soient attachés par des liens sensibles. Paris a composé sa physionomie au XIXe siècle en achevant, lentement, prudemment l'œuvre bourgeoise de la Révolution : l'accession du tiers état aux bénéfices luxueux de sa conquête. La vie française, comme le roman français, a reproduit durant le XIXe siècle cette conquête de Paris par une province avide de réussites matérielles et d'honneurs. Aussi bien, la population de Paris est-elle formée pour une importante fraction de provinciaux et d'étrangers. Le plus grand nombre de ces provinciaux ont été absorbés par Paris, mais en lui apportant leur sève particulière, souvent des forces neuves, intactes, qui furent

à l'origine de grandes réussites. D'autres furent sacrifiés par des femmes — ô Mensonges ! — *ou, trop prompts à vouloir réaliser leur fortune, détruisirent leurs chances avant de jouer la partie. C'est le thème de quelques grands romans, des* Illusions perdues *aux* Déracinés *et qui, tous, reproduisent l'aventure d'une ambition et d'une faillite. Il y en eut à Paris ; mais une grande œuvre ne se conçoit pas sans victimes. Qui sait d'ailleurs si Paris ne réclame pas plus de tendresse que d'ambition et s'il n'accorde pas son bonheur le plus pur à ceux qui y vivent sans arrière-pensée de le conquérir ; et le goûtent vraiment comme il doit être goûté, dans la flânerie attentive, dans une étreinte douce et quotidienne, où le cœur et le désintéressement prennent plus de part que les obligations de la vie et les fructueuses intrigues ?*

* * *

C'est ainsi que les peintres l'ont peint — ceux du moins réunis ici. On ne voit pas que l'un d'eux ait installé son chevalet à Montmartre et relevant ses manches, comme Rastignac contemplant Paris, se soit écrié : « A nous deux maintenant ! » Manet, Degas, Renoir, Pissarro, Monet, Utrillo se sont penchés sur Paris avec une attention sans brusquerie, avec une exacte tendresse. Toute leur rigueur se

tenait dans le regard; mais une sérieuse affection guidait le choix de la nuance, la délicatesse de la touche, leur inspirait un langage original et franc pour traduire ce qu'ils voyaient. Leur réussite est magnifique. Jamais Paris n'aura été aussi bien peint qu'il le fut entre 1860 et 1920, jamais plus peut-être il ne le sera aussi bien, par des artistes aussi doués. Il est vrai que pendant ces années dont nous parlons (qui sont celles que nous avons évoquées dans ce recueil) il semble que Paris «ait pris la pose». Tout a contribué à cette conjonction heureuse d'un resplendissement et de l'artiste capable de le capter. Paris achevait alors de se parer et, presque trop riche, s'installait parmi ses richesses. La bourgeoisie jetait dans sa corbeille des ornements qui n'étaient pas toujours d'un goût très sûr; mais il pouvait supporter ces dons. Il n'était que de choisir ses aspects, dont les plus modestes, les moins apprêtés, étaient souvent les plus séduisants, les plus proches, en tout cas, de son âme. Ce sont ceux-là qu'on retrouvera entre ces pages. Du moins, une circonstance qui ne tenait ni à la ville ni aux artistes a-t-elle favorisé singulièrement cette réussite unique: le rythme du temps permettait de saisir dans tous leurs détails les expressions de la vie. La Parisienne qui traversait un boulevard, en relevant sa jupe, suivie par un petit chien folâtre, n'avait pas à se presser:

le fiacre n'avançait qu'à pas lents et cette Parisienne, l'observateur en pouvait saisir les mouvements, les hésitations, la coquetterie; son parfum ni sa grâce ne se perdaient dans un brouillard d'essence. Le modèle qui venait s'asseoir chez Degas ou chez Berthe Morisot n'y passait pas en coup de vent; il ne songeait pas, à peine assis, à repartir. Personnes et choses étaient suffisamment présentes pour que l'artiste pût recueillir leur aveu, prononcé toujours à la longue, — cet aveu sans lequel il n'est pas d'âme ni de ressemblance dans un tableau.

Ce rythme a été brisé vers 1920 par les formes nouvelles de la vie sociale. Les écrivains, ni les peintres ne reconnaissaient plus ce qu'ils avaient déjà décrit et peint ou simplement ce qu'ils avaient connu dans leur jeunesse. C'est ainsi que d'instinct ils se penchèrent non sur le Paris contemporain, mais sur celui d'un passé proche encore de leur désir, un Paris sans impatience et qui se prêtait si bien à l'observation. Marcel Proust appliquait une mémoire géniale à la recherche de ce temps perdu; Léon-Paul Fargue lui dédiait ses rêveries nocturnes; le surréalisme y déployait en de léthargiques impasses son goût des explorations. Bref ceux qui étaient liés par le plus de fibres à la sensibilité moderne ne pouvaient se détacher, dans leur contemplation parisienne, de ce qui n'était plus qu'un

souvenir ou qu'une survivance. Semblablement les peintres fuyaient les carrefours encombrés ou trop vibrants, pour se poster comme Utrillo sur des places désertes, devant des églises de banlieue et des estaminets blafards. A moins qu'ils ne continuassent de s'enfermer, tel le cher Vuillard, dans des intérieurs 1900, entre une fenêtre donnant sur un jardin et une table ornée d'un bouquet d'anémones et de numéros de la Revue blanche.

Ce Paris-là va disparaître, c'est certain; mais avant qu'il ne soit plus qu'une page tournée, des circonstances dramatiques semblent avoir suspendu le temps et convié le passé à un étrange sursis. On a rendu à Paris quelques-uns des attributs qui composèrent jadis sa physionomie, et rythmèrent sa démarche. Aujourd'hui vingt et un mars mil neuf cent quarante-quatre, où nous achevons ces pages, loin de Paris, il y a, dans Paris, quelques fiacres harassés, des bicyclettes désinvoltes, des élégantes qui vont à pied et de petits chiens qui musent au milieu des rues. Mais ce spectacle insolite n'a de sens que parce qu'il fait partie d'une aventure qui n'est point nouvelle, et durant quoi Paris, comme en toutes circonstances, a toujours su prendre le ton qui convenait et garder un subtil courage. On lira plus loin les notes qu'écrivait Théophile Gautier pendant le siège de 1871. On peut suspendre ces croquis au mur

vengeur sur lequel, les nuits de 1944, Aragon écrit ses vers.

* * *

Vingt et un mars !... Tracer cette date qui est celle du printemps suffit à nous rendre présent un Paris, dont le parfum embaume un souvenir. Nous savons tout ce que ce Paris printanier apporte chaque année, quelles grâces il assemblait pour sa beauté et nos plaisirs. Nous le fêtions hier par des promenades et des espérances; nous l'accueillions avec la même joie flâneuse dont Banville saluait son « premier soleil » :

Les lilas vont fleurir et Ninon me querelle,
Et ce matin j'ai vu Mademoiselle Ozy
Près des Panoramas, déployer son ombrelle :
C'est que le triste hiver est bien mort, songez-y !

Le triste hiver était mort et si les Boulevards ne nous offraient plus de si capiteuses apparitions (dans le goût de Manet) ils conservaient certaines délicatesses qu'une matinée d'avril suffisait à découvrir.

On eût souhaité les évoquer — et bien d'autres charmes inaltérables. On eût tout voulu montrer des horizons et des êtres, des saisons, des circonstances,

les monuments glorieux et les façades aux vieilles cicatrices. Mais il s'agissait, en se limitant, de présenter des proses, des poèmes et des tableaux à ceux pour qui Paris est un objet d'affection plus encore que de curiosité. C'est à ceux-là que sont dédiées ces lignes imparfaites et les pages qui les suivent. Ils sauront comprendre qu'entre tant de traits d'un visage aimé ceux choisis ici l'ont été par une tendresse capable de préférences mais incapable d'oubli.

GÉRARD BAUËR

CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

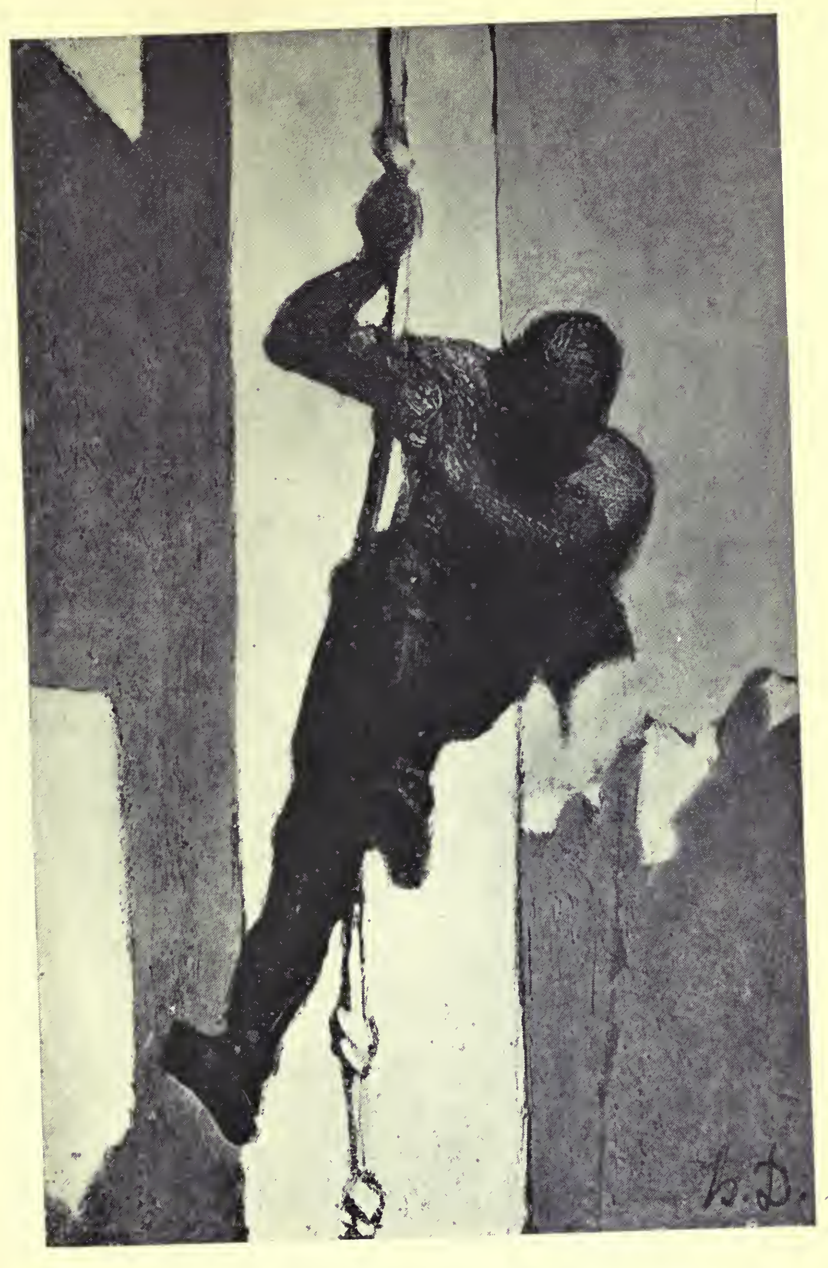
La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,

Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs [doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.



VICTOR HUGO

1802-1885.

VILLEMAIN

1845, 7 décembre.

Dans les premiers jours de décembre 1845 j'allai voir Villemain. Je ne l'avais pas vu depuis le 3 juillet; il y avait précisément cinq mois. Villemain avait été atteint dans les derniers jours de décembre 1844 de cette cruelle maladie qui a marqué la fin de sa carrière politique.

Il faisait froid, le temps était sombre, j'étais triste moi-même; c'était le cas d'aller consoler quelqu'un. Je montai donc chez Villemain.

Il demeurait alors dans le logement attribué au secrétaire perpétuel de l'Académie française, au second étage de l'escalier à droite, au fond de la deuxième cour de l'Institut. Je montai cet escalier; je sonnai à la porte, qui est à droite, on ne vint pas; je sonnai une seconde fois; la porte s'ouvrit. C'était Villemain lui-même. Il était pâle, défait, vêtu d'une longue redingote noire boutonnée en

haut d'un seul bouton, ses cheveux gris en désordre. Il me regarda d'un air grave et me dit sans me sourire :

Tiens, c'est vous, ah ! bonjour.

Puis il ajouta :

— Je suis seul, je ne sais où sont mes domestiques, entrez donc.

Il me conduisit par un long corridor dans une chambre, et de là dans sa chambre à coucher.

Tout ce logement est triste et a quelque chose qui sent le grenier de couvent. La chambre à coucher, éclairée de deux fenêtres sur la cour, avait pour tout meuble un lit d'acajou sans rideaux et sans couvre-pied ; sur le lit une feuille de papier blanc posée négligemment ; quelques fauteuils de crin ; une commode entre les deux fenêtres et un bureau chargé de papiers, de livres, de journaux et de lettres ouvertes. Presque toutes ces lettres avaient des têtes imprimées comme : *Chambre des Pairs, Institut de France, Conseil d'Etat, Journal des Savants,* etc. Sur la cheminée, le *Moniteur* du jour, quelques lettres et quelques livres, parmi lesquels l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* par M. de Lacretelle, qui vient de paraître.

Près du lit il y avait un petit lit d'enfant à balustrade d'acajou avec un couvre-pied vert. Sur le mur, vis-à-vis le lit, trois cadres accrochés, contenant

le portrait de Villemain lithographié et les portraits des deux aînées de ses petites filles, peints à l'huile et assez ressemblants. Sur la cheminée une pendule dérangée et qui marquait une autre heure que l'heure qu'il était réellement ; dans la cheminée un feu presque éteint.

Villemain me fit asseoir et me prit les mains. Il avait quelque chose d'égaré, mais de doux et de grave. Il me demanda des nouvelles de mon été, me dit qu'il avait voyagé, me parla de quelques amis communs, des uns avec affection, des autres avec défiance. Puis son air devint plus calme, et il causa pendant un quart d'heure de choses littéraires avec une grande élévation d'esprit, clair, simple, élégant, spirituel, quoique toujours triste et sans sourire une seule fois.

Tout à coup il me dit en me regardant fixement :

— J'ai dans la tête un point douloureux, je souffre, j'ai des préoccupations pénibles. Si vous saviez quelles machinations il y a contre moi !

— Villemain, lui dis-je, calmez-vous.

— Non, reprit-il, cela est vraiment affreux !

Après un silence, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Ils ont commencé par me séparer de ma femme ; je l'aimais, je l'aime toujours ; elle avait

quelque chose dans l'imagination ; cela a pu engendrer des fantômes. Mais ce qui est bien plus certain, c'est qu'on a réussi à créer en elle une antipathie contre moi ; et puis, voilà, on m'a séparé d'elle, ensuite on m'a séparé de mes enfants. Ces pauvres petites filles, elles sont charmantes, vous les avez vues, c'est ma passion. Eh bien ! je n'ose pas aller les voir, et, quand je les vois, je me borne à m'assurer qu'elles se portent bien et qu'elles sont roses, gaies et fraîches, et j'ai peur de leur donner même un baiser sur le front. Grand Dieu ! on se servirait peut-être de mon contact pour leur faire du mal ! Est-ce que je sais les inventions qu'ils auraient ? Ainsi on m'a séparé de ma femme, on m'a séparé de mes enfants, maintenant je suis seul.

Après une pause, il continua :

— Non, je ne suis pas seul ! je ne suis pas même seul ! j'ai des ennemis, j'en ai partout, ici, dehors, autour de moi, chez moi ! Tenez, mon ami, j'ai fait une faute, je n'aurais pas dû entrer dans les choses politiques. Pour y réussir, pour y être fort et solide, il m'eût fallu de l'appui ; un appui intérieur, le bonheur ; un appui extérieur... quelqu'un. (Il voulait sans doute désigner le roi.) Ces deux appuis m'ont manqué tous les deux. Je me suis jeté au milieu des haines, ainsi folle-

ment ; j'étais désarmé et nu ; elles se sont acharnées sur moi ; aujourd'hui j'ai fini de toute chose.

Puis tout à coup me regardant avec une sorte d'angoisse :

— Mon ami, quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous raconte, quoi qu'on vous affirme sur moi, mon ami, promettez-moi que vous n'ajouterez foi à aucune calomnie. C'est qu'ils sont si infâmes ! Pourtant ma vie est bien sombre, mais elle est bien pure. Si vous saviez ce qu'ils inventent, on ne peut se figurer cela. Oh ! quelles indignités ! Il y a de quoi devenir fou. Si je n'avais pas mes petites filles, je me tuerais. Savez-vous ce qu'ils ont dit ? Oh ! je ne veux pas répéter cela !... Ils disent que, la nuit, des maçons montent par cette fenêtre pour coucher avec moi.

J'éclatai de rire.

— Et cela vous tourmente ! mais cela est niais et bête !

— Oui, me dit-il, je suis au second étage, mais ils ont tant de malice qu'ils mettent la nuit de grandes échelles contre mon mur pour le faire croire. Et quand je songe que ces choses-là, ces turpitudes-là, on les dit en bas et on les croit en haut, et personne pour me défendre. Les uns me font un visage froid, les autres un visage faux.

Victor Hugo, jurez-moi que vous ne croirez à aucune calomnie.

Il s'était levé, j'étais profondément ému, je lui dis toutes les paroles douces et cordiales qui peuvent apaiser :

Il poursuivit :

— Oh ! les abominables haines ! Voici comment ils ont commencé : Quand je sortais, ils s'arrangeaient de façon à ce que tout ce que je voyais eût un aspect sinistre, je ne rencontrais que des hommes boutonnés jusqu'au menton, des gens habillés de rouge, des toilettes extraordinaires, des femmes vêtues moitié en noir, moitié en violet, qui me regardaient avec des cris de joie, et partout des corbillards de petits enfants suivis d'autres petits enfants, les uns en noir, les autres en blanc. Vous me direz : Mais ce ne sont là que des présages, et un esprit sérieux ne se trouble pas pour des présages. Mon Dieu, je le sais bien ; ce ne sont pas les présages qui m'effrayaient, c'est la pensée qu'on me haïssait au point de se donner tant de peine pour rassembler tant de spectacles lugubres autour de moi. Si un homme me hait assez pour m'envelopper sans cesse d'une volée de corbeaux, ce qui m'épouvante, ce ne sont pas les corbeaux, c'est sa haine.

Ici encore je l'interrompis.

— Vous avez des ennemis, lui dis-je, mais vous avez aussi des amis, songez-y.

Il retira vivement ses mains des miennes :

— Tenez, me dit-il, écoutez bien ce que je vais vous dire, Victor Hugo, et vous jugerez ce que j'ai dans l'âme. Vous verrez si je souffre et si mes ennemis ont réussi à ébranler toute confiance et à éteindre toute lumière en moi. Je ne sais plus où j'en suis, ni ce qu'on me veut. Tenez, vous ! vous êtes un homme noble entre tous, vous êtes de sang vendéen, de sang militaire, je dis plus, de sang guerrier, il n'y a rien en vous que de pur et de loyal, vous n'avez besoin de rien ni de personne, je vous connais depuis vingt ans et je ne vous ai jamais vu faire une action qui ne fût honorable et digne. Eh bien, jugez de ma misère, en mon âme et conscience je ne suis pas sûr que vous ne soyez pas envoyé ici par mes ennemis pour m'espionner.

Il souffrait tant que je ne pouvais que le plaindre. Je lui repris la main. Il me regardait d'un air égaré.

— Villemain, lui dis-je, doutez que le ciel soit bleu, mais ne doutez pas que l'ami qui vous parle ici soit loyal.

— Pardon, reprit-il, pardon, oh ! je le sais bien, je disais là des choses folles ; vous ne m'avez jamais

manqué, vous, quoique vous ayez eu quelquefois à vous plaindre de moi. Mais j'ai tant d'ennemis ! Si vous saviez ! cette maison en est pleine. Ils sont partout cachés, invisibles, ils m'obsèdent, je sens leurs oreilles qui m'écoutent, je sens leurs regards qui me voient. Quelle anxiété que de vivre ainsi !

En ce moment, par un de ces hasards étranges qui arrivent parfois comme à point nommé, une petite porte masquée dans la boiserie près de la cheminée s'ouvrit brusquement. Il se retourna au bruit :

— Qu'est-ce ?

Il alla à la porte, elle donnait sur un petit corridor. Il regarda dans le corridor.

— Y a-t-il quelqu'un là ? demanda-t-il.

Il n'y avait personne.

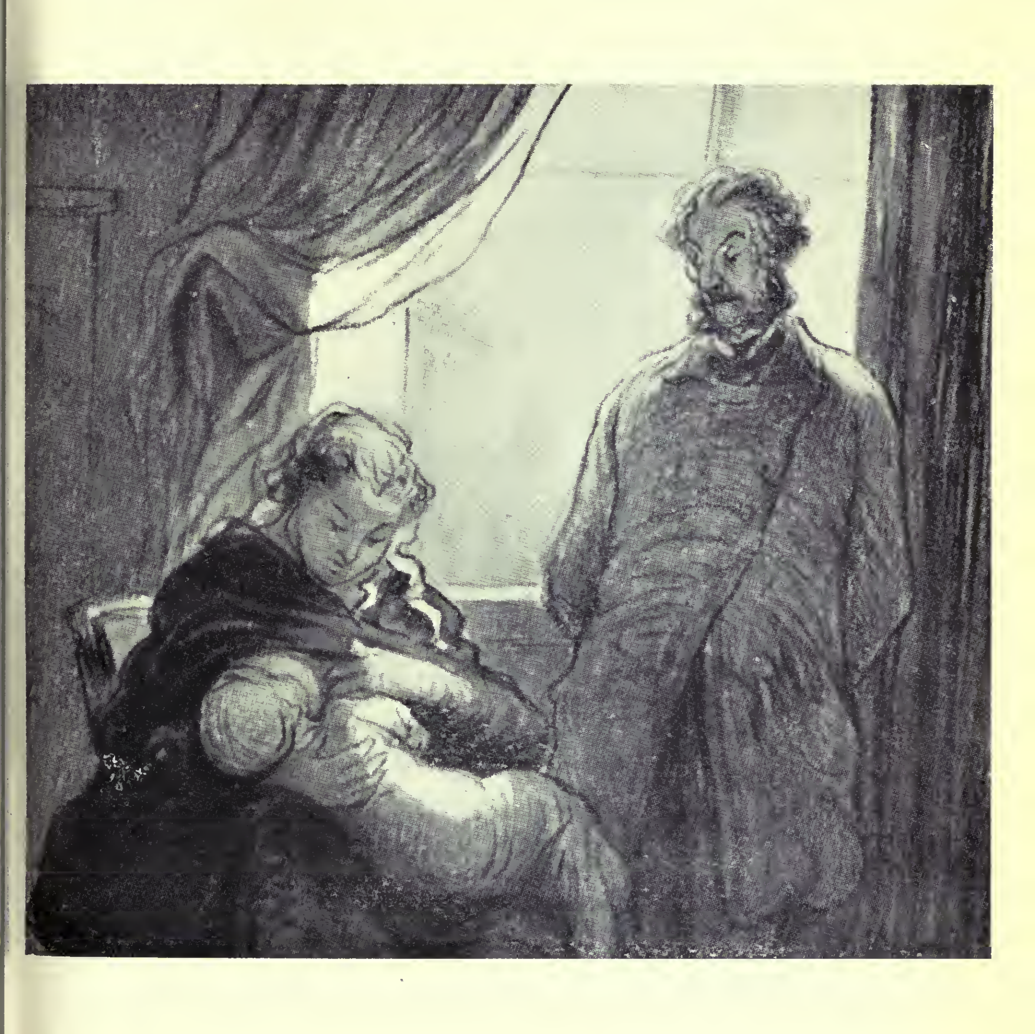
— C'est le vent, lui dis-je.

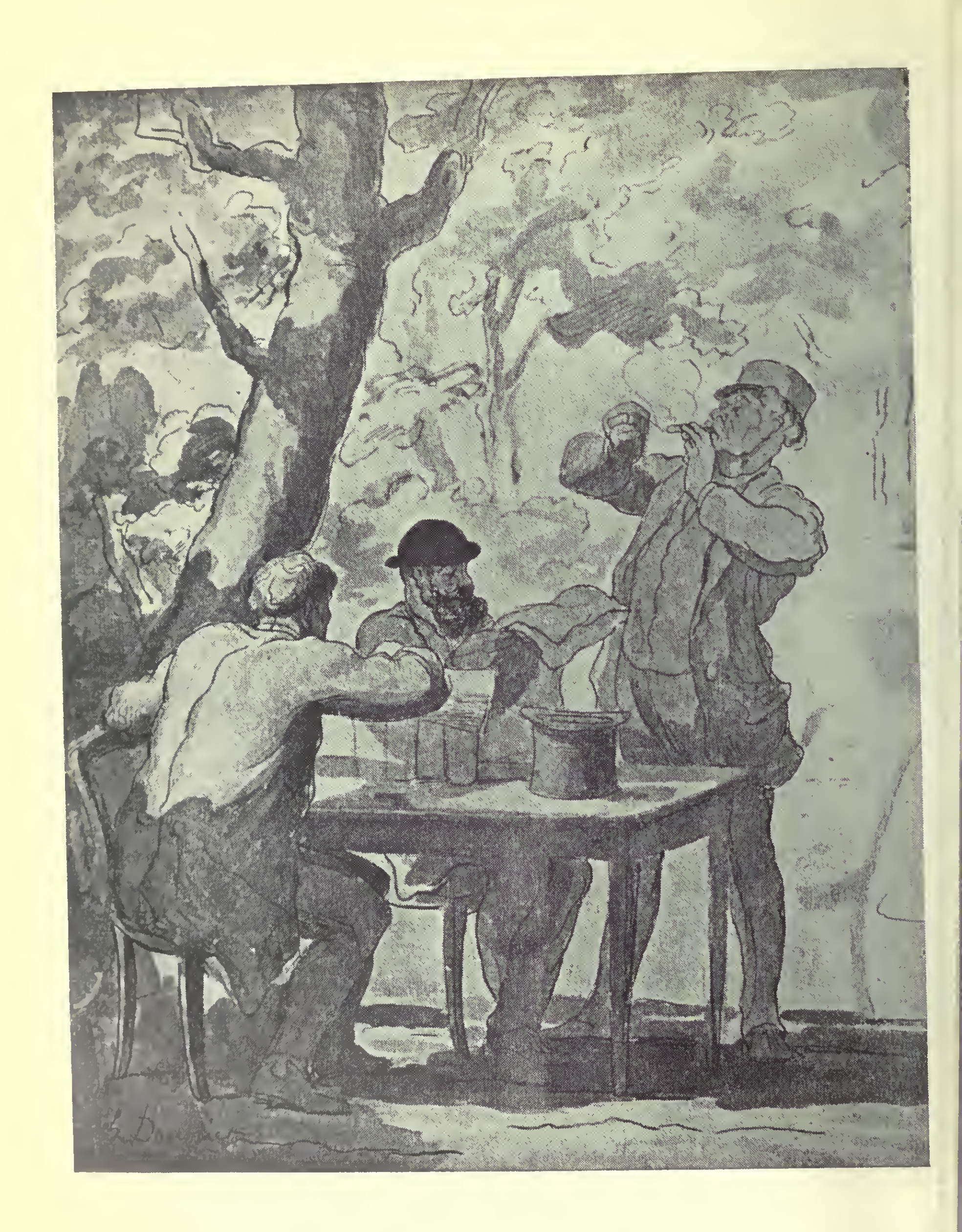
Il revint près de moi, mit le doigt sur sa bouche, me regarda fixement et me dit à voix basse avec un accent de terreur inexprimable :

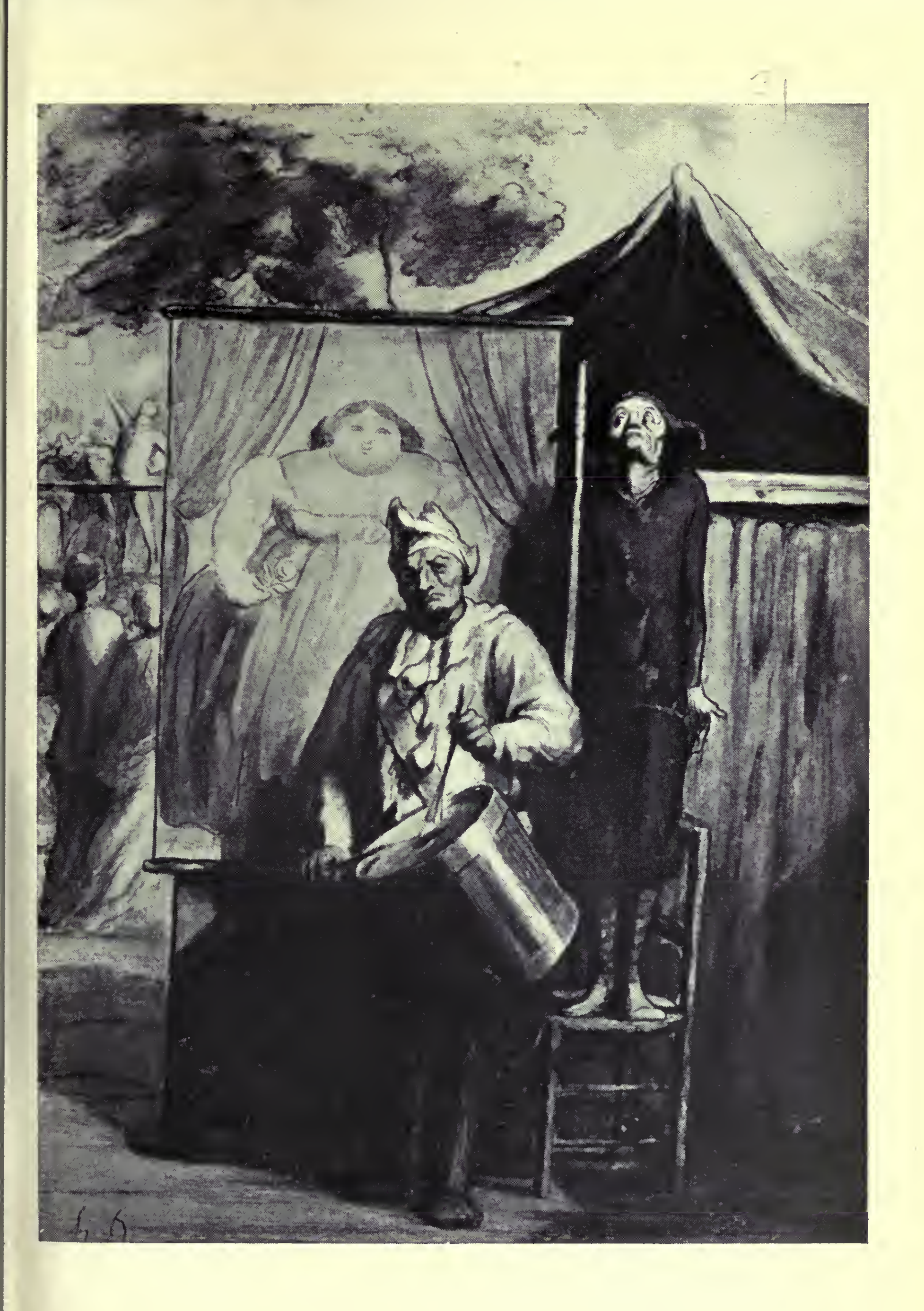
— Oh ! non !

Puis il resta quelques instants immobile, silencieux, le doigt sur sa bouche comme quelqu'un qui écoute, et les yeux à demi tournés vers cette porte, qu'il laissa ouverte.

Je sentis qu'il était temps d'essayer de lui parler efficacement. Je le fis rasseoir, je lui pris la main.







— Ecoutez, Villemain, lui dis-je, vous avez vos ennemis, des ennemis nombreux, j'en conviens...

Il m'interrompit, son visage s'illumina d'un éclair de triste joie.

— Ah ! me dit-il, au moins vous en convenez, vous ! tous ces imbéciles me disent que je n'ai pas d'ennemis et que je suis visionnaire.

— Si, repris-je, vous avez vos ennemis, mais qui n'a pas les siens ? Guizot a ses ennemis. Thiers a ses ennemis, Lamartine a ses ennemis. Moi qui vous parle, est-ce que je ne lutte pas depuis vingt ans ? Est-ce que je ne suis pas depuis vingt ans haï, déchiré, vendu, trahi, conspué, sifflé, raillé, insulté, calomnié ? Est-ce qu'on n'a pas parodié mes livres et travesti mes actions ? Moi aussi, on m'obsède, on m'espionne, on me tend des pièges, on m'y fait même tomber ; qui sait si on ne m'a pas suivi aujourd'hui même pendant que j'allais de chez moi chez vous ? Mais qu'est-ce que tout cela me fait ? Je dédaigne. C'est une des choses les plus difficiles et les plus nécessaires de la vie que d'apprendre à dédaigner. Le dédain protège et écrase. C'est une cuirasse et une massue. Vous avez des ennemis ? Mais c'est l'histoire de tout homme qui a fait une action grande ou créé une idée neuve. C'est la nuée qui bruit autour de tout ce qui brille. Il faut que la renommée ait des ennemis comme

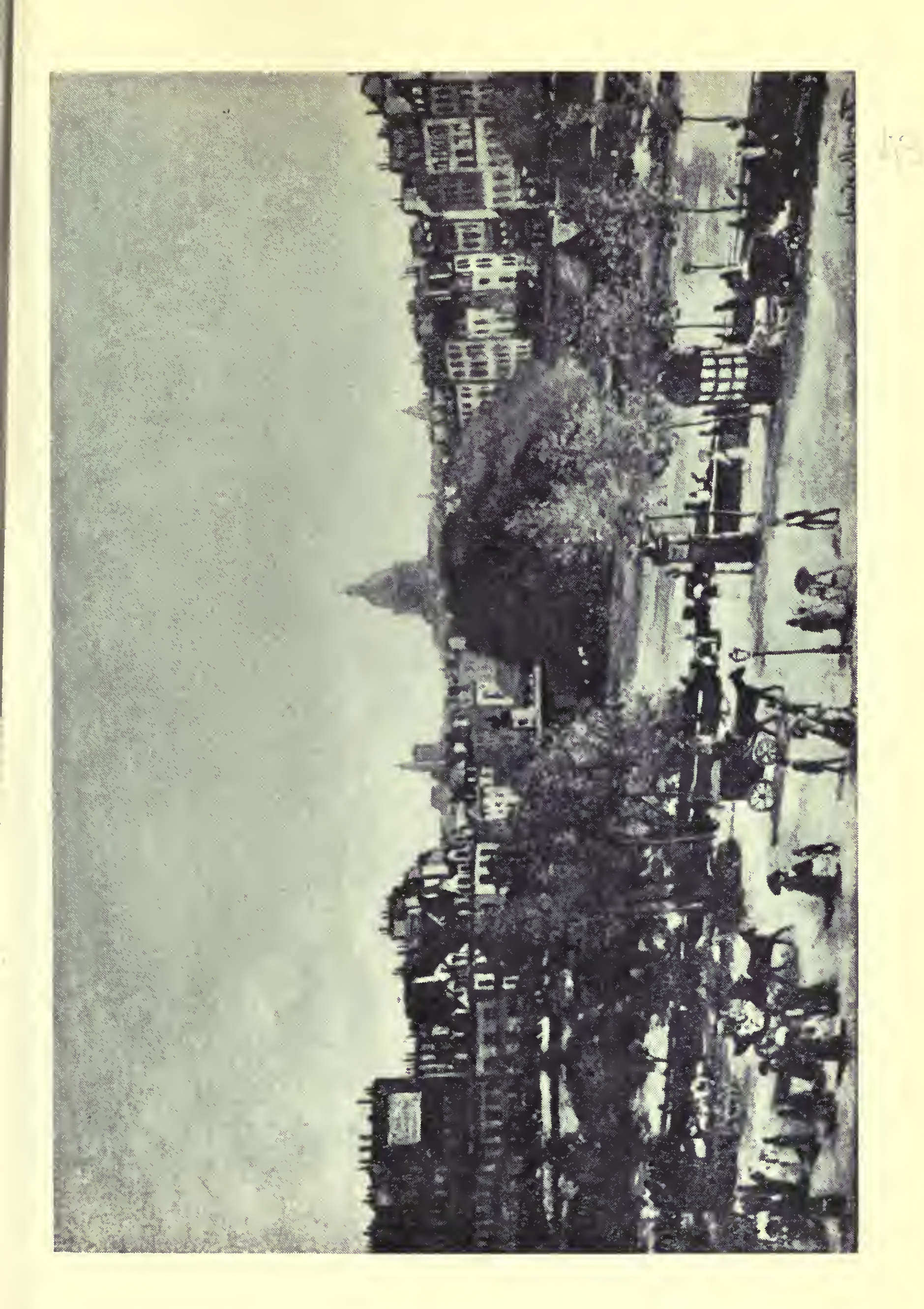
il faut que la lumière ait des moucherons. Ne vous en inquiétez pas ; dédaignez ! Ayez la sérénité dans votre esprit comme vous avez la limpidité dans votre vie. Ne donnez pas à vos ennemis cette joie de penser qu'ils vous affligent et qu'il vous troublent. Soyez content, soyez joyeux, soyez dédaigneux, soyez fort.

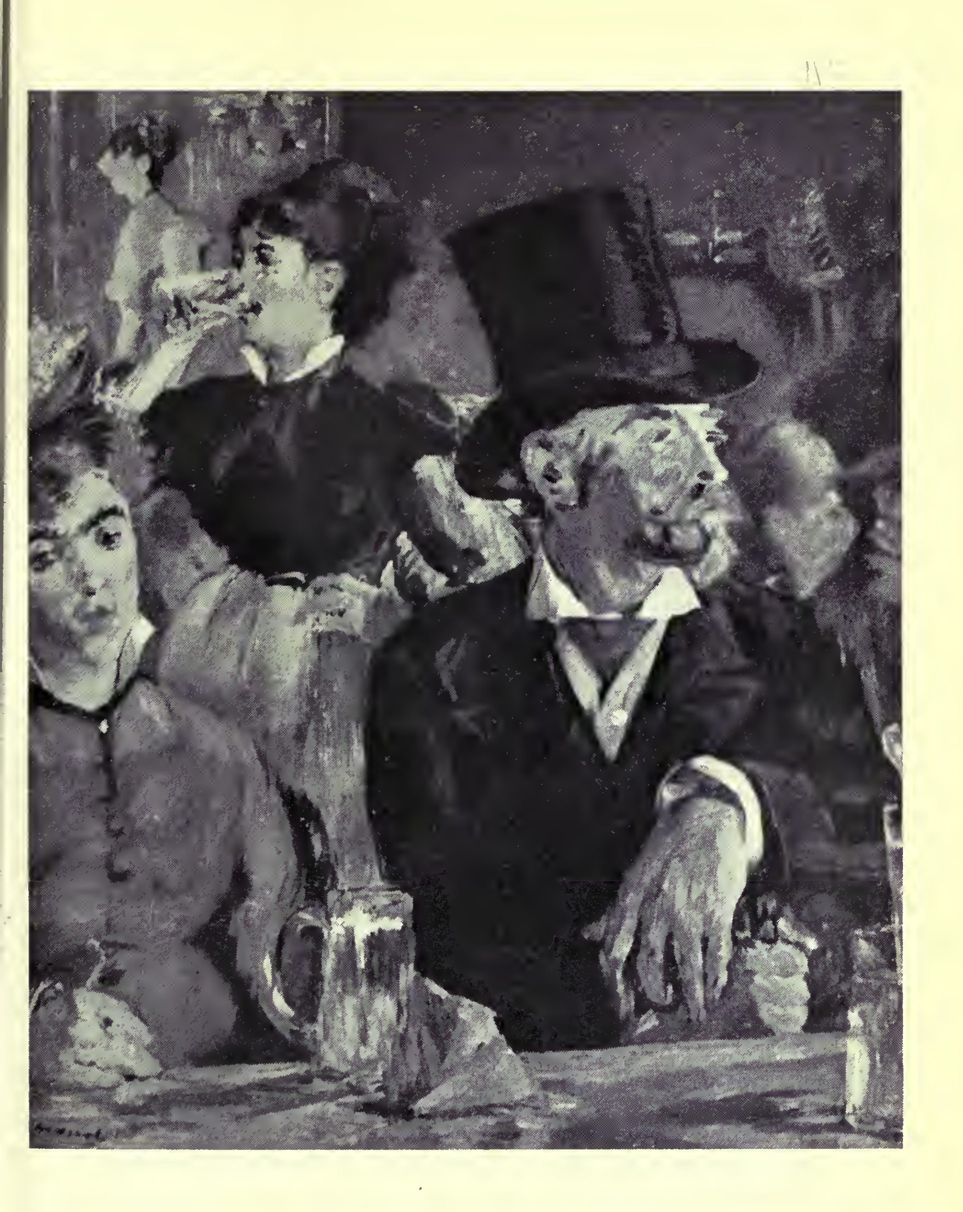
Il hocha la tête tristement :

— Cela vous est facile à dire à vous, Victor Hugo ! Moi je suis faible. Oh ! je me connais bien. Je sais mes limites. J'ai un certain talent pour écrire, mais je sais jusqu'où il va ; j'ai une certaine justesse dans l'esprit, mais je sais jusqu'où elle va. Je me fatigue vite. Je n'ai pas d'haleine. Je suis mou, irrésolu, hésitant. Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais pu faire. Dans les régions de la pensée, je n'ai pas tout ce qu'il faut pour créer. Dans la sphère de l'action, je n'ai pas tout ce qu'il faut pour lutter. La force ! mais c'est précisément ce qui me manque ! Or le dédain est une des formes de la force.

Il resta un moment pensif, puis ajouta, cette fois avec un sourire :

— C'est égal, vous m'avez fait du bien, vous m'avez calmé, je me sens mieux. La sérénité est contagieuse. Oh ! si je pouvais en venir à porter mes ennemis comme vous portez les vôtres !





En ce moment la porte s'ouvrit, deux personnes entrèrent, un M. Fortoul, je crois, et un neveu de Villemain. Je me levai.

— Vous vous en allez déjà ? me dit-il.

Il me conduisit par le corridor jusqu'à l'escalier. Là il me dit :

— Mon ami, je crois en vous.

— Eh bien, lui dis-je, je vous ai dit de dédaigner vos ennemis ; faites-le. Mais vous en avez deux dont il faut vous occuper et dont il faut vous défaire. Ces deux ennemis sont la solitude et la rêverie. La solitude amène la tristesse ; la rêverie produit le trouble. Ne soyez pas seul et ne rêvez pas. Allez, sortez, marchez, mêlez vos idées à l'air ambiant, respirez librement et à pleine poitrine, visitez vos amis, venez me voir.

— Mais me recevrez-vous ? me dit-il.

— Avec joie.

— Quand ?

— Tous les soirs si vous voulez.

Il hésita, puis il dit :

— Eh bien ! je viendrai. J'ai besoin de vous voir souvent. Vous m'avez fait du bien. A bientôt.

Il hésita encore, puis il reprit :

— Mais si je ne viens pas ?

— Alors, lui dis-je, ce sera moi qui viendrai.

Je lui serrai la main et je descendis l'escalier.

Comme j'étais en bas près de sortir dans la cour, j'entendis sa voix qui disait :

— A bientôt, n'est-ce pas ?

Je levai les yeux. Il avait descendu un étage, et il me disait doucement adieu avec un sourire.

ENTERREMENT DE Mlle MARS

1847, 21 mars.

Mlle Mars était la seule personne vivante qui figurât dans les statues du porche du Théâtre-Historique.

Mme d'A..., en entendant dire cela, a dit :

— Ceci range Mlle Mars parmi les morts ; elle n'a pas longtemps à vivre.

Mlle Mars est morte le 20 mars, un mois jour pour jour après l'ouverture du Théâtre-Historique.

Elle avait soixante-neuf ans ; deux ans de plus que Mlle George. Mlle Mars avait cinquante-deux ans lorsqu'elle créa dona Sol, personnage de dix-sept ans.

Elle laisse un fils, caissier chez le banquier Gontard. On n'a pas envoyé de billets de faire part à cause de l'embarras de mettre : « Mademoiselle Mars est morte. Son fils a l'honneur de vous en faire part ».

26 mars.

J'ai été à l'enterrement de Mlle Mars.

Je suis arrivé à midi. Le corbillard était déjà à la Madeleine. Il y avait une foule immense et le plus beau soleil du monde. C'était jour de marché aux fleurs sur la place. J'ai pénétré avec assez de peine jusque sur le perron ; mais, là, impossible d'aller plus loin, l'unique porte était encombrée ; personne ne pouvait plus entrer.

J'apercevais dans l'ombre de l'église, à travers la clarté éblouissante de midi, les étoiles rougeâtres des cierges rangés autour d'un haut catafalque noir. Les peintures du dôme faisaient un fond mystérieux.

J'entendais les chants des morts qui venaient jusqu'à moi, et tout autour de moi les propos et les cris de la foule. Rien n'est triste comme un enterrement ; on ne voit que des gens qui rient. Chacun accoste gaîment son voisin et cause de ses affaires.

L'église et le portail étaient tendus de noir, avec un écusson en galons d'argent contenant la lettre M. Je me suis approché du corbillard qui était en velours noir galonné d'argent avec cette lettre M. Quelques touffes de plumes noires avaient été jetées à l'endroit où l'on met le cercueil.

Le peuple de Paris est comme le peuple d'Athènes, léger, mais intelligent. Il y avait là des gens en blouse et en manches retroussées qui disaient des choses vraies et vives sur le théâtre, sur l'art, sur les poètes. Ils cherchaient et nommaient dans la foule les noms célèbres. Il faut à ce peuple de la gloire. Quand il n'a pas de Marengo ni d'Austerlitz, il veut et il aime les Dumas et les Lamartine. Cela est lumineux et ses yeux y courent.

Je suis resté sous le péristyle, abrité du soleil par une colonne. Quelques poètes m'avaient rejoint et m'entouraient, Joseph Autran, Adolphe Dumas, Auguste Maquet.

Alexandre Dumas est venu à nous avec son fils. La foule le reconnaissait à sa tête chevelue, et le nommait.

Vers une heure, le corps est sorti de l'église, et tout le monde.

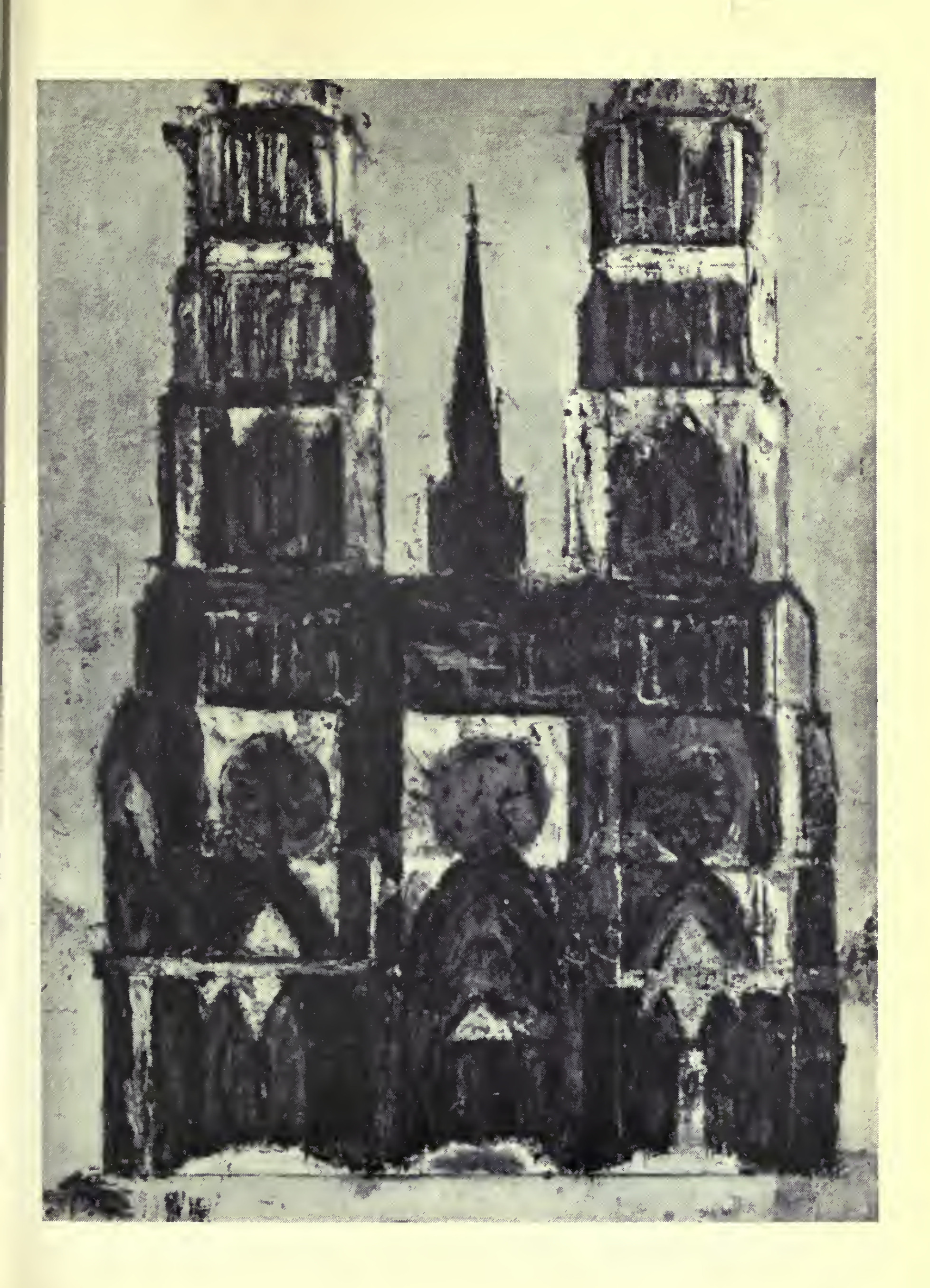
Les propos éclataient parmi les assistants : — Ah ! voilà Bouffé ! — Où est donc Arnal ? — Le voici. — Tiens, ceux-ci en noir sont les sociétaires du Théâtre-Français. — Le Théâtre-Français assiste à son propre enterrement. — Regarde Frédérick-Lemaître ; il donne le bras à Clarisse Miroy. — Oui, et Rachel, là-bas, donne le bras à Mme Doche. — Voilà des femmes, Mme Volnys, Mme Guyon, Rose Chéri. — Celle-ci, c'est Déjazet ;

elle n'est plus très jeune ; cela doit lui donner à réfléchir. Etc., etc.

Le corbillard s'est mis en mouvement, et nous avons tous suivi à pied. Derrière nous, venaient une dizaine de voitures de deuil, et quelques calèches où il y avait des actrices. Il y avait bien dix mille personnes à pied. Cela faisait un flot sombre qui avait l'air de pousser devant lui le corbillard cahotant ses immenses panaches noirs.

Des deux côtés du boulevard, il y avait une autre foule qui faisait la haie. Des femmes en chapeaux roses étaient assises souriantes sur les espèces de degrés que font les trottoirs ; les balcons étaient encombrés de monde. Vers la porte Saint-Martin, j'ai quitté le convoi, et je m'en suis allé pensif.





GÉRARD DE NERVAL

1808-1855

NOTRE-DAME DE PARIS

Notre-Dame est bien vieille ; on la verra peut-être
Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître.
Mais, dans quelque mille ans, le temps fera broncher
Comme un loup fait un bœuf, cette carcasse lourde,
Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent sourde
Rongera lentement ses vieux os de rocher.

Bien des hommes de tous les pays de la terre
Viendront pour contempler cette ruine austère,
Rêveurs, et relisant le livre de Victor...
— Alors, ils croiront voir la vieille basilique,
Toute ainsi qu'elle était puissante et magnifique,
Se lever devant eux comme l'ombre d'un mort !

THÉOPHILE GAUTIER

1811-1872

BOUTS DE CROQUIS

Dans le jardin des Tuileries.

Un ballon, le *Victor-Hugo,* devait s'élever ce matin-là du jardin des Tuileries, et nous étions curieux d'assister à ce départ ; mais c'est une opération assez lente que le gonflement d'un ballon, et les derniers préparatifs prennent du temps. Pendant que les aérostiers (c'est ainsi qu'ils se nomment), coiffés de la casquette portant brodé en lettres d'or le mot *aer* et chaussés de grandes bottes, allaient et venaient, s'occupant de chaque détail, revisant le filet, équilibrant les sacs, rangeant les paquets de dépêches, suspendant les cages de pigeons, accrochant aux cordes de la nacelle les exemplaires de journaux qui devaient donner des nouvelles de Paris à la France, notre esprit, attentif d'abord à ce mouvement plein d'intérêt, s'en laissait détourner peu à peu par

l'incomparable magnificence du spectacle déployé devant nous, et malgré tout, malgré les Prussiens, malgré le siège, éprouvait cette sensation de bien-être intime et de joie sereine que procure, même aux moments les plus tristes, la contemplation du beau.

Le ciel était d'une pureté incomparable, d'un bleu léger, transparent, pénétré de lumière, où flottait comme une plume enlevée à l'aile d'une colombe, un petit nuage blanc destiné à faire valoir ce fond d'azur attendri encore par un reflet de rose auroral. Ce n'est qu'à l'Acropole d'Athènes, derrière le Parthénon au marbre doré, que le ciel nous est apparu aussi suave, aussi diaphane.

Au delà des grilles, sur la place de la Concorde, l'obélisque de Louqsor, frais et tendre de ton, rappelant la couleur de chair par la teinte de son granit, coupait de sa ligne précise la porte de l'Arc de Triomphe lointain ; l'obélisque complétait le pylône. Les arbres formant l'entrée des Champs-Elysées, dépouillés de feuilles, avec leurs branches délicates d'un gris rosâtre, ressemblaient aux arborisations d'une agate et marquaient les limites de la place par un travail de hachures entre-croisées de points de lumière.

Vers la droite, les charmantes façades du Garde-Meuble et du Ministère de la marine, chef-d'œuvre

de Gabriel, où la beauté antique s'unit si heureusement à la grâce française, présentaient leurs portiques de sveltes colonnes corinthiennes détachées du fond par de légères ombres, leur couronnement de balustres entrecoupés d'acrotères et de trophées sur lequel flottait le drapeau à croix rouge.

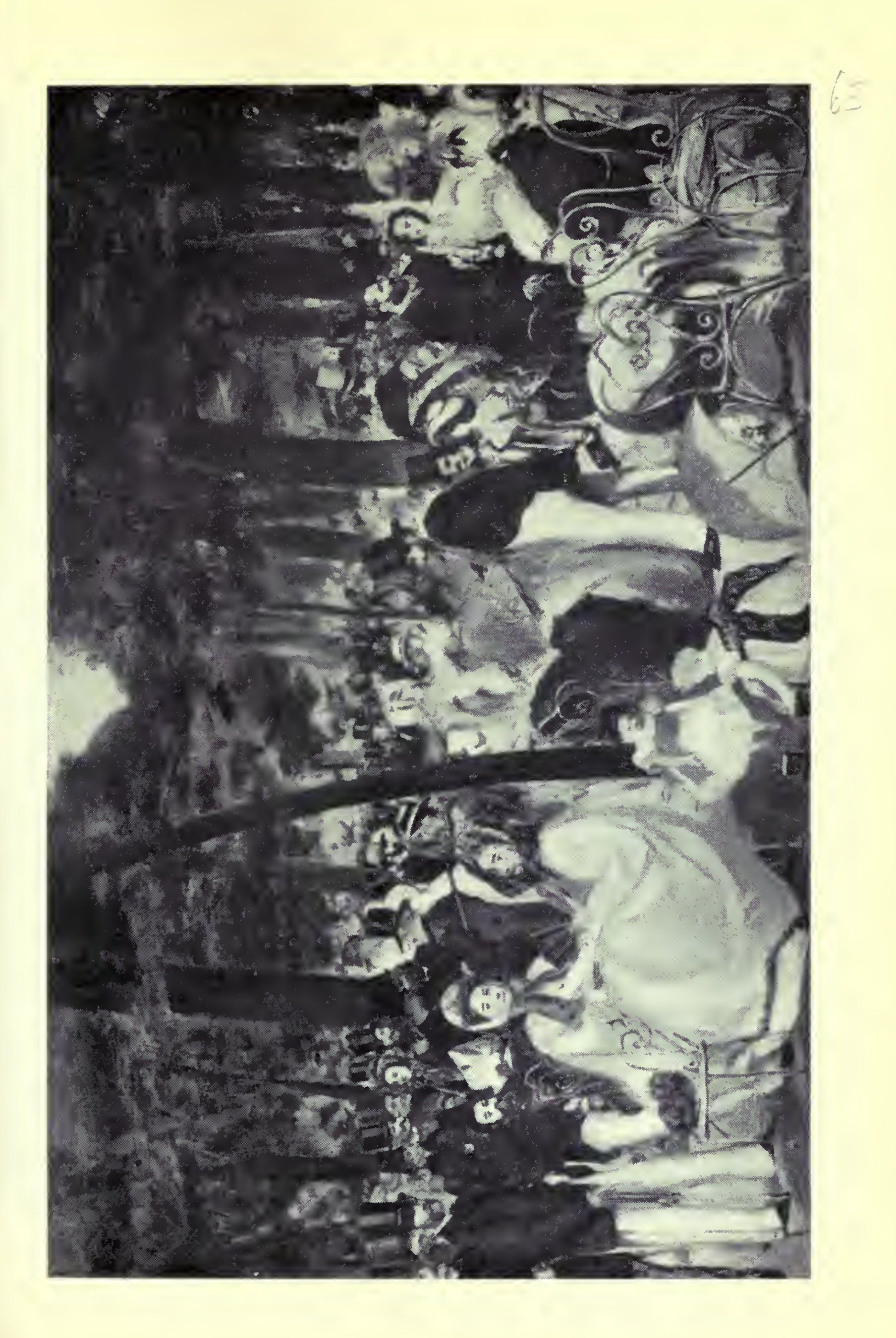
Au premier plan, de chaque côté de la porte des Tuileries, piaffaient, au sommet de leurs piédestaux, les chevaux de Marly de pure race divine, descendant au moins de Pégase, à moins qu'ils ne sortent des écuries du Soleil, pleins d'ardeur et de feu, soufflant la lumière par les naseaux, et dont les sabots de marbre n'ont jamais foulé que le ciel.

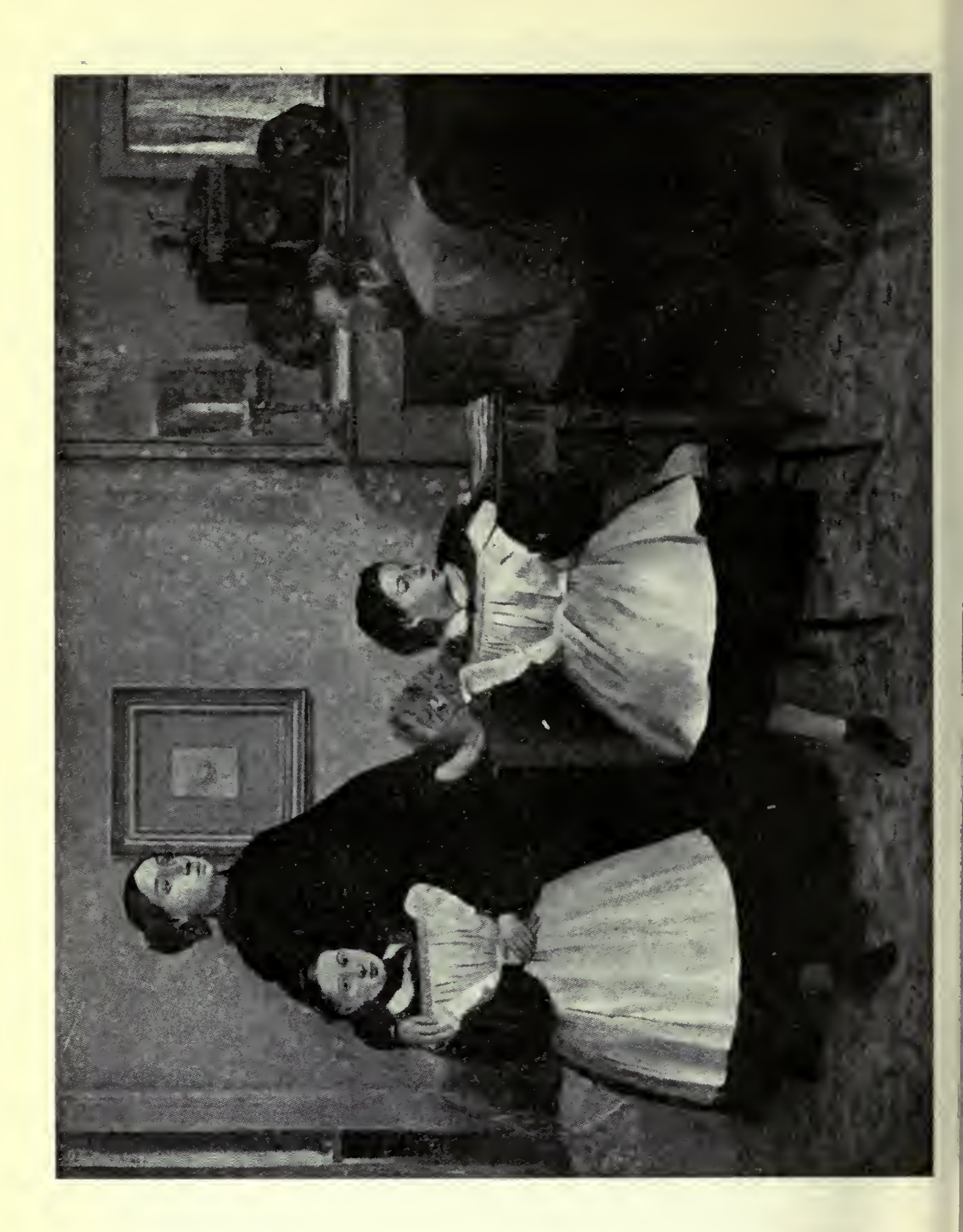
De pareilles montures ne peuvent être chevauchées que par des êtres allégoriques ou mythologiques. Une Renommée le clairon en main, un Mercure reconnaissable à son caducée, légèrement suspendus aux flancs de ces nobles bêtes comme les écuyers à un cirque céleste ayant des dieux pour spectateurs, semblaient les guider par la volonté seule. Rien de plus élégant que ces deux groupes équestres taillés dans un nuage de marbre blanc et dessinant leur contour sur un bleu de pâte tendre. A la beauté ils joignent l'air de galanterie héroïque qui est le caractère de l'art

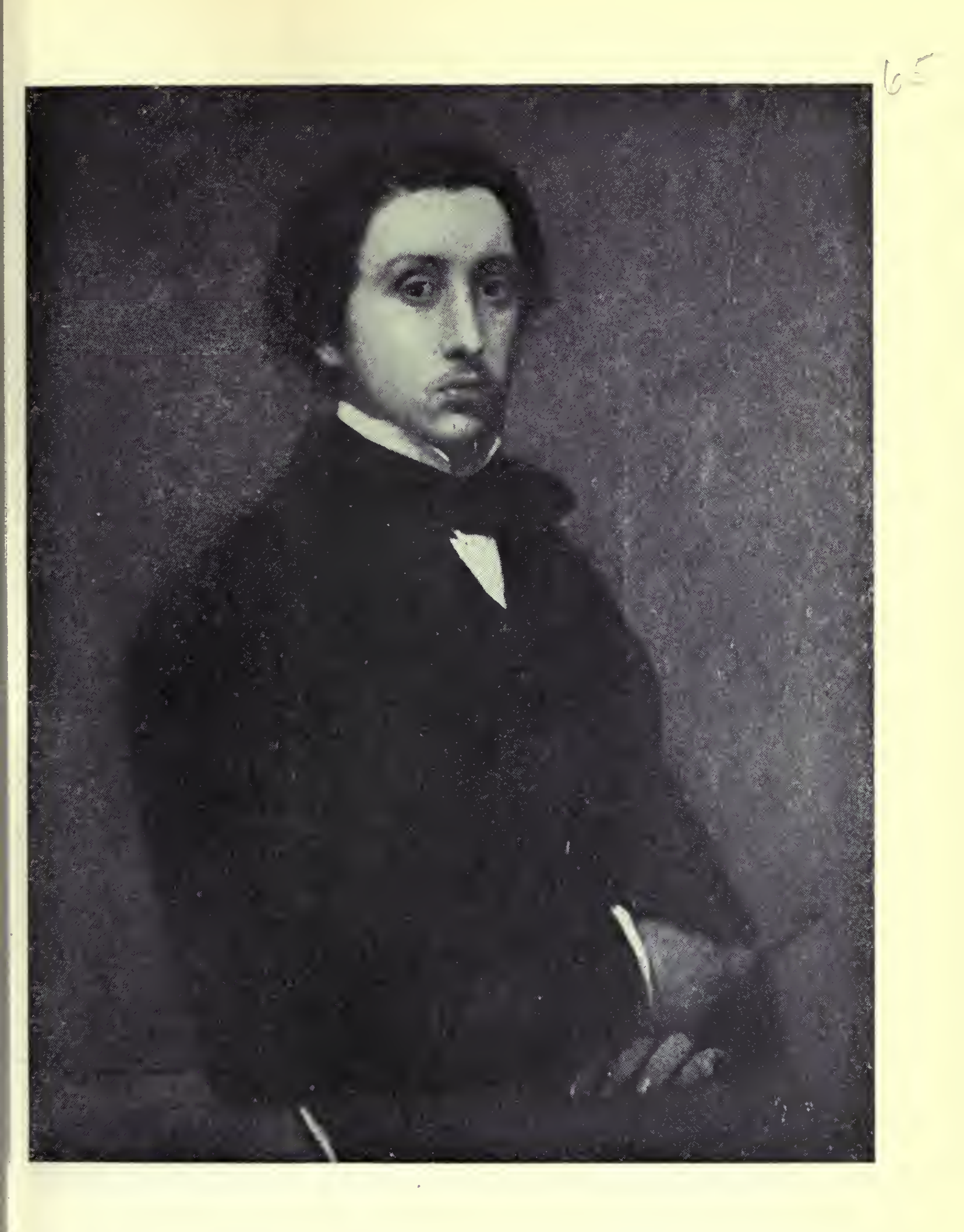
de Louis XIV. En ce moment ils étaient éclairés par le rayon le plus favorable.

La terrasse descendait vers le jardin par deux belles courbes en fer à cheval aboutissant aux magnifiques groupes de la Saône et de la Loire, et encadrait à merveille ce coup d'œil sans rival au monde.

Cependant, deux à deux, paisiblement, autour du grand bassin, les chevaux du train montés par les artilleurs manégeaient et se dégourdissaient du froid nocturne. Des soldats agenouillés sur le rebord du bassin d'où les cygnes s'étaient envolés « lavaient des torchons radieux ». Le jet d'eau abaissé clapotait avec un murmure faible comme une plainte. Les Hermès, sentinelles de marbre qu'on ne relève jamais de leur faction sous les marronniers, regardaient, de leurs grands yeux fixes, s'arrondir dans l'air l'énorme perle du ballon; et un peu à l'écart de la foule, Horeau, l'auteur d'un grand ouvrage pittoresque sur l'Egypte, saisi par ce coup d'œil splendide, en faisait une pochade à l'aquarelle.








Manet

Mélancolies gastronomiques.

Qui de nous ne s'est arrêté, en passant par le Palais-Royal, devant l'étalage de Chevet * ? C'est un plaisir que le plus spiritualiste ne se refusait pas. Toute idée de bonne chère à part, on pouvait admirer ce splendide groupement de victuailles, comme un tableau de Sneyders, de Weeninckx ou de de Fyt. Les chevreuils pendaient à l'extérieur, effleurant de leurs mufles noirs les hures de sanglier bourrées de pistaches et retroussant leur babine d'une façon rébarbative. Sur les tables de marbre blanc, les larges poissons de mer couchés à plat faisaient jouer leurs reflets d'argent et leurs iris nacrés ; les homards jaspés de jaune et de brun agitaient l'attirail formidable de leurs pinces, et les tortues prenaient leurs gauches ébats au bord de la vasque encadrée de mousse, où, sous le grésillement d'un mince filet d'eau, nageaient des cyprins de la Chine. Plus loin, les fines poulardes du Mans, les dindes d'une grosseur exceptionnelle, bombaient leur estomac distendu et marbré de

* Chevet — le plus célèbre marchand de comestibles, sous le Second-Empire. Il partageait une renommée européenne avec Potel et Chabot dont les magasins étaient situés boulevard des Italiens.

bleu par les truffes transparaissant sous leur peau délicate. Les coqs de bruyère, les faisans dans leur plumage mordoré, les ptarmigans d'Ecosse, les gelinottes de Russie, les perdrix aux mignonnes bottines de maroquin rose, semblaient poser à souhait pour le plaisir des peintres autant que des gourmets.

Nous négligerons les pâtés de foie gras, les terrines de Nérac, les pâtés de merles de Corse, les brochettes d'ortolans et autres *galanteries,* comme on dit à Hambourg, mais comment ne pas donner un souvenir à ces raisins de Thomery, blonds comme l'ambre, à ces pêches de Montreuil qui n'étaient pas de ces pêches *à quinze sols* méprisées par Alexandre Dumas fils, mais bien des pêches vierges ayant toute leur fleur et tout leur velouté ; à ces grenades dont l'écorce en s'entr'ouvrant laissait voir un écrin de rubis ; à ces poires si parfaites qu'elles semblaient sculptées en albâtre de Florence pour être servies sur les tables de pierres dures des anciens grands-ducs de Toscane ; à cet ensemble charmant de formes et de couleurs, à ce savoureux bouquet pantagruélique arrangé avec un art si exquis !

L'autre soir il pleuvait, et le désir de nous abriter nous avait poussé sous les arcades du Palais-Royal. Une vieille habitude machinale ramena notre regard vers l'étalage de Chevet.



O surprise ! à la place du célèbre magasin de comestibles, étincelait, avec l'éclat blessant d'un décor de féerie lamé de paillon, une splendide boutique de ferblantier. C'était toute une architecture de boîtes en fer-blanc, rondes, carrées, oblongues, rangées avec symétrie comme les tuyaux basaltiques d'une grotte de Fingal, illuminées sur côté saillant d'une lueur métallique et faisant briller leurs étiquettes colorées d'un vernis d'or. Nous nous approchâmes. Hélas ! c'était bien la boutique de Chevet, mais il n'y avait plus de comestibles — de comestibles frais du moins. En désespoir de cause, on faisait donner le *landsturm* des conserves ; conserves de lait, de bosses de bison, de langues de renne, de thon, de saumon d'Amérique, de petits pois et même de simple bœuf à la mode : toutes ces provisions qu'on emporte quand on va faire un voyage au pôle arctique ou antarctique. Les tortues avaient été enlevées pour les dernières *mockle-turtles* des Anglais restés à Paris, et dans le bassin des poissons rouges flottait une petite carpe qui, en vérité, n'avait pas l'air du tout de venir du Rhin.

Nous la contemplâmes avec ce désintéressement qu'inspirent les choses placées trop au-dessus de notre portée, en répétant le mot philosophique de Bilboquet : « Je repasserai dans huit jours. »

Cependant devant une autre glace de la vitrine s'était formé un attroupement qui témoignait par son attitude une admiration bien sentie. Nous étant approché, nous n'aperçûmes d'abord qu'une racine de ginseng dont les pivots se tortillaient comme les jambes de Cornélius, la mandragore transformée en feld-maréchal dans le conte d'Achim d'Arnim, et deux ou trois pots de confiture de gingembre de la Chine clissés avec des cordelettes de bambou. Ce n'était pas cela qui excitait l'ébahissement respectueux de la foule, mais bien une motte de beurre frais d'un demi-kilogramme environ posée triomphalement sur une assiette. Jamais le bloc jaune qu'exposait la loterie du lingot d'or ne fut contemplé avec des yeux plus admiratifs, plus brillants de désir, plus phosphorescents de convoitise. A ces regards ardents se mêlaient des lueurs attendries, des souvenirs de temps plus heureux...

On a beaucoup vanté le courage, le dévouement, l'abnégation, le patriotisme de Paris... Un seul mot suffit — Paris se passe de beurre !

Un peu de musique.

Comme la pluie continuait à tomber, nous poursuivîmes notre promenade. A l'entrée de la galerie d'Orléans, les crieurs de journaux, — cette meute de la publicité, — aboyaient à pleine voix, et leurs clameurs prenaient, sous la voûte vitrée, une résonance assourdissante. Des acheteurs se groupaient autour d'eux et formaient sur ce point une espèce de foule noire et fourmillante ; mais, dès qu'on s'était engagé sous les arcades, on retombait dans la solitude la plus profonde. Quoiqu'il fût sept heures à peine, les boutiques étaient fermées ; de rares becs de gaz, largement espacés, tremblotaient, tourmentés par le vent, et jetaient des reflets mouillés sur les flaques d'eau du jardin : de loin en loin apparaissait comme une ombre un passant se dirigeant d'un pas hâtif vers son pauvre dîner obsidional ; des femmes vêtues de noir, un enfant à la main, qui les suivait *non passibus aequis,* filaient le plus rapidement possible, yeux baissés, voilettes rabattues, pressées par la nuit, mais en très petit nombre, de sorte que la longue galerie paraissait déserte.

Des bouffées de pluie arrivaient à travers les

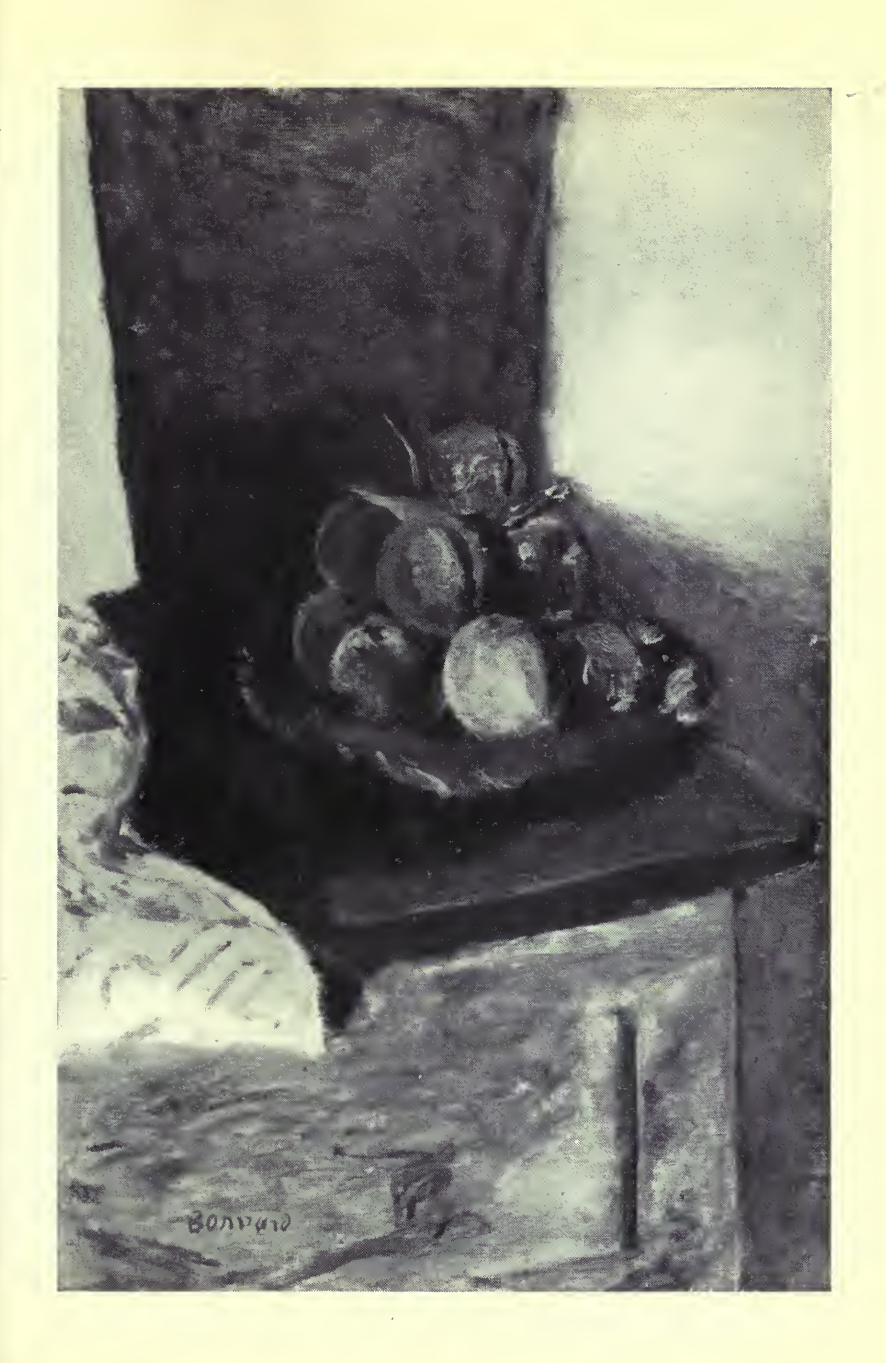
baies des arcades et faisaient miroiter les dalles boueuses. Un air humide, quoique nous fussions à l'abri, pénétrait nos vêtements, et au malaise de l'âme se joignait le malaise du corps. Nous pensions aux temps où ces arcades étincelantes de lumière nous rappelaient les procuraties de Venise par l'animation des boutiques, le bruit des cafés et les évolutions des promeneurs fumant leur cigare. Notre rêverie tournait à l'humeur noire, lorsque tout à coup un bruit de musique parvint à notre oreille. Nous nous approchâmes ; un cercle s'était formé près du café de la Rotonde et l'on se pressait autour de deux petites chanteuses italiennes.

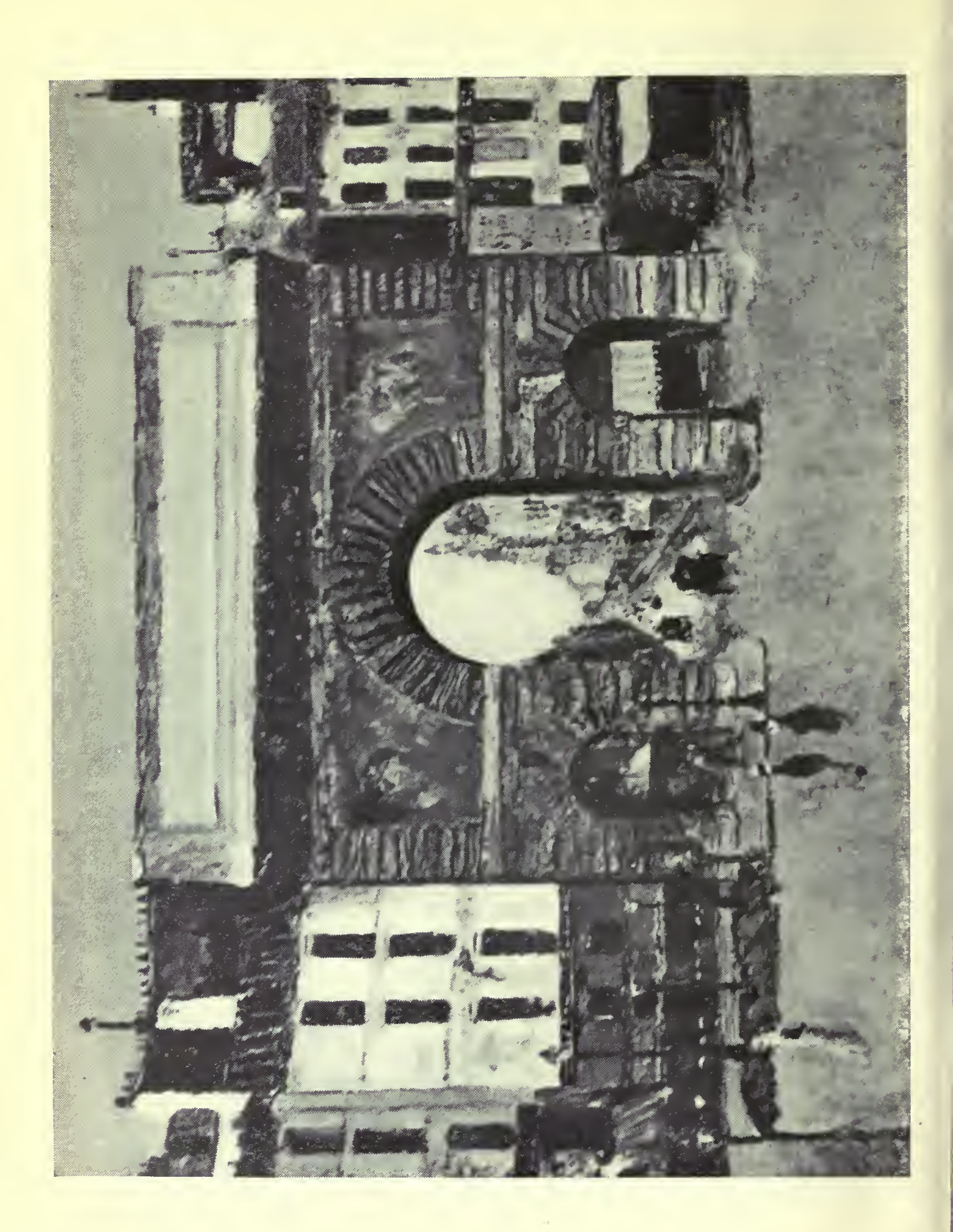
L'une, la plus grande, fillette de douze ou treize ans, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses traits réguliers et fins, son linge blanc plié sur la tête, ressemblait beaucoup à cette Pasqua-Maria illustrée par Bonnat et Jalabert. Elle portait ce tablier rayé transversalement de diverses couleurs qui a l'épaisseur d'un tapis, les manches de grosse toile, le jupon à plis droits ; mais comme le temps était assez froid, elle avait jeté sur ses petites épaules maigres quelque haillon parisien dû, sans doute, à la charité d'une âme compatissante ; malgré cette infraction à la couleur locale, elle n'en était pas moins jolie.

L'autre, qui semblait la cadette de la première, blonde aussi, avait à peu près le même costume, mais sa figure gardait un caractère plus enfantin. Son éducation musicale ne devait pas être aussi avancée que celle de sa sœur, car son rôle dans le concert se bornait à rythmer le chant par le tambour de basque et à soutenir avec le frisson des plaques de cuivre la partie de violon. Nous n'affirmerons pas que la petite virtuose fût de la force des sœurs Milanollo ou Ferni, mais elle ne jouait pas trop mal de ce malheureux petit violon rouge sur lequel s'appuyait énergiquement son menton délicat. Elles chantaient ensemble quelques-unes de ces cantilènes des Abruzzes d'une mélancolie si pénétrante et si passionnée, dont chaque couplet commence par un nom de fleur : « Fior di castagna, fior di camomilla, fior di rosa. » On ne saurait imaginer quel charme prenait, de la tristesse environnante, de la pluie, de la nuit sombre et des pensées de chacun plus sombres que la nuit, cette musique d'une naïveté rustique et d'une douceur plaintive ; elle venait à propos pour détendre les nerfs et changer le chagrin en mélancolie.

Pour finir le concert par quelque chose d'actuel et dans le goût français, les deux fillettes jouèrent la *Marseillaise* avec toute la *furia* qu'elles pouvaient y mettre. La grande prenait des airs ter-

ribles et écrasait l'archet sur les cordes ; la petite, accélérant le rythme, secouait son tambour de basque comme une bacchante ; et, l'entrain méridional emportant les petites virtuoses, l'hymne de Rouget de Lisle finit en tarentelle napolitaine. Ce contraste produisait un effet d'une grâce bizarre et charmante, et faisait penser à ce bas-relief antique où des enfants essayent de soulever la massue d'Hercule.


Bonnard



GUSTAVE FLAUBERT

1821-1880

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

. . . .

Le bruit d'une fusillade le tira brusquement de son sommeil ; et, malgré les instances de Rosanette, Frédéric, à toute force, voulut aller voir ce qui se passait. Il descendait les Champs-Elysées, d'où les coups de feu étaient partis. A l'angle de la rue Saint-Honoré, des hommes en blouse le croisèrent en criant :

— Non ! pas par là ! au Palais-Royal !

Frédéric les suivit. On avait arraché les grilles de l'Assomption. Plus loin, il remarqua trois pavés au milieu de la voie, le commencement d'une barricade, sans doute, puis des tessons de bouteilles, et des paquets de fil de fer pour embarrasser la cavalerie ; quand tout à coup s'élança d'une ruelle un grand jeune homme pâle, dont les cheveux noirs flottaient sur les épaules, prises dans une

espèce de maillot à pois de couleur. Il tenait un long fusil de soldat, et courait sur la pointe de ses pantoufles, avec l'air d'un somnambule et leste comme un tigre. On entendait, par intervalles, une détonation.

La veille au soir, le spectacle du chariot contenant cinq cadavres recueillis parmi ceux du boulevard des Capucines avait changé les dispositions du peuple ; et, pendant qu'aux Tuileries les aides de camp se succédaient, et que M. Molé, en train de faire un cabinet nouveau, ne revenait pas, et que M. Thiers tâchait d'en composer un autre, et que le Roi chicanait, hésitait, puis donnait à Bugeaud le commandement général pour l'empêcher de s'en servir, l'insurrection, comme dirigée par un seul bras, s'organisait formidablement. Des hommes d'une éloquence frénétique haranguaient la foule au coin des rues ; d'autres dans les églises sonnaient le tocsin à pleine volée ; on coulait du plomb, on roulait des cartouches ; les arbres des boulevards, les vespasiennes, les bancs, les grilles, les becs de gaz, tout fut arraché, renversé ; Paris, le matin était couvert de barricades. La résistance ne dura pas ; partout la garde nationale s'interposait ; si bien qu'à huit heures, le peuple, de bon gré ou de force, possédait cinq casernes, presque toutes les mairies, les points stratégiques les plus

sûrs. D'elle-même, sans secousses, la Monarchie se fondait dans une dissolution rapide ; et on attaquait maintenant le poste du Château-d'Eau, pour délivrer cinquante prisonniers, qui n'y étaient pas.

Frédéric s'arrêta forcément à l'entrée de la place. Des groupes en armes l'emplissaient. Des compagnies de la ligne occupaient les rues Saint-Thomas et Fromanteau. Une barricade énorme bouchait la rue de Valois. La fumée qui se balançait à sa crête s'entr'ouvrit, des hommes couraient dessus en faisant de grands gestes, ils disparurent ; puis la fusillade recommença. Le poste y répondait, sans qu'on vît personne à l'intérieur ; ses fenêtres, défendues par des volets de chêne, étaient percées de meurtrières; et le monument avec ses deux étages, ses deux ailes, sa fontaine au premier et sa petite porte au milieu, commençait à se moucheter de taches blanches sous le heurt des balles. Son perron de trois marches restait vide.

A côté de Frédéric, un homme en bonnet grec et portant une giberne par-dessus sa veste de tricot se disputait avec une femme coiffée d'un madras. Elle lui disait :

— Mais reviens donc ! reviens donc !

— Laisse-moi tranquille ! répondait le mari. Tu peux bien surveiller la loge toute seule. Citoyen,

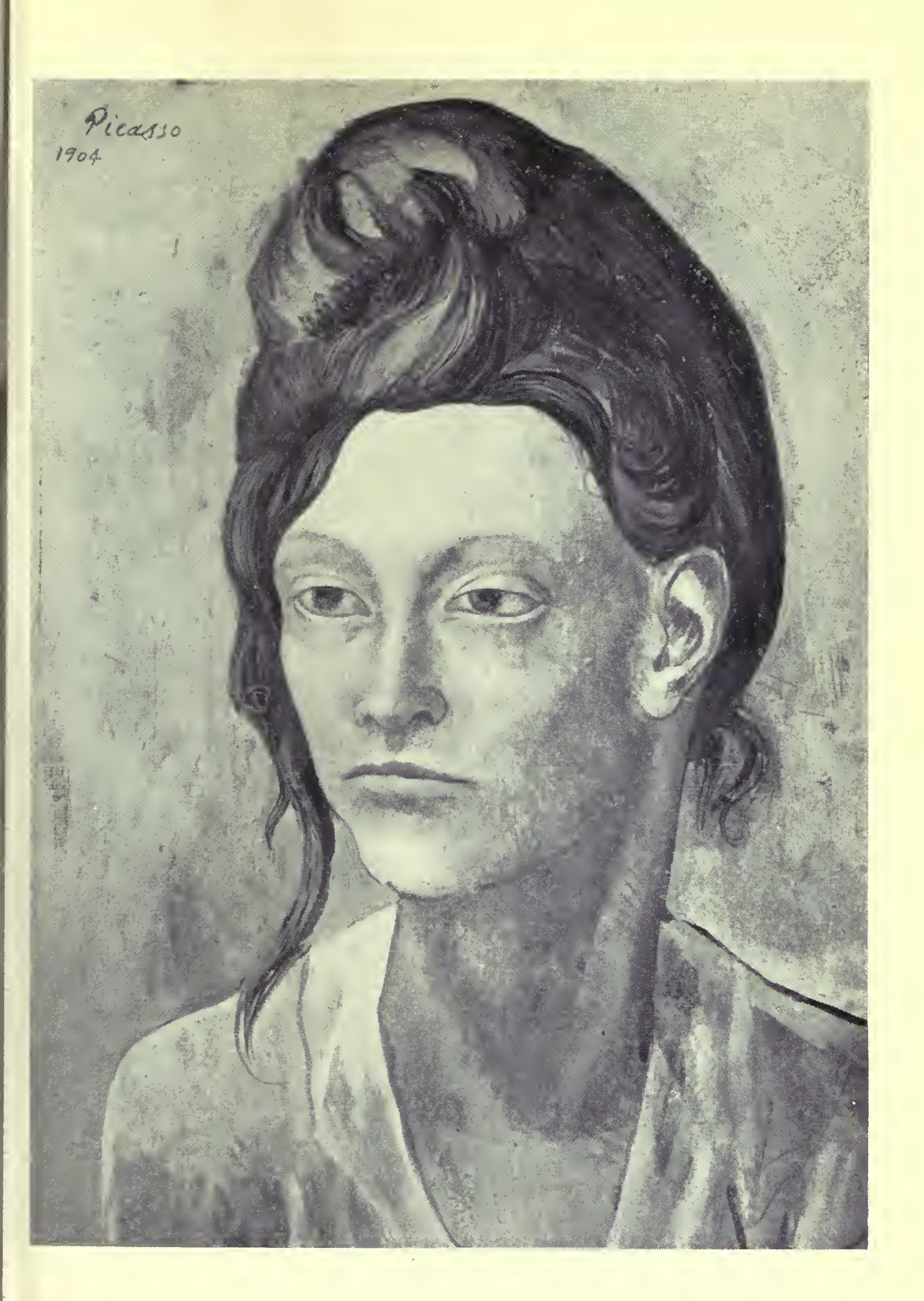
je vous le demande, est-ce juste ? J'ai fait mon devoir partout, en 1830, en 32, en 34, en 39 ! Aujourd'hui, on se bat ! Il faut que je me batte !
— Va-t'en !

Et la portière finit par céder à ses remontrances et à celles d'un garde national près d'eux, quadragénaire dont la figure bonasse était ornée d'un collier de barbe blonde. Il chargeait son arme et tirait, tout en conversant avec Frédéric, aussi tranquille au milieu de l'émeute qu'un horticulteur dans son jardin. Un jeune garçon en serpillière le cajolait pour obtenir des capsules, afin d'utiliser son fusil, une belle carabine de chasse que lui avait donnée « un monsieur ».

— Empoigne dans mon dos, dit le bourgeois, et efface-toi ! tu vas te faire tuer !

Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe s'élevaient. Un remous continuel faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais morts. Il lui semblait assister à un spectacle.

Au milieu de la houle, par-dessus des têtes, on aperçut un vieillard en habit noir sur un cheval blanc, à selle de velours. D'une main, il tenait un


Picasso
1904

rameau vert, de l'autre un papier, et les secouait avec obstination. Enfin, désespérant de se faire entendre, il se retira.

La troupe de ligne avait disparu et les municipaux restaient seuls à défendre le poste. Un flot d'intrépides se rua sur le perron ; ils s'abattirent, d'autres survinrent ; et la porte, ébranlée sous des coups de barre de fer, retentissait ; les municipaux ne cédaient pas. Mais une calèche bourrée de foin, et qui brûlait comme une torche géante, fut traînée contre les murs. On apporta vite des fagots, de la paille, un baril d'esprit-de-vin. Le feu monta le long des pierres ; l'édifice se mit à fumer partout comme une solfatare ; et de larges flammes, au sommet, entre les balustrades de la terrasse, s'échappaient avec un bruit strident. Le premier étage du Palais-Royal s'était peuplé de gardes nationaux. De toutes les fenêtres de la place, on tirait ; les balles sifflaient, l'eau de la fontaine crevée se mêlait avec le sang, faisait des flaques par terre ; on glissait dans la boue sur des vêtements, des shakos, des armes ; Frédéric sentit sous son pied quelque chose de mou ; c'était la main d'un sergent en capote grise, couché la face dans le ruisseau. Des bandes nouvelles de peuple arrivaient toujours, poussant les combattants sur le poste. La fusillade devenait plus pressée. Les marchands de

vins étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait. Cela faisait rire.

Frédéric fut ébranlé par le choc d'un homme qui, une balle dans les reins, tomba sur son épaule, en râlant. A ce coup, dirigé peut-être contre lui, il se sentit furieux ; et il se jetait en avant quand un garde national l'arrêta.

— C'est inutile ! le Roi vient de partir. Ah ! si vous ne me croyez pas, allez-y voir !

Une pareille assertion calma Frédéric. La place du Carrousel avait un aspect tranquille. L'hôtel de Nantes s'y dressait toujours solitairement ; et les maisons par derrière, le dôme du Louvre en face, la longue galerie de bois à droite et le vague terrain qui ondulait jusqu'aux baraques des étalagistes, étaient comme noyés dans la couleur grise de l'air, où de lointains murmures semblaient se confondre avec la brume, tandis qu'à l'autre bout de la place, un jour cru, tombant par un écartement des nuages sur la façade des Tuileries, découpait en blancheur toutes ses fenêtres. Il y avait près de l'Arc de Triomphe un cheval mort étendu. Derrière les grilles, des groupes de cinq à six personnes causaient. Les portes du château étaient ouvertes, les domestiques sur le seuil laissaient entrer.

En bas, dans une petite salle, des bols de café au lait étaient servis. Quelques-uns des curieux s'attablèrent en plaisantant ; les autres restaient debout, et, parmi ceux-là, un cocher de fiacre. Il saisit à deux mains un bocal plein de sucre en poudre, jeta un regard inquiet de droite et de gauche, puis se mit à manger voracement, son nez plongeant dans le goulot. Au bas du grand escalier, un homme écrivait son nom sur un registre. Frédéric le reconnut par derrière.

— Tiens, Hussonnet !

— Mais oui, répondit le bohème. Je m'introduis à la Cour. Voilà une bonne farce, hein ?

— Si nous montions ?

Et ils arrivèrent dans la salle des Maréchaux. Les portraits de ces illustres, sauf celui de Bugeaud percé au ventre, étaient tous intacts. Ils se trouvaient appuyés sur leur sabre, un affût de canon derrière eux, et dans des attitudes formidables jurant avec la circonstance. Une grosse pendule marquait une heure vingt minutes.

Tout à coup la *Marseillaise* retentit. Hussonnet et Frédéric se penchèrent sur la rampe. C'était le peuple. Il se précipita dans l'escalier, en secouant à flots vertigineux des têtes nues, des casques, des bonnets rouges, des baïonnettes et des épaules, si impétueusement, que des gens disparaissaient dans

cette masse grouillante qui montait toujours, comme un fleuve refoulé par une marée d'équinoxe, avec un long mugissement, sous une impulsion irrésistible. En haut, elle se répandit, et le chant tomba.

On n'entendait plus que les piétinements de tous les souliers, avec le clapotement des voix. La foule inoffensive se contentait de regarder. Mais, de temps à autre, un coude trop à l'étroit enfonçait une vitre ; ou bien un vase, une statuette déroulait d'une console, par terre. Les boiseries pressées craquaient. Tous les visages étaient rouges ; la sueur en coulait à larges gouttes ; Hussonnet fit cette remarque :

— Les héros ne sentent pas bon !

— Ah ! vous êtes agaçant, reprit Frédéric.

Et poussés malgré eux, ils entrèrent dans un appartement où s'étendait au plafond, un dais de velours rouge. Sur le trône, en dessous, était assis un prolétaire à barbe noire, la chemise entr'ouverte, l'air hilare et stupide comme un magot. D'autres gravissaient l'estrade pour s'asseoir à sa place.

— Quel mythe ! dit Hussonnet. Voilà le peuple souverain !

Le fauteuil fut enlevé à bout de bras, et traversa toute la salle en se balançant.



— Saprelotte ! comme il chaloupe ! Le vaisseau de l'Etat est ballotté sur une mer orageuse ! Cancane-t-il ! cancane-t-il !

On l'avait approché d'une fenêtre, et, au milieu des sifflets, on le lança.

— Pauvre vieux ! dit Hussonnet en le voyant tomber dans le jardin, où il fut repris vivement pour être promené ensuite jusqu'à la Bastille, et brûlé.

Alors, une joie frénétique éclata, comme si, à la place du trône, un avenir de bonheur illimité avait paru ; et le peuple, moins par vengeance que pour affirmer sa possession, brisa, lacéra les glaces et les rideaux, les lustres, les flambeaux, les tables, les chaises, les tabourets, tous les meubles, jusqu'à des albums de dessins, jusqu'à des corbeilles de tapisserie. Puisqu'on était victorieux, ne fallait-il pas s'amuser ! La canaille s'affubla ironiquement de dentelles et de cachemires. Des crépines d'or s'enroulèrent aux manches des blouses, des chapeaux à plumes d'autruche ornaient la tête des forgerons, des rubans de la légion d'honneur firent des ceintures aux prostituées. Chacun satisfaisait son caprice ; les uns dansaient, d'autres buvaient. Dans la chambre de la reine, une femme lustrait ses bandeaux avec de la pommade ; derrière un paravent, deux amateurs jouaient aux cartes ;

Hussonnet montra à Frédéric un individu qui fumait son brûle-gueule accoudé à un balcon ; et le délire redoublait son tintamarre continu des des porcelaines brisées et des morceaux de cristal qui sonnaient, en rebondissant, comme des lames d'harmonica.

Puis la fureur s'assombrit. Une curiosité obscène fit fouiller tous les cabinets, tous les recoins, ouvrir tous les tiroirs. Des galériens enfoncèrent leurs bras dans la couche des princesses, et se roulaient dessus par consolation de ne pouvoir les violer. D'autres, à figures plus sinistres, erraient silencieusement, cherchant à voler quelque chose ; mais la multitude était trop nombreuse. Par les baies des portes, on n'apercevait dans l'enfilade des appartements que la sombre masse du peuple entre les dorures, sous un nuage de poussière. Toutes les poitrines haletaient ; la chaleur de plus en plus devenait suffocante ; les deux amis, craignant d'être étouffés, sortirent.

Dans l'antichambre, debout sur un tas de vêtements, se tenait une fille publique, en statue de la Liberté, immobile, les yeux grands ouverts, effrayante.

ÉMILE ZOLA

1840-1902

LE VENTRE DE PARIS

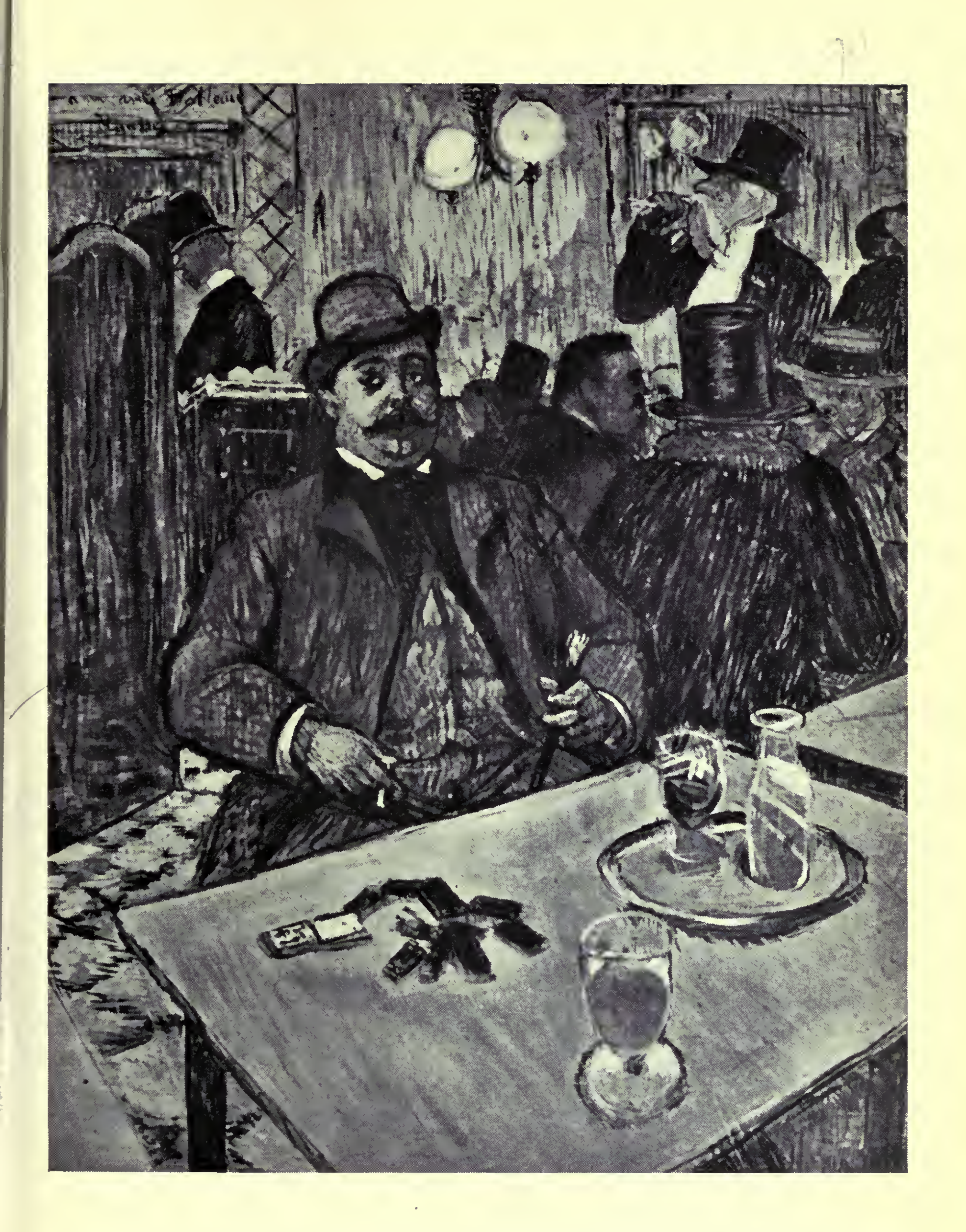
. . . .

Le jour se levait...

...Le cadran lumineux de Saint-Eustache pâlissait, agonisait, pareil à une veilleuse surprise par le matin. Chez les marchands de vin, au fond des rues voisines, les becs de gaz s'éteignaient un à un, comme des étoiles tombant dans de la lumière. Et Florent regardait les grandes Halles sortir de l'ombre, sortir du rêve, où il les avait vues, allongeant à l'infini leurs palais à jour. Elles se solidifiaient, d'un gris verdâtre, plus géantes encore, avec leur mâture prodigieuse, supportant les nappes sans fin de leurs toits. Elles entassaient leurs masses géométriques ; et, quand toutes les clartés intérieures furent éteintes, qu'elles baignèrent dans le jour levant, carrées, uniformes, elles apparurent comme une machine moderne,

hors de toute mesure, quelque machine à vapeur, quelque chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de métal, boulonné, rivé, fait de bois, de verre et de fonte, d'une élégance et d'une puissance de moteur mécanique, fonctionnant là, avec la chaleur du chauffage, l'étourdissement, le branle furieux des roues.

Mais Claude était monté debout sur le banc, d'enthousiasme. Il força son compagnon à admirer le jour se levant sur les légumes. C'était une mer. Elle s'étendait de la pointe Saint-Eustache à la rue des Halles, entre les deux groupes de pavillons. Et, aux deux bouts, dans les deux carrefours, le flot grandissait encore, les légumes submergeaient les pavés. Le jour se levait lentement, d'un gris très doux, lavant toutes choses d'une teinte claire d'aquarelle. Ces tas moutonnants comme des flots pressés, ce fleuve de verdure qui semblait couler dans l'encaissement de la chaussée, pareil à la débâcle des pluies d'automne, prenaient des ombres délicates et perlées, des violets attendris, des roses teintés de lait, des verts noyés dans des jaunes, toutes les pâleurs qui font du ciel une soie changeante au lever du soleil ; et, à mesure que l'incendie du matin montait en jets de flamme, au fond de la rue Rambuteau, les légumes s'éveillaient davantage, sortaient du grand bleuissement



traînant à terre. Les salades, les laitues, les scaroles, les chicorées, ouvertes et grasses encore de terreau, montraient leurs cœurs éclatants ; les paquets d'épinards, les paquets d'oseille, les bouquets d'artichauts, les entassements de haricots et de pois, les empilements de romaines, liées d'un brin de paille, chantaient toute la gamme du vert, de la laque verte des cosses au gros vert des feuilles ; gamme soutenue qui allait en se mourant, jusqu'aux panachures des pieds de céleris et des bottes de poireaux. Mais les notes aiguës, ce qui chantait plus haut, c'étaient toujours les taches vives des carottes, les taches pures des navets, semées en quantité prodigieuse le long du marché, l'éclairage du bariolage de leurs deux couleurs. Au carrefour de la rue des Halles, les choux faisaient des montagnes ; les énormes choux blancs, serrés et durs comme des boulets de métal pâle ; les choux frisés, dont les grandes feuilles ressemblaient à des vasques de bronze ; les choux rouges, que l'aube changeait en des floraisons superbes, lie de vin, avec des meurtrissures de carmin et de pourpre sombre. A l'autre bout, au carrefour de la pointe Saint-Eustache, l'ouverture de la rue Rambuteau était barrée par une barricade de potirons orangés, sur deux rangs s'étalant, élargissant leurs ventres. Et le vernis mordoré d'un panier d'oignons, le

rouge saignant d'un tas de tomates, l'effacement jaunâtre d'un lot de concombres, le violet sombre d'une grappe d'aubergines, çà et là, s'allumaient ; pendant que de gros radis noirs, rangés en nappes de deuil, laissaient encore quelques trous de ténèbres au milieu des joies vibrantes du réveil.

Claude battait des mains, à ce spectacle. Il trouvait « ces gredins de légumes » extravagants, fous, sublimes. Et il soutenait qu'ils n'étaient pas morts, qu'arrachés de la veille, ils attendaient le soleil du lendemain pour lui dire adieu sur le pavé des Halles. Il les voyait vivre, ouvrir leurs feuilles, comme s'ils eussent encore les pieds tranquilles et chauds, dans le fumier. Il disait entendre là le râle de tous les potagers de la banlieue. Cependant, la foule des bonnets blancs, des caracos noirs, des blouses bleues, emplissait les étroits sentiers, entre les tas. C'était toute une campagne bourdonnante. Les grandes hottes des porteurs filaient lourdement au-dessus des têtes. Les revendeuses, les marchands des quatre-saisons, les fruitiers, achetaient, se hâtaient. Il y avait des caporaux et des bandes de religieuses autour des montagnes de choux ; tandis que des cuisiniers de collège flairaient, cherchant les bonnes aubaines. On déchargeait toujours ; des tombereaux jetaient leur charge à terre, comme une charge de pavés,



ajoutant un flot aux autres flots, qui venaient maintenant battre le trottoir opposé. Et, du fond de la rue du Pont-Neuf, des files de voitures arrivaient, éternellement.

— C'est crânement beau tout de même, murmurait Claude en extase.

Florent souffrait. Il croyait à quelque tentation surhumaine. Il ne voulait plus voir, il regardait Saint-Eustache, posé de biais, comme lavé à la sépia sur le bleu du ciel, avec ses rosaces, ses larges fenêtres cintrées, son clocheton, ses toits d'ardoises. Il s'arrêtait à l'enfoncement sombre de la rue Montorgueil, où éclataient des bouts d'enseignes violentes, au pan coupé de la rue Montmartre, dont les balcons luisaient, chargés de lettres d'or. Et, quand il revenait au carrefour, il était sollicité par d'autres enseignes, des *Droguerie et pharmacie,* des *Farines et légumes secs,* aux grosses majuscules rouges ou noires, sur des fonds déteints. Les maisons des angles, à fenêtres étroites, s'éveillaient, mettaient dans l'air large de la nouvelle rue du Pont-Neuf quelques jaunes et bonnes vieilles façades de l'ancien Paris. Au coin de la rue Rambuteau, debout au milieu des vitrines vides du grand magasin de nouveautés, des commis bien mis, en gilet, avec leur pantalon collant et leurs larges manchettes éblouissantes, faisaient

l'étalage. Plus loin, la maison Guillout, sévère comme une caserne, étalait délicatement, derrière ses glaces, des paquets dorés de biscuits et des compotiers pleins de petits fours. Toutes les boutiques s'étaient ouvertes. Des ouvriers en blouses blanches, tenant leurs outils sous le bras, pressaient le pas, traversaient la chaussée.

. . . .

Le soleil enfilait obliquement la rue Rambuteau, allumant les façades, au milieu desquelles l'ouverture de la rue Pirouette faisait un trou noir. A l'autre bout, le grand vaisseau de Saint-Eustache était tout doré dans la poussière du soleil, comme une immense châsse. Et, au milieu de la cohue, du fond du carrefour, une armée de balayeurs s'avançait, sur une ligne, à coups réguliers de balai ; tandis que des boueux jetaient les ordures à la fourche dans des tombereaux qui s'arrêtaient, tous les vingt pas, avec des bruits de vaisselle cassée. Mais Florent n'avait d'attention que pour la grande charcuterie, ouverte et flambante au soleil levant.

Elle faisait presque le coin de la rue Pirouette. Elle était une joie pour le regard. Elle riait, toute claire, avec des pointes de couleurs vives qui chantaient au milieu de la blancheur de ses mar-

bres. L'enseigne, où le nom de QUENU-GRADELLE luisait en grosses lettres d'or, dans un encadrement de branches et de feuilles, dessiné sur un fond tendre, était faite d'une peinture recouverte d'une glace. Les deux panneaux latéraux de la devanture, également peints et sous verre, représentaient de petits Amours joufflus, jouant au milieu de hures, de côtelettes de porc, de guirlandes de saucisses ; et ces natures mortes, ornées d'enroulements et de rosaces, avaient une telle tendresse d'aquarelle, que les viandes crues y prenaient des tons roses de confitures. Puis, dans ce cadre aimable, l'étalage montait. Il était posé sur un lit de fines rognures de papier bleu ; par endroits, des feuilles de fougère, délicatement rangées, changeaient certaines assiettes en bouquets entourés de verdure. C'était un monde de bonnes choses, de choses fondantes, de choses grasses. D'abord, tout en bas, contre la glace, il y avait une rangée de pots de rillettes, entremêlés de pots de moutarde. Les jambonneaux désossés venaient au-dessus, avec leur bonne figure ronde, jaune de chapelure, leur manche terminé par un pompon vert. Ensuite arrivaient les grands plats : les langues fourrées de Strasbourg, rouges et vernies, saignantes, à côté de la pâleur des saucisses et des pieds de cochon ; les boudins, noirs,

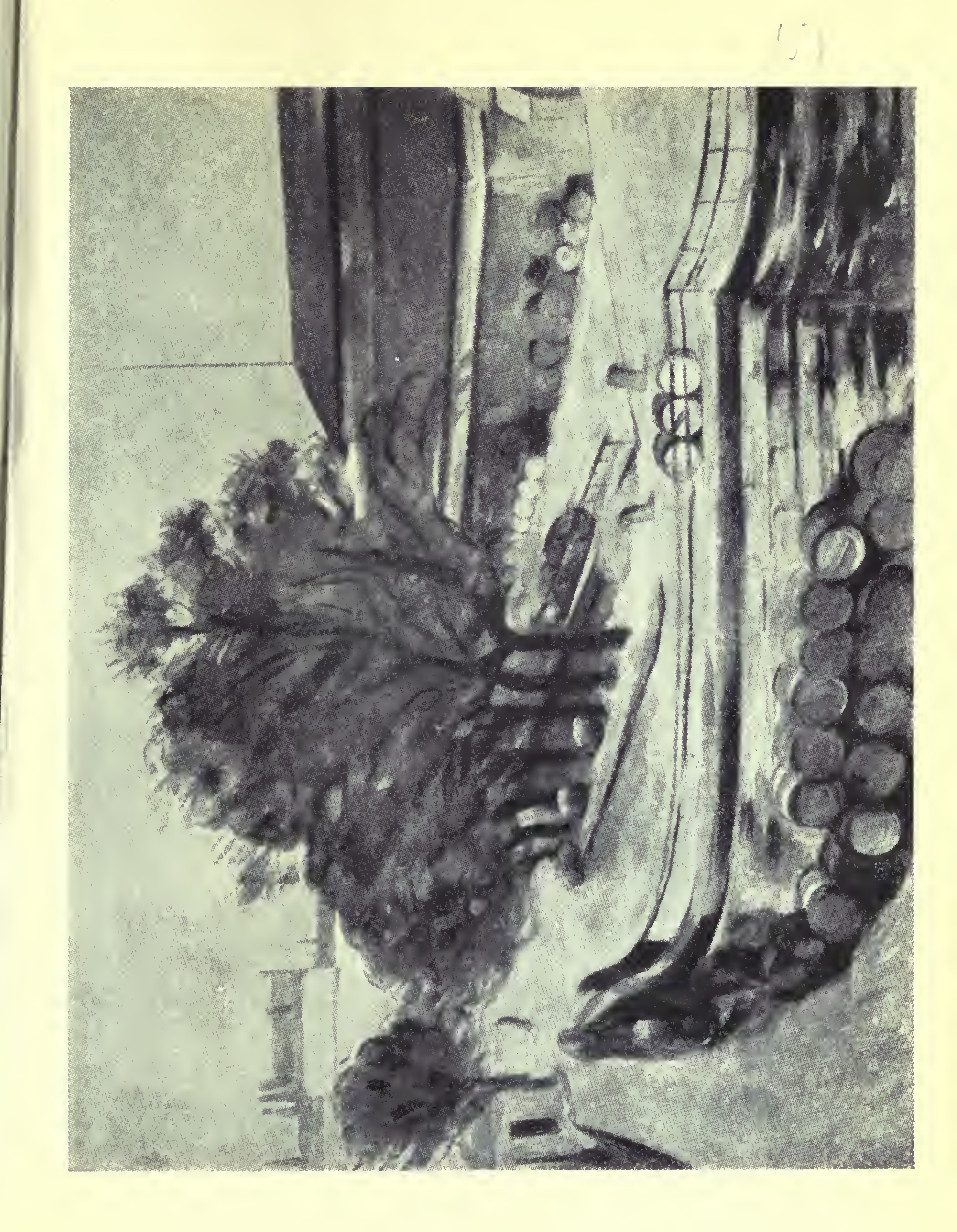
roulés comme des couleuvres bonnes filles ; les andouilles, empilées deux à deux, crevant de santé ; les saucissons, pareils à des échines de chantre, dans leurs chapes d'argent ; les pâtés, tout chauds, portant les petits drapeaux de leurs étiquettes ; les gros jambons, les grosses pièces de veau et de porc, glacées, et dont la gelée avait des limpidités de sucre candi. Il y avait encore de larges terrines au fond desquelles dormaient des viandes et des hachis, dans des lacs de graisse figée. Entre les assiettes, entre les plats, sur le lit de rognures bleues, se trouvaient jetés des bocaux d'achards, de coulis, de truffes conservées, des terrines de foie gras, des boîtes moirées de thon et de sardines. Une caisse de fromage laiteux, et une autre caisse, pleine d'escargots bourrés de beurre persillé, étaient posées aux deux coins, négligemment. Enfin, tout en haut, tombant d'une barre à dents de loup, des colliers de saucisses, de saucissons, de cervelas, pendaient, symétriques, semblables à des cordons et à des glands de tentures riches ; tandis que, derrière, des lambeaux de crépine mettaient leur dentelle, leur fond de guipure blanche et charnue. Et là, sur le dernier gradin de cette chapelle du ventre, au milieu des bouts de la crépine, entre deux bouquets de glaïeuls pourpres, le reposoir se couronnait d'un

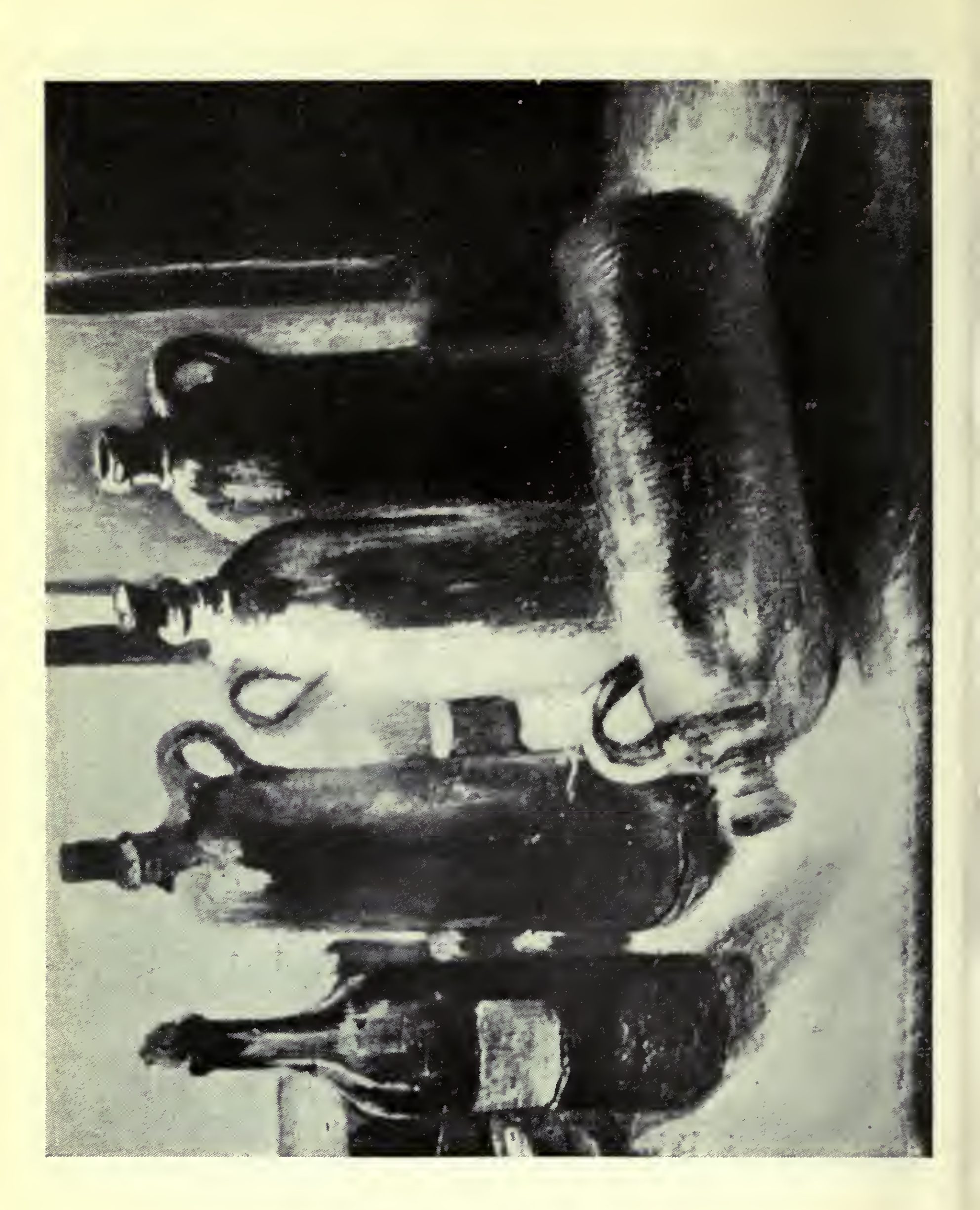
aquarium carré, garni de rocailles, où deux poissons rouges nageaient, continuellement.

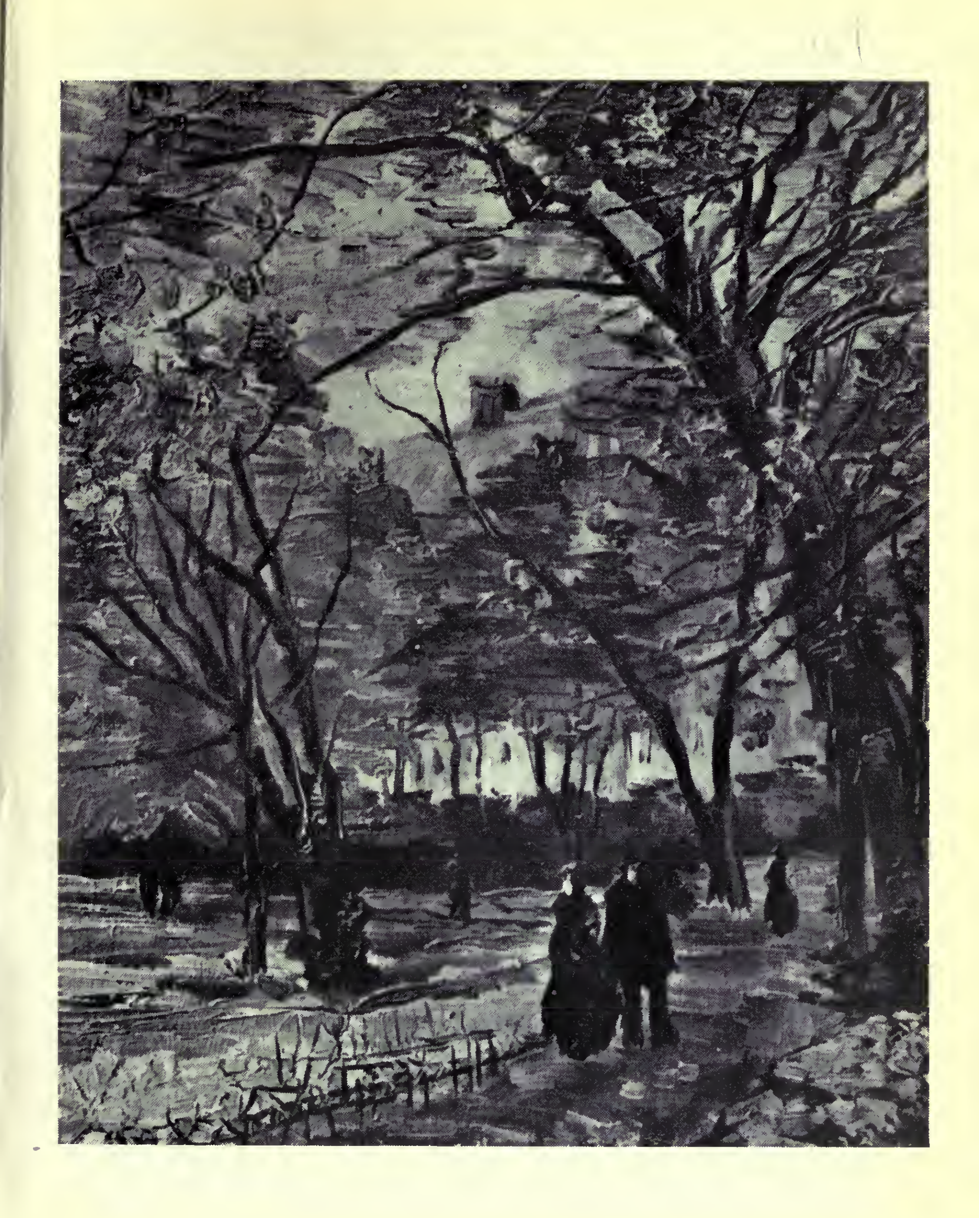
Florent sentit un frisson à fleur de peau ; et il aperçut une femme, sur le seuil de la boutique, dans le soleil. Elle mettait un bonheur de plus, une plénitude solide et heureuse, au milieu de toutes ces gaîtés grasses. C'était une belle femme. Elle tenait la largeur de la porte, point trop grosse pourtant, forte de la gorge, dans la maturité de la trentaine. Elle venait de se lever, et déjà ses cheveux, lissés, collés, et comme vernis, lui descendaient en petits bandeaux plats sur les tempes. Cela la rendait très propre. Sa chair paisible avait cette blancheur transparente, cette peau fine et rosée des personnes qui vivent d'ordinaire dans les graisses et les viandes crues. Elle était sérieuse plutôt, très calme et très lente, s'égayant du regard, les lèvres graves. Son col de linge empesé bridant sur son cou, ses manches blanches qui lui montaient jusqu'aux coudes, son tablier blanc cachant la pointe de ses souliers, ne laissaient voir que des bouts de sa robe de cachemire noir, les épaules rondes, le corsage plein, dont le corset tendait l'étoffe, extrêmement. Dans tout ce blanc, le soleil brûlait. Mais, trempée de clarté, les cheveux bleus, la chair rose, les manches et la jupe éclatantes, elle ne clignait pas les paupières, elle

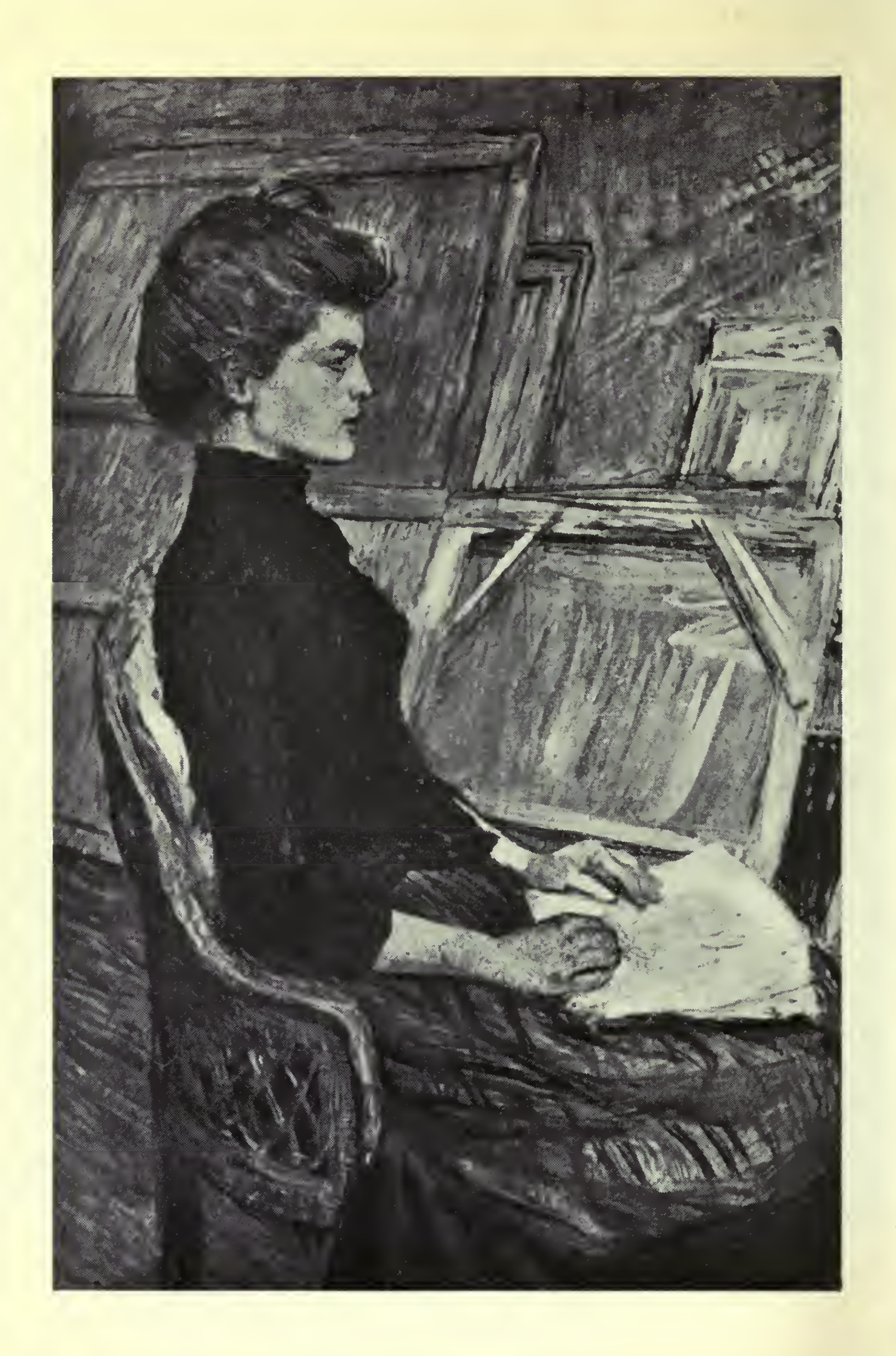
prenait en toute tranquillité béate son bain de lumière matinale, les yeux doux, riant aux Halles débordantes. Elle avait un air de grande honnêteté.

. . . .









CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867

LES FOULES

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut, à sa guise, être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et, si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est

qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule, connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte, comme siennes, toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs des peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.

LA FEMME

L'être qui est, pour la plupart des hommes, la source des plus vives, et même, disons-le à la honte des voluptés philosophiques, des plus durables jouissances ; l'être vers qui ou au profit de qui tendent tous leurs efforts ; cet être terrible et incommunicable comme Dieu (avec cette différence que l'infini ne se communique pas parce qu'il aveuglerait et écraserait le fini, tandis que l'être dont nous parlons n'est peut-être incompréhensible que parce qu'il n'a rien à communiquer) ; cet être en qui Joseph de Maistre voyait *un bel animal* dont les grâces égayaient et rendaient plus facile le jeu sérieux de la politique ; pour qui et par qui se font et défont les fortunes ; pour qui, mais surtout *par qui* les artistes et les poètes composent leurs plus délicats bijoux ; de qui dérivent les

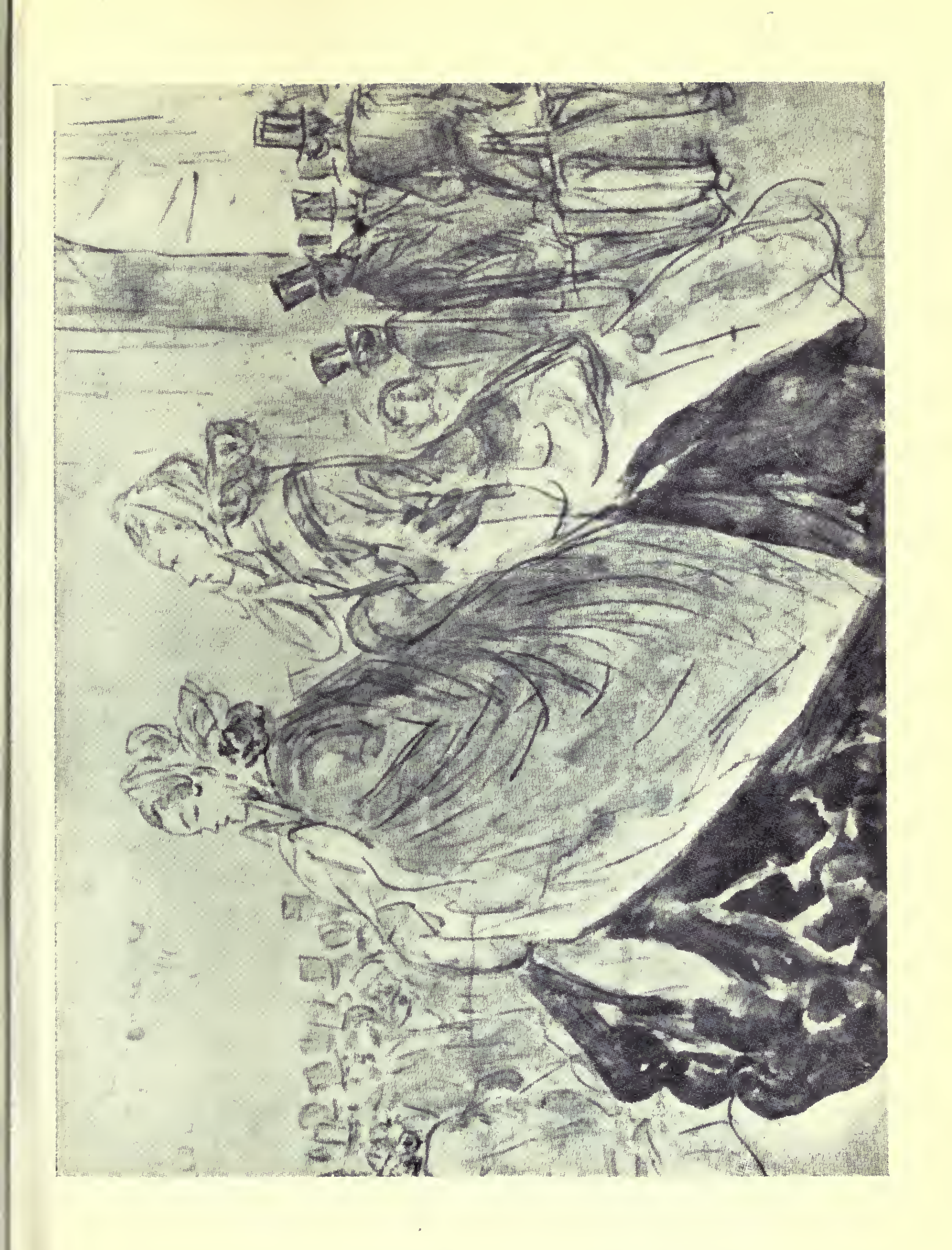
plaisirs les plus énervants et les douleurs les plus fécondantes, la femme, en un mot, n'est pas seulement pour l'artiste en général, et pour M. G.* en particulier, la femelle de l'homme. C'est plutôt une divinité, un astre, qui préside à toutes les conceptions du cerveau mâle ; c'est un miroitement de toutes les grâces de la nature condensées dans un seul être ; c'est l'objet de l'admiration et de la curiosité la plus vive que le tableau de la vie puisse offrir au contemplateur. C'est une espèce d'idole, stupide peut-être, mais éblouissante, enchanteresse, qui tient les destinées et les volontés suspendues à ses regards. Ce n'est pas, dis-je, un animal dont les membres, correctement assemblés, fournissent un parfait exemple d'harmonie ; ce n'est même pas le type de beauté pure, tel que peut le rêver le sculpteur dans ses plus sévères méditations ; non, ce ne serait pas encore suffisant pour en expliquer le mystérieux et complexe enchantement. Nous n'avons que faire ici de Winckelmann et de Raphaël ; et je suis bien sûr que M. G., malgré toute l'étendue de son intelligence (cela soit dit sans lui faire injure), négligerait un morceau de la statuaire antique, s'il lui fallait perdre ainsi l'occasion de savourer un

* Constantin Guys.



portrait de Reynolds ou de Lawrence. Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même ; et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique raffolent autant de tout le *mundus muliebris* que de la femme elle-même. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois ; mais elle est surtout une harmonie générale, non seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffes dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité ; dans le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jasent doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume ? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible ? C'est ici le lieu, ce me semble, de revenir sur certaines questions relatives à la mode

et à la parure, que je n'ai fait qu'effleurer au commencement de cette étude, et de venger l'art de la toilette des ineptes calomnies dont l'accablent certains amants très équivoques de la nature.



LE DANDY

L'homme riche, oisif, et qui, même blasé, n'a pas d'autre occupation que de courir à la piste du bonheur ; l'homme élevé dans le luxe et accoutumé dès sa jeunesse à l'obéissance des autres hommes, celui enfin qui n'a pas d'autre profession que l'élégance, jouira toujours, dans tous les temps, d'une physionomie distincte, tout à fait à part. Le dandysme est une institution vague, aussi bizarre que le duel ; très ancienne, puisque César, Catilina, Alcibiade nous en fournissent des types éclatants ; très générale, puisque Chateaubriand l'a trouvée dans les forêts et au bord des lacs du Nouveau-Monde. Le dandysme, qui est une institution en dehors des lois, a des lois rigoureuses auxquelles sont strictement soumis tous ses sujets, quelles que soient d'ailleurs la fougue et l'indépendance de leur caractère.

Les romanciers anglais ont, plus que les autres, cultivé le roman de *high life,* et les Français qui, comme M. de Custine, ont voulu spécialement écrire des romans d'amour, ont d'abord pris soin, et très judicieusement, de doter leurs personnages de fortunes assez vastes pour payer sans hésitation toutes leurs fantaisies ; ensuite ils les ont dispensés de toute profession. Ces êtres n'ont pas d'autre état que de cultiver l'idée du beau dans leur personne, de satisfaire leurs passions, de sentir et de penser. Ils possèdent ainsi, à leur gré et dans une vaste mesure, le temps et l'argent, sans lesquels la fantaisie, réduite à l'état de rêverie passagère, ne peut guère se traduire en action. Il est malheureusement bien vrai que, sans le loisir et l'argent, l'amour ne peut être qu'une orgie de roturier ou l'accomplissement d'un devoir conjugal. Au lieu du caprice brûlant ou rêveur, il devient une répugnante *utilité.*

Si je parle de l'amour à propos du dandysme, c'est que l'amour est l'occupation naturelle des oisifs. Mais le dandy ne vise pas à l'amour comme but spécial. Si j'ai parlé d'argent, c'est parce que l'argent est indispensable aux gens qui se font un culte de leurs passions ; mais le dandy n'aspire pas à l'argent comme à une chose essentielle ; un crédit indéfini pourrait lui suffire ; il abandonne cette

grossière passion aux mortels vulgaires. Le dandysme n'est même pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle. Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. Aussi, à ses yeux, épris avant tout de *distinction,* la perfection de la toilette consiste-t-elle dans la simplicité absolue, qui est, en effet, la meilleure manière de se distinguer. Qu'est-ce donc que cette passion qui, devenue doctrine, a fait des adeptes dominateurs, cette institution non écrite qui a formé une caste si hautaine ? C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple ; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant ; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard.

On voit que, par de certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un

dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable. Que le lecteur ne se scandalise pas de cette gravité dans le frivole, et qu'il se souvienne qu'il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Etrange spiritualisme ! Pour ceux qui en sont à la fois les prêtres et les victimes, toutes les conditions matérielles compliquées auxquelles ils se soumettent, depuis la toilette irréprochable à toute heure du jour et de la nuit jusqu'aux tours les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme. En vérité, je n'avais pas tout à fait tort de considérer le dandysme comme une espèce de religion. La règle monastique la plus rigoureuse, l'ordre irrésistible du *Vieux de la Montagne,* qui commandait le suicide à ses disciples enivrés, n'étaient pas plus despotiques ni plus obéis que cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, qui impose, elle aussi, à ses ambitieux et humbles sectaires, hommes souvent pleins de fougue, de passion, de courage, d'énergie contenue, la terrible formule : *Perinde ac cadaver !*

Que ces hommes se fassent nommer raffinés, incroyables, beaux, lions ou dandys, tous sont



issus d'une même origine ; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont des représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité. De là naît, chez les dandys, cette attitude hautaine de caste provocante, même dans sa froideur. Le dandysme apparaît surtout aux époques transitoires où la démocratie n'est pas encore toute-puissante, où l'aristocratie n'est que partiellement chancelante et avilie. Dans le trouble de ces époques quelques hommes déclassés, dégoûtés, désœuvrés, mais tous riches de force native, peuvent concevoir le projet de fonder une espèce nouvelle d'aristocratie, d'autant plus difficile à rompre qu'elle sera basée sur les facultés les plus précieuses, les plus indestructibles, et sur les dons célestes que le travail et l'argent ne peuvent conférer. Le dandysme est le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences ; et le type du dandy retrouvé par le voyageur dans l'Amérique du Nord n'infirme en aucune façon cette idée : car rien n'empêche de supposer que les tribus que nous nommons *sauvages* soient les débris de grandes civilisations disparues. Le dandysme est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie. Mais, hélas !

la marée montante de la démocratie, qui envahit tout et qui nivelle tout, noie jour à jour ces derniers représentants de l'orgueil humain et verse des flots d'oubli sur les traces de ces prodigieux myrmidons. Les dandys se font chez nous de plus en plus rares, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, l'état social et la constitution (la vraie constitution, celle qui s'exprime par les mœurs) laisseront longtemps encore une place aux héritiers de Sheridan, de Brummel et de Byron, si toutefois il s'en présente qui en soient dignes.

Ce qui a pu paraître au lecteur une digression n'en est pas une, en vérité. Les considérations et les rêveries morales qui surgissent des dessins d'un artiste sont, dans beaucoup de cas, la meilleure traduction que le critique en puisse faire ; les suggestions font partie d'une idée mère, et, en les montrant successivement, on peut la faire deviner. Ai-je besoin de dire que M. G., quand il crayonne un de ses dandys sur le papier, lui donne toujours son caractère historique, légendaire même, oserais-je dire, s'il n'était pas question du temps présent et de choses considérées généralement comme folâtres ? C'est bien là cette légèreté d'allures, cette certitude de manières, cette simplicité dans l'air de domination, cette façon de porter un habit et de diriger un cheval, ces attitudes toujours calmes



mais révélant la force, qui nous font penser, quand notre regard découvre un de ces êtres privilégiés en qui le joli et le redoutable se confondent si mystérieusement : « Voilà peut-être un homme riche, mais plus certainement un Hercule sans emploi. »

Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému ; on dirait un feu latent qui se fait deviner, qui pourrait mais qui ne veut pas rayonner. C'est ce qui est, dans ces images, parfaitement exprimé.

LES VOITURES

Ainsi se continuent, coupées par d'innombrables embranchements, ces longues galeries du *high life* et du *low life*. Emigrons pour quelques instants vers un monde, sinon pur, au moins plus raffiné ; respirons des parfums, non pas plus salutaires peut-être, mais plus délicats. J'ai déjà dit que le pinceau de M. G., comme celui d'Eugène Lami, était merveilleusement propre à représenter les pompes du dandysme et l'élégance de la lionnerie. Les attitudes du riche lui sont familières ; il sait, d'un trait de plume léger, avec une certitude qui n'est jamais en défaut, représenter la certitude de regard, de geste et de pose qui, chez les êtres privilégiés, est le résultat de la monotonie dans le bonheur. Dans cette série particulière de dessins se reproduisent sous mille aspects les incidents du sport, des courses,

des chasses, des promenades dans les bois, les *ladies* orgueilleuses, les frêles *misses,* conduisant d'une main sûre des coursiers d'une pureté de galbe admirable, coquets, brillants, capricieux eux-mêmes comme des femmes. Car M. G. connaît non seulement le cheval général, mais s'applique aussi heureusement à exprimer la beauté personnelle des chevaux. Tantôt ce sont des haltes et, pour ainsi dire, des campements de voitures nombreuses, d'où, hissés sur les coussins, sur les sièges, sur les impériales, des jeunes gens sveltes et des femmes accoutrées des costumes excentriques autorisés par la saison assistent à quelque solennité du turf qui file dans le lointain ; tantôt un cavalier galope gracieusement à côté d'une calèche découverte, et son cheval a l'air, par ses courbettes, de saluer à sa manière. La voiture emporte au grand trot, dans une allée zébrée d'ombre et de lumière, les beautés couchées comme dans une nacelle, indolentes, écoutant vaguement les galanteries qui tombent dans leur oreille et se livrant avec paresse au vent de la promenade.

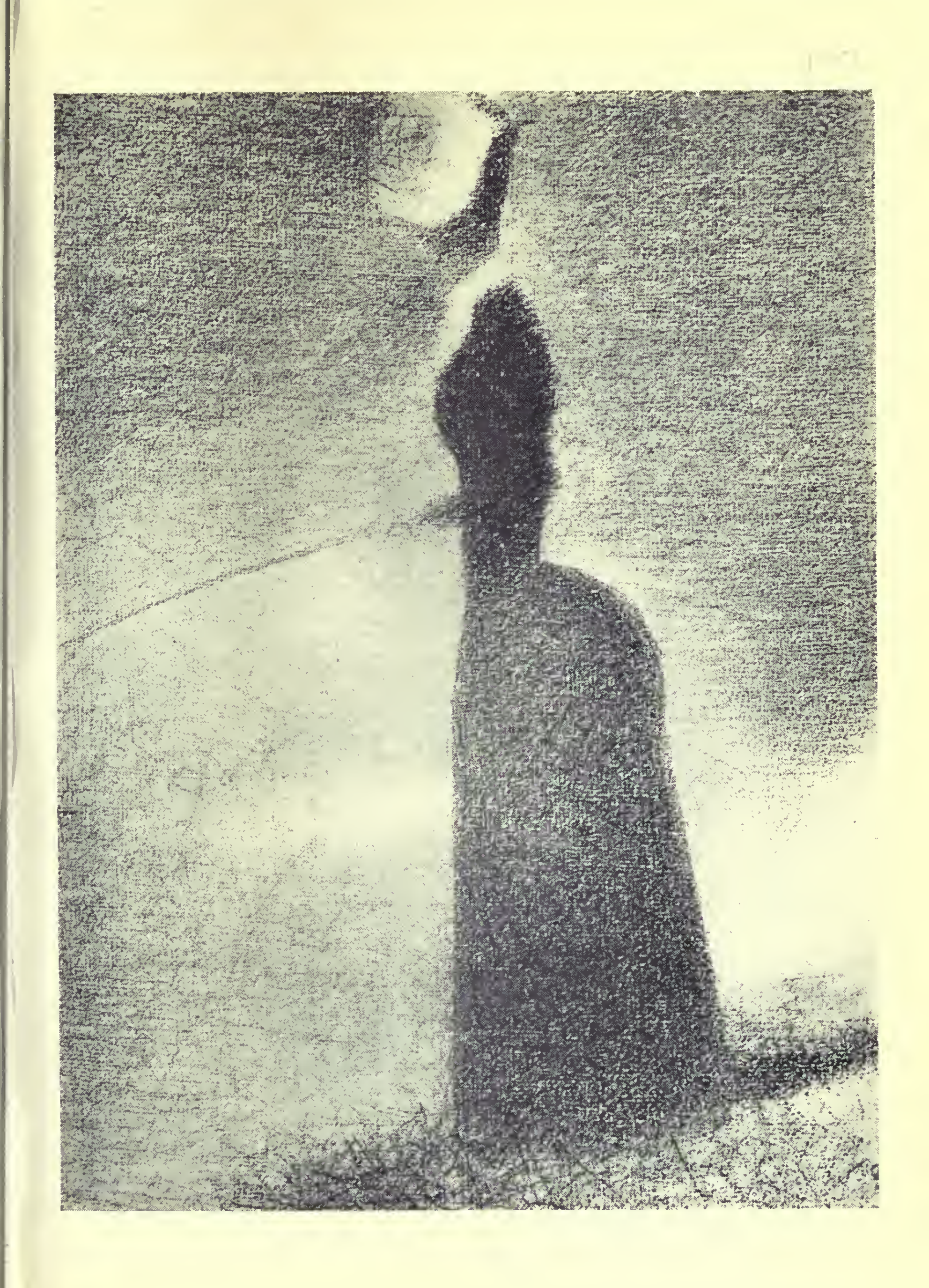
La fourrure ou la mousseline leur monte jusqu'au menton et déborde comme une vague pardessus la portière. Les domestiques sont roides et perpendiculaires, inertes et se ressemblant tous ; c'est toujours l'effigie monotone et sans relief de

la servilité, ponctuelle, disciplinée ; leur caractéristique est de n'en point avoir. Au fond, le bois verdoie ou roussit, poudroie ou s'assombrit, suivant l'heure et la saison. Ses retraites se remplissent de brumes automnales, d'ombres bleues, de rayons jaunes, d'effulgences rosées, ou de minces éclairs qui hachent l'obscurité comme des coups de sabre.

Si les innombrables aquarelles relatives à la guerre d'Orient ne nous avaient pas montré la puissance de M. G. comme paysagiste, celles-ci suffiraient à coup sûr. Mais ici, il ne s'agit plus des terrains déchirés de Crimée, ni des rives théâtrales du Bosphore ; nous retrouvons ces paysages familiers et intimes qui font la parure circulaire d'une grande ville, et où la lumière jette des effets qu'un artiste vraiment romantique ne peut pas dédaigner.

Un autre mérite qu'il n'est pas inutile d'observer en ce lieu, c'est la connaissance remarquable du harnais et de la carrosserie. M. G. dessine et peint une voiture, et toutes les espèces de voitures, avec le même soin et la même aisance qu'un peintre de marines consommé tous les genres de navires. Toute sa carrosserie est parfaitement orthodoxe ; chaque partie est à sa place et rien n'est à reprendre. Dans quelque attitude qu'elle soit jetée, avec quelque allure qu'elle soit lancée, une voiture, comme un vaisseau, emprunte au mouvement une







Duc de Nemours.

grâce mystérieuse et complexe très difficile à sténographier. Le plaisir que l'œil de l'artiste en reçoit est tiré, ce semble, de la série de figures géométriques que cet objet, déjà si compliqué, navire ou carrosse, engendre successivement et rapidement dans l'espace.

Nous pouvons parier à coup sûr que, dans peu d'années, les dessins de M. G. deviendront des archives précieuses de la vie civilisée. Ses œuvres seront recherchées par les curieux autant que celles des Debucourt, des Moreau, des Saint-Aubin, des Carle Vernet, des Lami, des Devéria, des Gavarni, et de tous ces artistes exquis qui, pour n'avoir peint que le familier et le joli, n'en sont pas moins, à leur manière, de sérieux historiens. Plusieurs d'entre eux ont même trop sacrifié au joli, et introduit quelquefois dans leurs compositions un *style* classique étranger au sujet ; plusieurs ont arrondi volontairement des angles, aplani les rudesses de la vie, amorti ces fulgurants éclats. Moins adroit qu'eux, M. G. garde un mérite profond qui est bien à lui : il a rempli volontairement une fonction que d'autres artistes dédaignent et qu'il appartenait surtout à un homme du monde de remplir. Il a cherché partout la beauté passagère, fugace, de la vie présente, le caractère de ce que le lecteur nous a permis d'appeler la *modernité*. Souvent bizarre,

violent, excessif, mais toujours poétique, il a su concentrer dans ses dessins la saveur amère ou capiteuse du vin de la Vie.


Vincent



JORIS-KARL HUYSMANS

1848-1907

LES FOLIES-BERGÈRE EN 1879

I

Quand après avoir subi les cris de marchands de programmes et les invites de négociants s'offrant à vous cirer les bottes, l'on a franchi le comptoir où, parmi des messieurs assis, un jeune homme debout, à moustaches rousses, porteur d'une jambe de bois et d'un ruban rouge, prend les cartes, assisté d'un huissier à chaîne, la scène du théâtre vous apparaît coupée ou milieu du rideau par la masse plafonnante du balcon. L'on voit le bas de la toile, ses deux yeux grillés et devant elle le fer à cheval de l'orchestre plein de têtes, un champ inégal et remuant où, sur la lueur monotone des crânes et le glacé des cheveux pommadés d'hommes, les chapeaux de femmes rayonnent avec leurs

plumes et leurs fleurs partant de tous les côtés, en gerbes.

Un grand brouhaha s'élève de la foule qui se tasse. Une vapeur chaude enveloppe la salle, mélangée d'exhalaisons de toute sorte, saturée d'une âcre poussière de tapis et de sièges qu'on bat. L'odeur du cigare et de la femme s'accentue ; les gaz brûlent plus lourds, répercutés par des glaces qui se les renvoient d'un bout du théâtre à l'autre ; c'est à peine si la circulation devient possible, à peine si l'on peut apercevoir au travers de la haie touffue des corps un acrobate qui se livre en cadence sur la scène à des exercices de voltige sur la barre fixe.

Un moment, dans le créneau formé par deux bouts d'épaules et par deux têtes, on l'entrevoit, courbé en deux, les pieds arc-boutés et cramponnés au bois, accélérant son mouvement de rotation, tournant furieusement sans forme humaine, crachant des étincelles comme ces soleils d'artifice qui virevoltent, en pétillant, dans une pluie d'or ; puis, peu à peu, la musique qui se roule avec lui ralentit sa volute et, peu à peu aussi, la forme du clown reparaît, le rose du maillot tranche sur l'or qui, moins vivement secoué, fulgure par places seulement, tandis que, remis sur ses pieds, l'homme salue des deux mains la foule.



II

A Ludovic de Francmesnil.

Alors qu'on monte à la galerie supérieure de la salle, escaladant au milieu de femmes dont les traînes bruissent, en serpentant sur les marches, un escalier où la vue d'une statue de plâtre, tenant en main des becs à gaz, rappelle immédiatement l'entrée d'une maison suspecte, la musique s'engouffre à votre suite, affaiblie d'abord, puis éclatante et plus nette qu'autre part au tournant de la cage. Une bouffée d'air chaud vous saute au visage et là, sur le palier, on voit le spectacle contraire, la vision complétée du bas, le rideau tombant du haut de la scène, coupé au milieu par le rebord rouge des loges découvertes tournant en demi-lunes autour du balcon suspendu à quelques pieds sous elles.

Une ouvreuse dont les rubans roses bouffent sur le bonnet blanc, vous offre un programme qui est une merveille d'art tout à la fois spiritualiste et positiviste : Indien qui maquille les cartes, dame qui s'intitule chiromancienne et graphologue, magnétiseur, somnambules, pythonisses au marc de café, location d'ocarinas et de pianos et vente à

forfait de musiques pleurardes, voilà pour l'âme. — Réclames de bonbons, de corsets et de bretelles, guérison radicale des affections secrètes, traitement tout spécial des maladies de la bouche, voilà pour le corps. — Une seule chose interloque : une annonce de machines à coudre. On comprend encore celle d'une salle d'armes, il y a des gens si bêtes ! Mais la Silencieuse et la Singer ne sont pas les outils dont se servent d'ordinaire les travailleuses d'ici ; à moins pourtant que cette annonce ne soit placée là comme un symbole d'honnêteté, comme une invite aux labeurs chastes. C'est peut-être, sous une autre forme, la brochure morale que les Anglais distribuent pour ramener les créatures viciées à la vertu.

. . . .

L'imagination est décidément une bien belle chose ; elle permet de prêter aux gens des idées encore plus sottes que celles qu'ils ont eues sans doute.

III

A Léon Hennique.

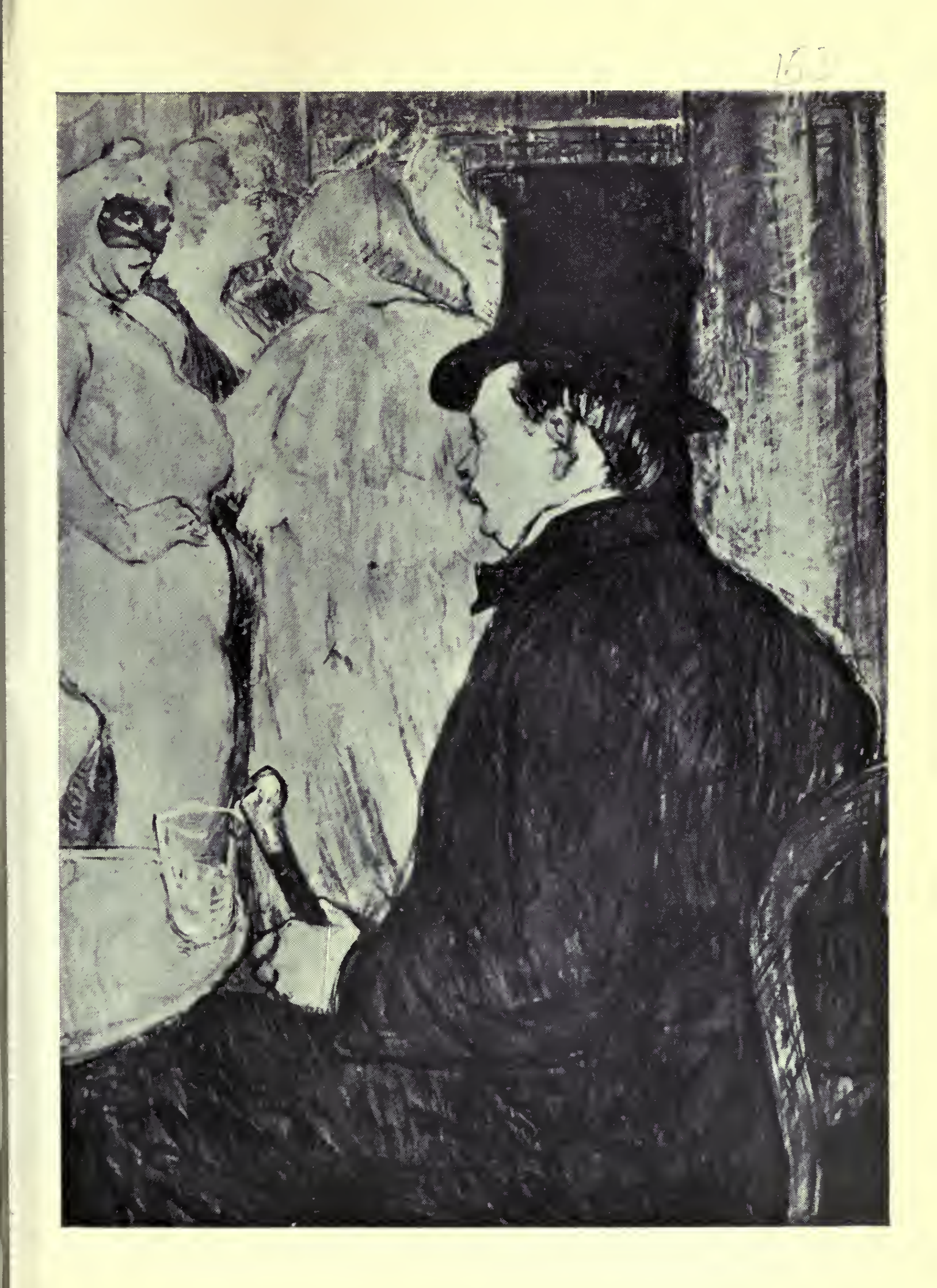
Elles sont inouïes et elles sont splendides lorsque dans l'hémicycle longeant la salle, elles marchent deux à deux, poudrées et fardées, l'œil noyé dans

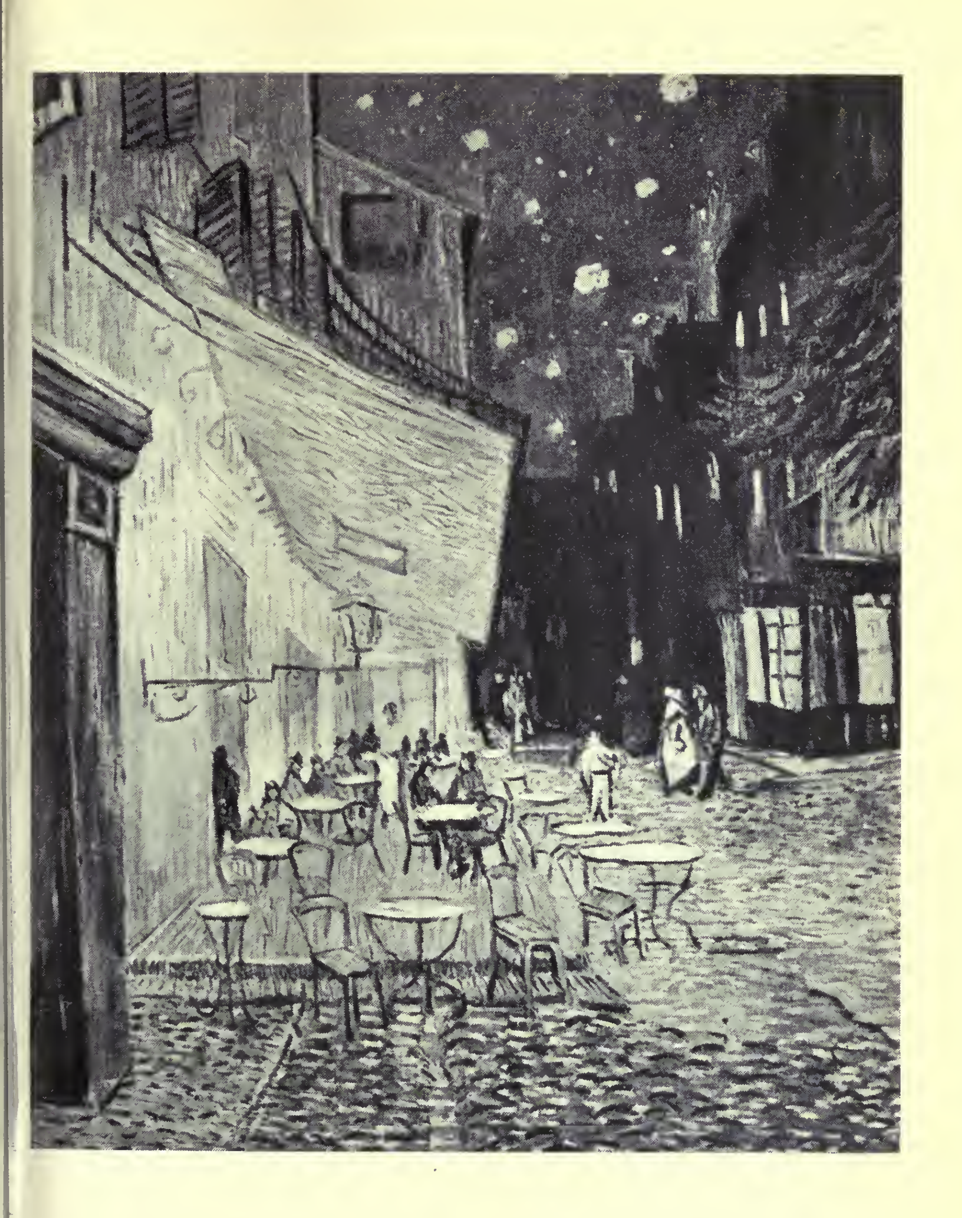
une estompe de bleu pâle, les lèvres cerclées d'un rouge fracassant, les seins projetés en avances sur des reins sanglés, soufflant des effluves d'opopanax qu'elles rabattent en s'éventant et auxquels se mêlent le puissant arome de leurs dessous de bras et le très fin parfum d'une fleur en train d'expirer à leur corsage.

On regarde, ravi, ce troupeau de filles passer en musique sur un fond de rouge sourd, coupé de glaces, dans un tournoiement ralenti de chevaux de bois courant en rond, au son d'un orgue, sur un bout de rideau écarlate orné de miroirs et de lampes ; l'on regarde les hanches remuer dans des robes bordées en bas comme d'un remous d'écume par le blanc jupon qui se roule sous la queue de l'étoffe. L'on hennit, en suivant le travail de ces dos de femmes se coulant entre les poitrines d'hommes qui, venant en sens inverse, s'ouvrent et se referment sur elles, laissant entrevoir, par les interstices des têtes, des derrières de chignons, allumés de chaque côté par le point d'or d'un bijou, par l'éclair d'une pierre.

Puis, cet inépuisable quart sans cesse battu par les mêmes femmes vous lasse et l'on dresse l'oreille à la rumeur qui, se levant de la salle, salue l'entrée du chef d'orchestre, un grand maigre connu par ses polkas de barrière et par ses valses. Une salve

d'applaudissements part des pourtours du haut et du bas et des loges où des blancheurs suspectes de femmes s'entrevoient dans la pénombre ; le maestro s'incline, relève son chef coiffé d'une tête de loup, ses moustaches de Chinois poivre et sel, son nez chaussé d'un binocle et, le dos tourné à la scène, il conduit en habit noir et en cravate blanche, remuant tranquillement de la musique, ennuyé et comme pris de sommeil, puis tout à coup, se tournant vers les cuivres, il tient son bâton ainsi qu'une ligne, pêche le coup de gueule de la reprise, extrait d'un geste sec des notes comme on arrache des dents, bat l'air en haut et en bas, pompe enfin de la mélodie comme on pompe d'une machine à bière.





STÉPHANE MALLARMÉ

1842-1898

LA MODE

Paris, le 1er août 1874.

Trop tard pour parler des Modes d'été et trop tôt pour parler de celles d'hiver (ou même de l'automne) : bien que plusieurs grandes maisons de Paris s'occupent déjà, à notre su, de leur assortiment pour l'arrière-saison. Aujourd'hui, n'ayant pas même, par le fait, sous la main les éléments nécessaires pour commencer une toilette, nous voulons entretenir nos lectrices d'objets utiles à l'achever : les Bijoux. Paradoxe ? Non : n'y a-t-il pas, dans les bijoux quelque chose de permanent, et dont il sied de parler dans un courrier de Modes, destiné à attendre les Modes de juillet à septembre?

Cherchons le Bijou, isolé, en lui-même. Où ? partout ; c'est-à-dire *un peu* sur la surface du globe, et *beaucoup* à Paris : car Paris fournit le

monde de bijoux. Quoi ! toute contrée, comme, par sa nature, une flore, ne présente-t-elle pas, issu des mains de l'homme, un écrin complet ? L'instinct de beauté et de relation avec les climats divers, qui règle, sous chaque ciel, la production des roses, des tulipes et des œillets, est-il étranger à celle des pendants d'oreilles, des bagues, des bracelets ? Fleurs et joyaux : chaque espèce n'a-t-elle pas comme qui dirait son sol ? Tel éclat de soleil convient à cette fleur, tel type de femme à ce joyau. Cette harmonie naturelle régna dans le passé, mais elle semble abolie dans le présent ; si l'on en excepte les peuples aux yeux de tous demeurés barbares, ou encore certains paysans qui, chez nous, passent pour rebelles à la civilisation. La civilisation ! lisez « l'époque où a disparu presque toute puissance créatrice, dans la Bijouterie comme dans le Mobilier » ; et, dans l'un comme dans l'autre, nous sommes forcés ou d'exhumer ou d'importer. Importer quoi ? les bracelets de verre filé de l'Inde et les pendants d'oreilles en papier découpé de la Chine ? non ; mais, souvent, le goût naïf qui préside à leur confection. Exhumer quoi ? les lourdes parures des siècles oubliés, faites pour rehausser, par un éclat violent, les velours de théâtre et des brocarts de sacristie : point, mais la hardiesse avec laquelle elles se

placent, comme des touches magistrales, sur le costume. Qui sait ? il nous faut même aller jusqu'au point de jonction antérieur de ces deux inspirations, très différentes, de l'art de l'orfèvre : c'est-à-dire dans l'antiquité classique et barbare. Notre Musée Campana (on s'en souvient) : demandez aux grands joailliers, qu'ils s'appellent Froment-Meurice, Rouvenat ou Fontenay, si leur admirable science, toute critique, ne vient pas de là ; ainsi que des vitrines de l'Hôtel de Cluny, ou du comptoir parisien des marchands japonais, voire algériens.

Ainsi le seul Paris se plaît à résumer l'univers, musée lui-même autant que bazar : rien qu'il n'accepte, étrange ; rien qu'il ne vende, exquis. Londres, certes, a des bijoux, singuliers, massifs, et j'y vois un certain charme intime, préférable seulement à un de nos défauts, à nous : à savoir, dans la joaillerie, d'être spirituels ; demeurons simplement, ici, des ornemanistes. La *Décoration !* tout est dans ce mot : et je conseillerais à une dame, hésitant à qui confier le dessin d'un Bijou désiré, de le demander, ce dessin, à l'architecte qui lui construit un hôtel, plutôt qu'à la faiseuse illustre qui lui apporte sa robe de gala. Tel, en un mot, l'art du Bijou ; et, ceci dit pour n'y jamais revenir,

passons de quelques lieux communs à quelques détails.

Rien que de simple : il est prouvé maintenant qu'une promenade de plusieurs après-midi sur les boulevards, rue de la Paix, au Palais-Royal, et dans quelques ateliers célèbres, suffit à nous apprendre « *tout ce qui se fait de mieux au monde* », pour employer dans son sens propre une formule banale.

Notons, si vous le voulez bien, Mesdames, les rares objets de pierres et de métaux précieux qui peuvent concourir à la parure succincte de vos filles : avant de traiter plus complètement notre sujet relatif à un âge de jouissance et de plénitude de la vie.

Voici quelques bijoux qu'une mère élégante pourra choisir à l'intention d'une jeune personne de dix-huit à vingt ans : pour la Toilette de Ville, des boutons d'oreilles en or, unis, avec *petite boucle assortie* qu'on passe dans un velours noir à nouer autour du cou. Autre chose ! je cherche dans mes souvenirs d'hier, et j'évoque : une charmante parure à nouer toujours autour du cou, en corail rose, très pâle, avec collier semblable ; une

autre en turquoises, avec la même petite boucle (ce qui est tout à fait jeune fille), ou encore en turquoises et perles. Je vois même, en y songeant, des pendants d'oreilles et une petite broche en forme de flèches, avec perle fine à l'extrémité ; cela, délicieux. Tout le monde a au bras le bracelet porte-bonheur, d'or uni ou avec perles et turquoises ; et au doigt une bague, une seule, toujours simple, sans brillants ni émeraudes, émaillée, ou tout au plus ayant une petite miniature. Dans le domaine de la fantaisie, on pourra choisir des pendants d'oreilles et une croix en vieil argent avec pierreries genre antique : que le joyau vienne de Bretagne ou de Provence, de Normandie, d'Allemagne ou de Hollande. Les bijoux portés de Jour étant tout autres que ceux du Soir, nous aurions grand soin, si, par exemple, nous devions composer une corbeille de mariage, d'y placer des uns et des autres.

Une corbeille de mariage ! Nous commencerions par y mettre une paire de pendants d'oreilles tout en or, d'un travail absolument artistique, longs (car la Mode le veut ainsi), à quoi nous assortirions une jolie croix avec chaîne ; une deuxième parure en lapis, pierre très appréciée aujourd'hui, et une troisième plus habillée : des cabochons grenat en

forme de poires ou de pommes dont la queue est garnie de diamants. Boutons de manchettes assortis à chacune de ces garnitures.

Nous choisirions ensuite, pour Dîners ou Soirées, des boutons d'oreilles et un médaillon dont le milieu serait occupé par une très grosse perle noire entourée de trois rangées de brillants ; c'est un objet tout nouveau, en ce moment, chez les grands bijoutiers : ceux dont nous citions les noms plus haut ou d'autres encore.

Une fort belle parure prendrait place à côté de la précédente : composée de saphirs taillés en tablettes et entourés de brillants. Cette pierre, recherchée plus que jamais à l'heure qu'il est, efface un peu de son éclat moins vif les superbes émeraudes. Collier pareil. Je préférerais ces joyaux variés aux éternels solitaires en brillants, que nous avons connus si longtemps.

Qui veut connaître des bracelets ? J'en ai vu hier un splendide en or et rubis ; puis plusieurs bagues en brillants et émeraudes, ou bien avec camées (ces derniers revenant à la mode). Je vous laisse choisir l'agrafe pour le châle.

Un petit flacon, soit en ors différents, roses, verts ou jaunes, Louis XV ou Louis XVI, à guirlande (ou moderne, en émail avec des feuillages et des oiseaux japonais), étant un objet indispensable à côté du mouchoir de dentelles, nous n'aurions garde de l'oublier ; non plus qu'un éventail : en soie noire avec gouache rose, bleue ou grise pour Toilette du Matin, en soie blanche avec tableau pour les Cérémonies. Le Sujet se place de côté et non plus au milieu. Toutefois, rien ne vaudra jamais un éventail, riche tant qu'on voudra par sa monture, ou même très simple, mais présentant, avant tout, une valeur idéale. Laquelle ? celle d'une peinture : ancienne, de l'école de Boucher, de Watteau et peut-être par ces Maîtres ; moderne, de notre collaborateur Edmond Morin. Scènes de perrons d'hôtels ou des parcs héréditaires et de l'asphalte et de la grève, le monde contemporain avec sa fête qui dure toute l'année : voilà ce que nous montrent ces rares chefs-d'œuvre placés en des mains de grandes dames.

Tout cela étalé un instant sous votre regard, Mesdames, entre, à divers titres, dans la Corbeille : et un cachemire des Indes d'un prix quelconque, ce vêtement nécessaire ne se portant que très rarement (car la Mode ne l'admet plus comme habillé).

Qu'il glisse, ce châle, des épaules avec ses plis orientaux et enveloppe d'autres merveilles : tout le délicieux écrin que nous avons, pierre à pierre ou perle à perle, raconté. Quant aux dentelles, nous les voulons d'un grand prix, cet ouvrage, sorti des mains des fées elles-mêmes, ne connaissant point la médiocrité. Volants, pointe, tunique, éventail, ombrelle : du Chantilly ; volants, tunique, éventail, ombrelle ou mouchoir : de l'application de Bruxelles (point à l'aiguille) ; il n'y a qu'à ne pas choisir. Nous n'encombrerions pas de velours et de soie notre Corbeille, ces tissus étant du domaine de la Couturière ; et à propos de Couturière, je me suis laissé affirmer — mais faut-il prédire ! — que nous devions nous attendre à un changement absolu dans la *tournure*. On prétend qu'elle n'a plus de raison d'exister, les tailles ne devant plus être soutenues : puisque cela est un fait presque vieux qu'elles se portent longues et même très longues.

La Mode, cette fois, ne viendrait-elle pas du Salon de Peinture ? On a vu d'abord avec étonnement, puis non sans quelque satisfaction, un portrait et même plusieurs, où de jeunes et modernes visages dominaient une de ces longues tailles des siècles derniers. Il y aura ce point curieux d'origine





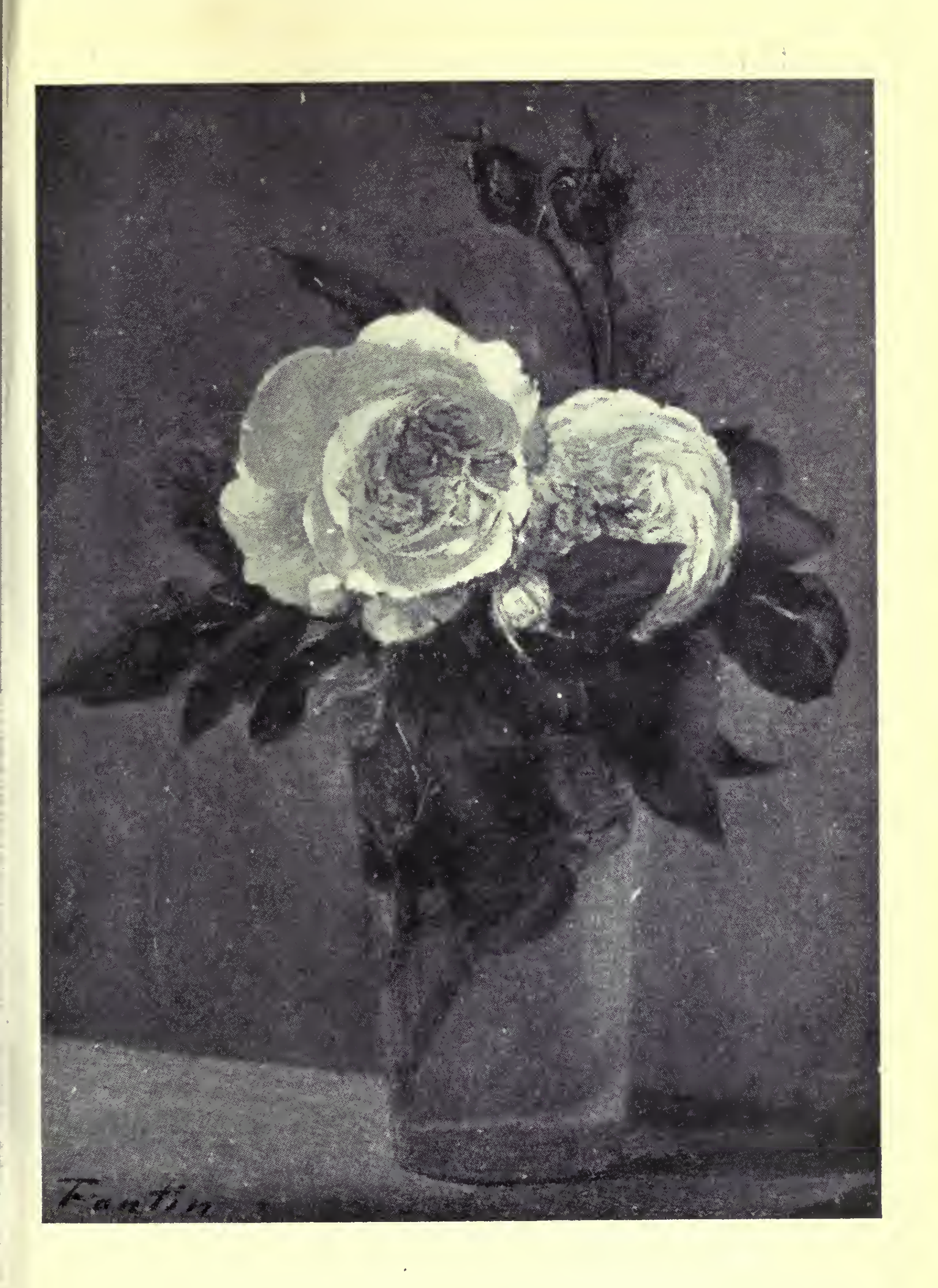
à éclaircir, au commencement de septembre, si cette résurrection doit durer la saison prochaine ! Aussi bien, maintenant, les yeux éblouis par des irisations, des opalisations ou des scintillements, ne pourrions-nous regarder, sans peine, quelque chose d'aussi vague surtout que l'Avenir ?

CHRONIQUE DE PARIS

Paris, 6 décembre 1874.

. . . .

Agée à peine d'un siècle, la Musique aujourd'hui règne sur toute âme : culte pour plusieurs d'entre vous, éprises, et pour d'autres plaisir, elle a des catéchumènes et des dilettantes. Son prodigieux avantage est d'émouvoir par des artifices que l'on veut croire interdits à la parole, très profondément, les rêveries les plus subtiles ou les plus grandioses, et encore d'autoriser qui l'écoute à fixer longtemps sur un point du plafond dénué même de peinture le regard, en ouvrant une bouche heureuse de s'épanouir à son silence ordinaire. Toute l'existence mondaine est là : cacher les belles émotions supérieures pour lesquelles l'imagination est faite, et même souvent feindre de les avoir. Qui oserait se plaindre que, Muse incorporelle, toute de sons et de frissons, cette déité, la Musique,


Fantin

non cette nue, douée de la pénétration d'un adorable fléau, envahisse maintenant un à un les théâtres de la ville: puisqu'elle évoque autour de ces foyers mondains de sa gloire, dans les loges, au balcon, vivants ! les types les plus merveilleux et les exemplaires les plus parés de la beauté féminine ? Eblouissantes, c'est partout à la fois et toujours que se donnent de pareilles fêtes : pour ne rien dire du Théâtre-Italien, ressuscité avec son éclat traditionnel, autant derrière la rampe que sous le lustre, par le seul homme capable de ce miracle, M. Bagier : il appela du bord de la mer d'Afrique cette audacieuse intrépide, éclatante, Mme Pozzoni, débutant chaque soir devant des fleurs et des bravos ; il ramena des plus pures sources de l'art classique (où l'on voit, sur les apothéoses peintes, s'abreuver le chœur des nymphes) ce maestro impeccable, Vianesi ; enfin, magie suprême ! il sait, après une interruption de trois ans, et cela le premier jour, rendre aux escaliers, magnifique autant qu'il fut jamais, ce flot d'étoffes, de pierreries, de cheveux et d'attitudes qu'est la sortie des Italiens avant l'appel des voitures.

. . . .

ANATOLE FRANCE

1844-1924

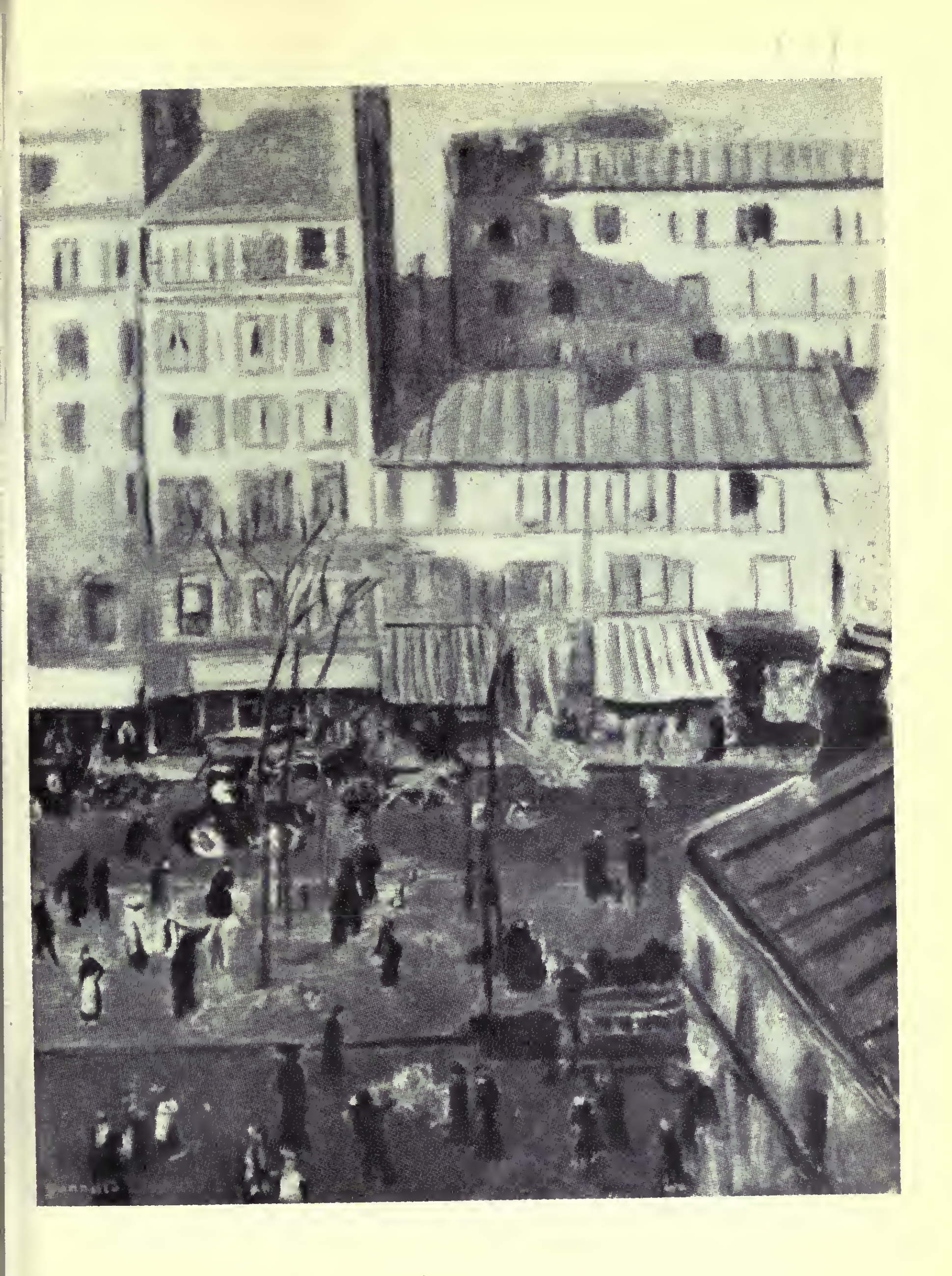
L'ERMITAGE DU JARDIN DES PLANTES

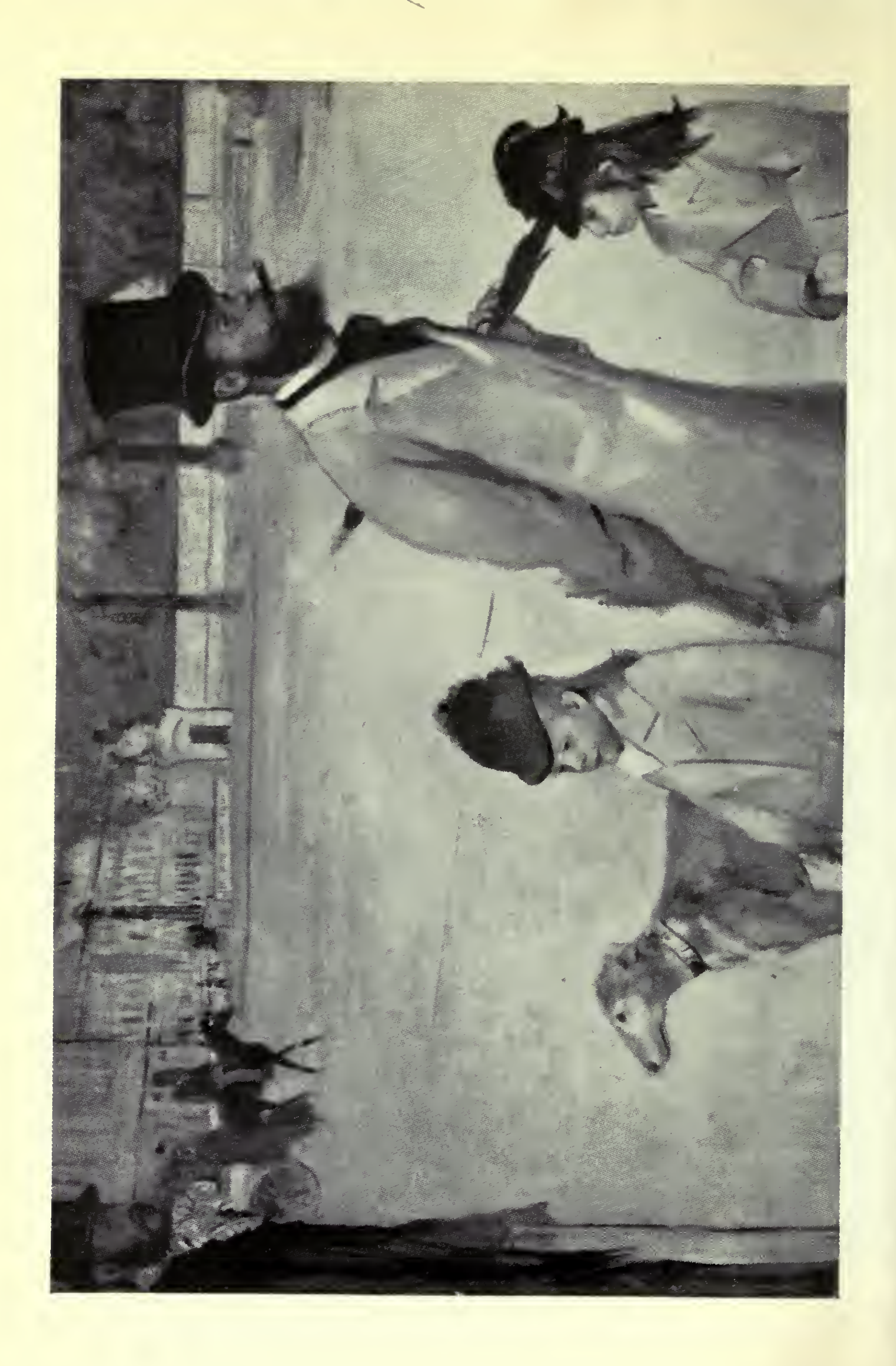
Je ne savais pas lire, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait et j'étais dévoré par l'amour de la gloire. Telle est la vérité : dans l'âge le plus tendre, je nourrissais le désir de m'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes. J'en cherchais les moyens tout en déployant mes soldats de plomb sur la table de la salle à manger. Si j'avais pu, je serais allé conquérir l'immortalité dans les champs de bataille et je serais devenu semblable à quelqu'un de ces généraux que j'agitais dans mes petites mains et à qui je dispensais la fortune des armes sur une toile cirée.

Mais il n'était pas en moi d'avoir un cheval, un uniforme, un régiment et des ennemis, toutes choses essentielles à la gloire militaire. C'est pourquoi je pensai devenir un saint. Cela exige moins

d'appareil et rapporte beaucoup de louanges. Ma mère était pieuse. Sa piété — comme elle aimable et sérieuse — me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la *Vie des Saints,* que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. Je savais donc comment les hommes du Seigneur s'y prenaient pour rendre leur vie précieuse et pleine de mérites. Je savais quelle céleste odeur répandent les roses du martyre. Mais le martyre est une extrémité à laquelle je ne m'arrêtai pas. Je ne songeais pas non plus à l'apostolat et à la prédication, qui n'étaient guère dans mes moyens. Je m'en tins aux austérités, comme étant d'un usage facile et sûr.

Pour m'y livrer sans perdre de temps, je refusai de déjeuner. Ma mère, qui n'entendait rien à ma nouvelle vocation, me crut souffrant et me regarda avec une inquiétude qui me fit de la peine. Je n'en jeûnai pas moins. Puis, me rappelant saint Siméon Stylite, qui vécut sur une colonne, je montai sur la fontaine de la cuisine ; mais je ne pus y vivre, car Julie, notre bonne, m'en délogea promptement. Descendu de ma fontaine, je m'élançai avec ardeur dans le chemin de la perfection et résolus d'imiter saint Nicolas de Patras, qui distribua ses richesses aux pauvres. La fenêtre du cabinet de mon père donnait sur le quai.





Je jetai par cette fenêtre une douzaine de sous qu'on m'avait donnés parce qu'ils étaient neufs et qu'ils reluisaient ; je jetai ensuite des billes et des toupies et mon sabot avec son fouet de peau d'anguille.

— Cet enfant est stupide ! s'écria mon père en fermant la fenêtre.

J'éprouvai de la colère et de la honte à m'entendre juger ainsi. Mais je considérai que mon père, n'étant pas saint comme moi, ne partageait pas avec moi la gloire des bienheureux, et cette pensée me fut une grande consolation.

Quand vint l'heure de m'aller promener, on me mit mon chapeau ; j'en arrachai la plume, à l'exemple du bienheureux Labre, qui, lorsqu'on lui donnait un vieux bonnet tout crasseux, avait soin de le traîner dans la fange avant de le mettre sur sa tête. Ma mère, en apprenant l'aventure des richesses et celle du chapeau, haussa les épaules et poussa un gros soupir. Je l'affligeais vraiment.

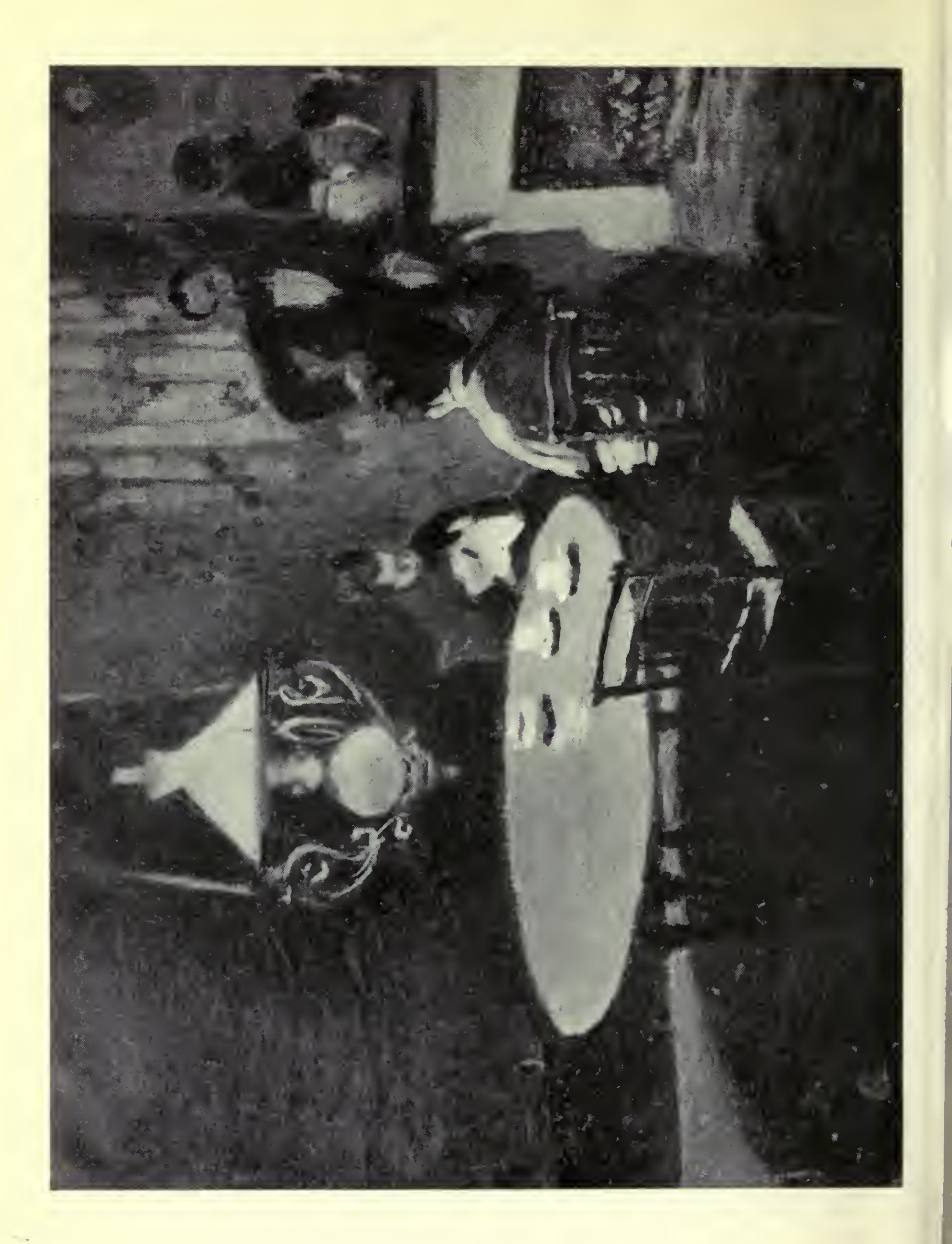
Pendant la promenade, je tins les yeux baissés pour ne pas me laisser distraire par les objets extérieurs, me conformant ainsi à un précepte souvent donné dans la *Vie des Saints.*

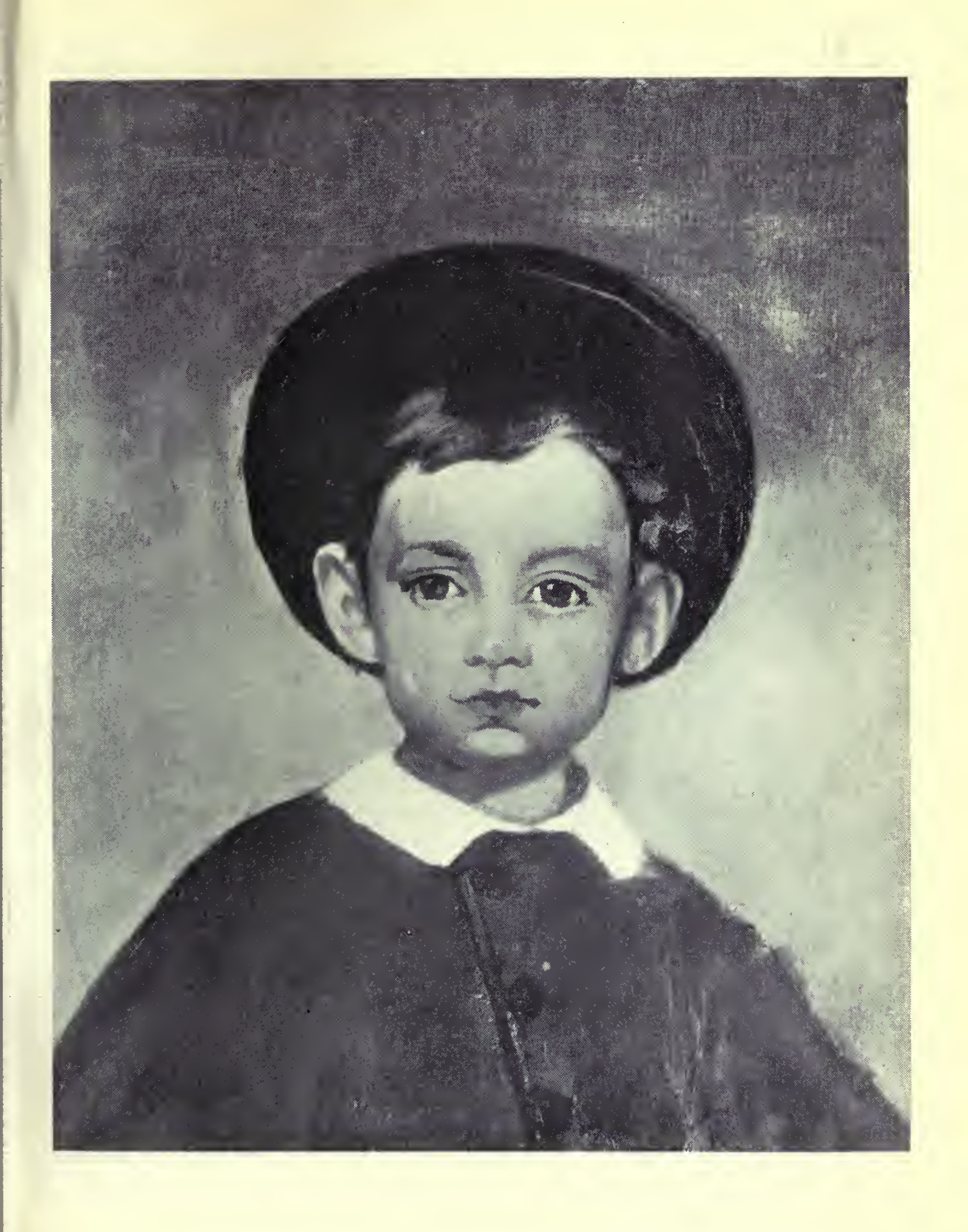
C'est au retour de cette promenade salutaire que, pour achever ma sainteté, je me fis un cilice

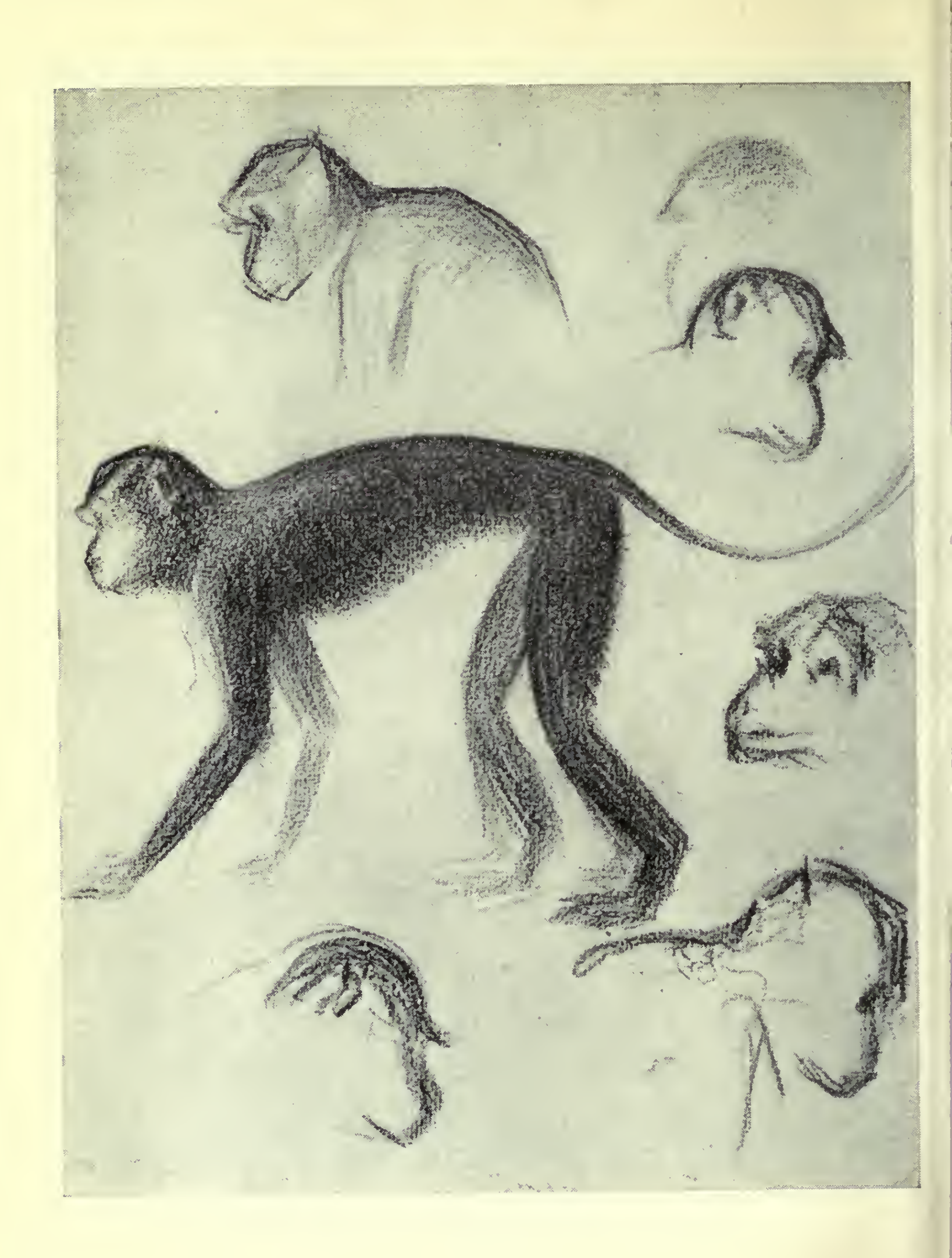
en me fourrant dans le dos le crin d'un vieux fauteuil. J'en éprouvai de nouvelles tribulations, car Julie me surprit au moment où j'imitais ainsi les fils de saint François. S'arrêtant à l'apparence sans pénétrer l'esprit, elle vit que j'avais crevé un fauteuil et me fessa par simplicité.

En réfléchissant aux pénibles incidents de cette journée, je reconnus qu'il est bien difficile de pratiquer la sainteté dans la famille. Je compris pourquoi les saints Antoine et Jérôme s'en étaient allés au désert parmi les lions et les aegipans ; et je résolus de me retirer dès le lendemain dans un ermitage. Je choisis, pour m'y cacher, le labyrinthe du Jardin des Plantes. C'est là que je voulais vivre dans la contemplation, vêtu, comme saint Paul l'Ermite, d'une robe de feuilles de palmier. Je pensais : « Il y aura dans ce jardin des racines pour ma nourriture. On y découvre une cabane au sommet d'une montagne. Là, je serai au milieu de toutes les bêtes de la création ; le lion qui creusa de ses ongles la tombe de sainte Marie l'Egyptienne viendra sans doute me chercher pour rendre les devoirs de la sépulture à quelque solitaire des environs. Je verrai, comme saint Antoine, l'homme aux pieds de bouc et le cheval au buste d'homme. Et peut-être que les anges me soulèveront de terre en chantant des cantiques. »









Ma résolution paraîtra moins étrange quand on saura que, depuis longtemps, le Jardin des Plantes était pour moi un lieu saint, assez semblable au Paradis terrestre, que je voyais figuré sur ma vieille Bible en estampes. Ma bonne m'y menait souvent et j'y éprouvais un sentiment de sainte allégresse. Le ciel même m'y semblait plus spirituel et plus pur qu'ailleurs, et, dans les nuages qui passaient sur la volière des aras, sur la cage du tigre, sur la fosse de l'ours et sur la maison de l'éléphant, je voyais confusément Dieu le Père avec sa barbe blanche et dans sa robe bleue, le bras étendu pour me bénir avec l'antilope et la gazelle, le lapin et la colombe ; et quand j'étais assis sous le cèdre du Liban, je voyais descendre sur ma tête, à travers les branches, les rayons que le Père éternel laissait échapper de ses doigts. Les animaux qui mangeaient dans ma main en me regardant avec douceur me rappelaient ce que ma mère m'enseignait d'Adam et des jours de l'innocence première. La Création réunie là, comme jadis dans la maison flottante du patriarche, se reflétait dans mes yeux, toute parée de grâce enfantine. Et rien ne me gâtait mon Paradis. Je n'étais pas choqué d'y voir des bonnes, des militaires et des marchands de coco. Au contraire, je me sentais heureux près de ces humbles et de

ces petits, moi le plus petit de tous. Tout me semblait clair, aimable et bon, parce que, avec une candeur souveraine, je ramenais tout à mon idéal d'enfant.

Je m'endormis dans la résolution d'aller vivre au milieu de ce jardin pour acquérir des mérites et devenir l'égal des grands saints dont je me rappelais l'histoire fleurie.

Le lendemain matin, ma résolution était ferme encore. J'en instruisis ma mère. Elle se mit à rire.

— Qui t'a donné l'idée de te faire ermite sur le labyrinthe du Jardin des Plantes ? me dit-elle en me peignant les cheveux et en continuant de rire.

— Je veux être célèbre, répondis-je, et mettre sur mes cartes de visite : « Ermite et saint du calendrier », comme papa met sur les siennes : « Lauréat de l'Académie de médecine et secrétaire de la Société d'anthropologie. »

A ce coup, ma mère laissa tomber le peigne qu'elle passait dans mes cheveux.

— Pierre ! s'écria-t-elle, Pierre ! quelle folie et quel péché ! Je suis bien malheureuse ! Mon petit garçon a perdu la raison à l'âge où l'on n'en a pas encore.

Puis, se tournant vers mon père :

— Vous l'avez entendu, mon ami ; à sept ans il veut être célèbre !

— Chère amie, répondit mon père, vous verrez qu'à vingt ans, il sera dégoûté de la gloire.

— Dieu le veuille ! dit ma mère ; je n'aime point les vaniteux.

Dieu l'a voulu et mon père ne se trompait pas. Comme le roi d'Yvetot, je vis fort bien sans gloire et n'ai plus la moindre envie de graver le nom de Pierre Nozière dans la mémoire des hommes.

Toutefois, quand maintenant je me promène, avec mon cortège de souvenirs lointains, dans ce Jardin des Plantes, bien attristé et abandonné, il me prend une incompréhensible envie de conter aux amis inconnus le rêve que je fis jadis d'y vivre en anachorète, comme si ce rêve d'un enfant pouvait, en se mêlant aux pensées d'autrui, y faire passer la douceur d'un sourire.

C'est aussi pour moi une question de savoir si vraiment j'ai bien fait de renoncer dès l'âge de six ans à la vie militaire ; car le fait est que je n'ai pas songé depuis à être soldat. Je le regrette un peu. Il y a, sous les armes, une grande dignité de vie. Le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que ce n'est pas le raisonnement qui le détermine. L'homme qui peut raisonner ses actions découvre bientôt qu'il en est peu d'innocentes. Il faut être prêtre ou soldat pour ne pas connaître les angoisses du doute.

Quant au rêve d'être un solitaire, je l'ai refait toutes les fois que j'ai cru sentir que la vie était foncièrement mauvaise : c'est dire que je l'ai fait chaque jour. Mais, chaque jour, la nature me tira par l'oreille et me ramena aux amusements dans lesquels s'écoulent les humbles existences.

PAUL VERLAINE

1844-1896

A François Coppée.

CROQUIS PARISIEN

La lune plaquait ses teintes de zinc
Par angles obtus.
Des bouts de fumée en forme de cinq
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

Le ciel était gris, la bise pleurait
Ainsi qu'un basson.
Au loin, un matou frileux et discret
Miaulait d'étrange et grêle façon.

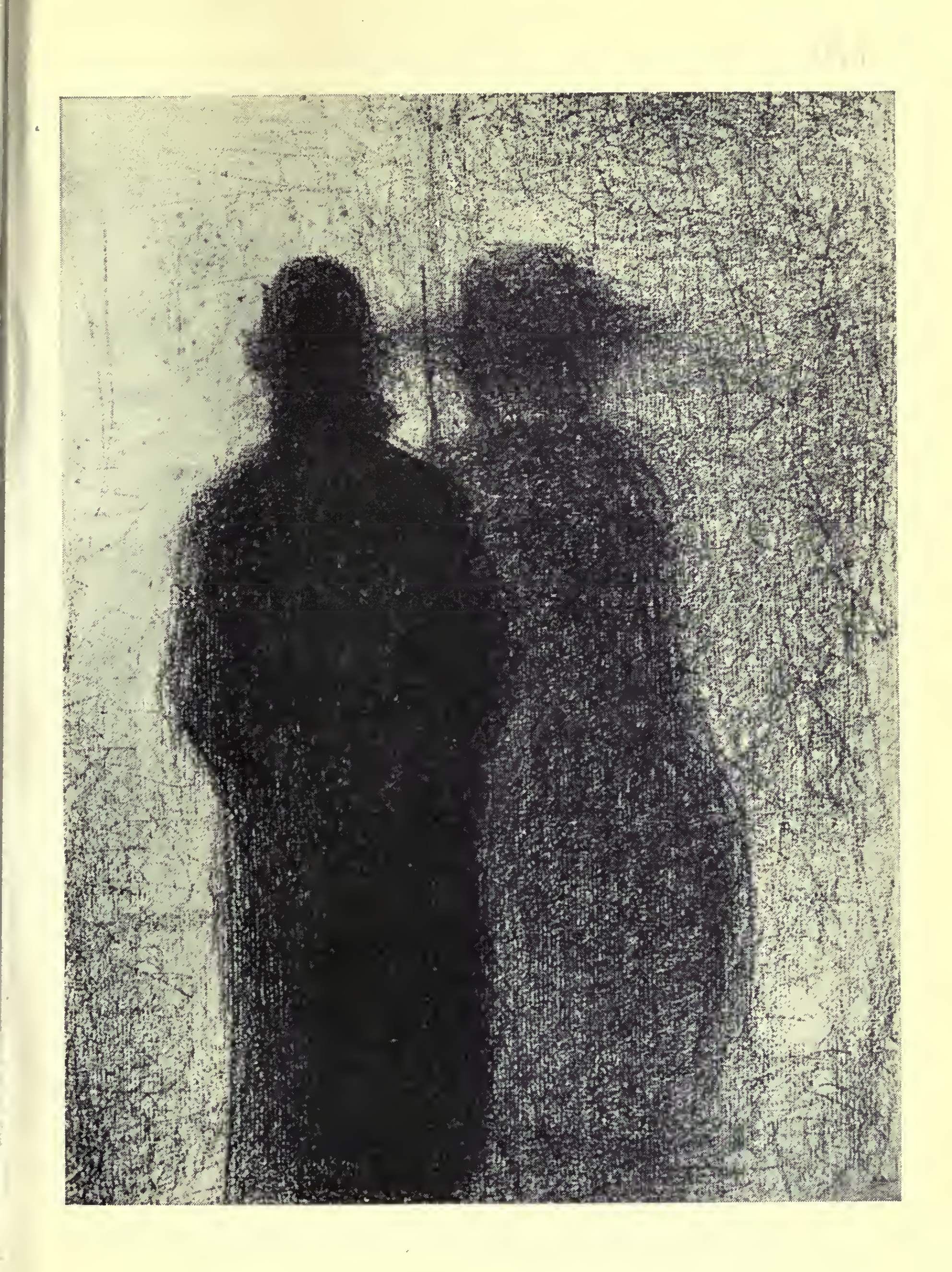
Moi, j'allais, rêvant du divin Platon
Et de Phidias,
Et de Salamine et de Marathon,
Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

NOCTURNE PARISIEN

A Edmond Lepelletier.

. . . .

— Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais, et voilà tout,
Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout
D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne
Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne.
Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin
Les passants alourdis de sommeil ou de faim,
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,
Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant
Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent !
Les nuages, chassés par la brise nocturne,
Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.
Sur la tête d'un roi du portail, le soleil,
Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.
L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre
Et l'on voit voleter la chauve-souris sombre.

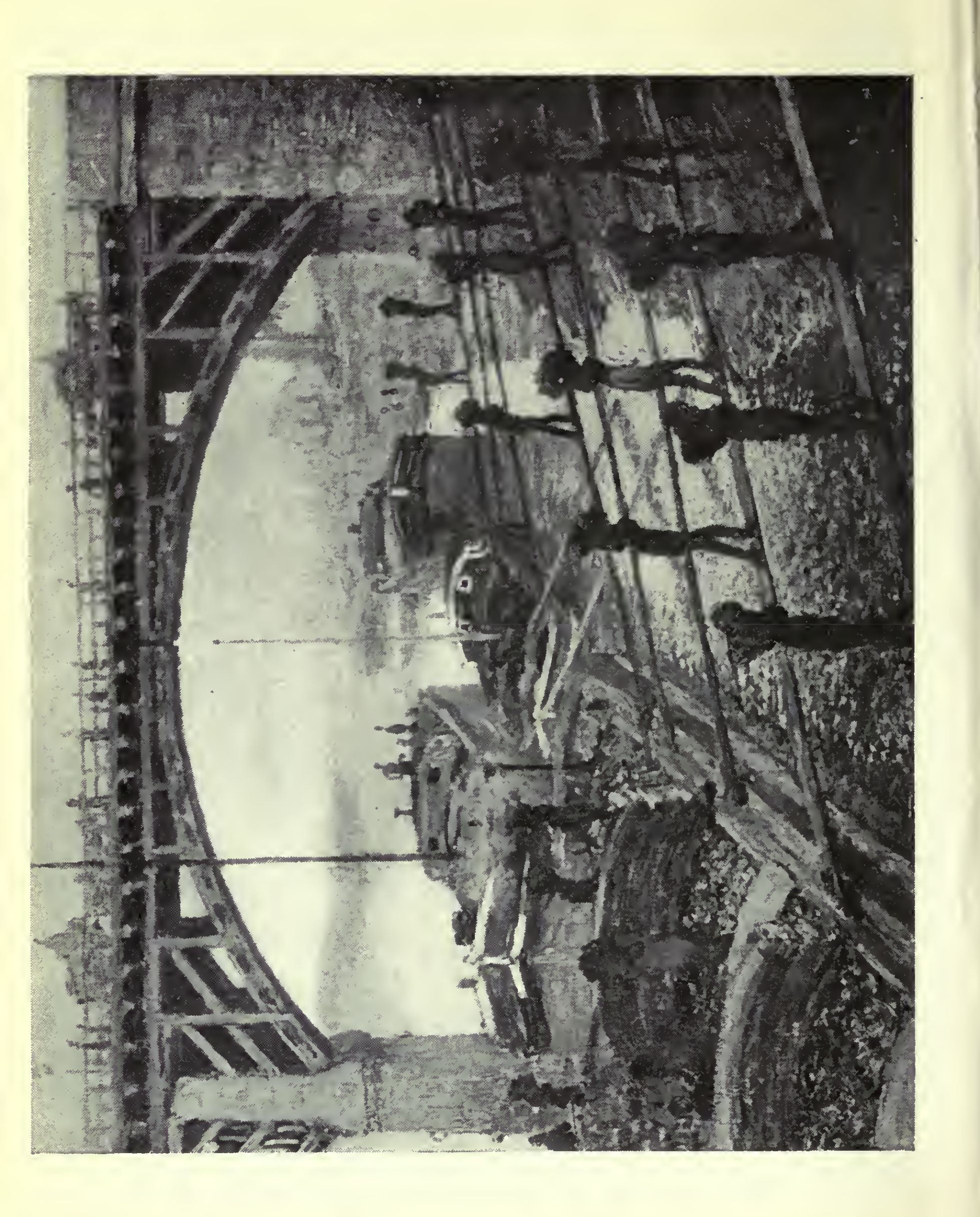


Tout bruit s'apaise autour. A peine un vague son
Dit que la ville est là qui chante sa chanson,
Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes ;
Et c'est l'aube des vols, des amours et des crimes.
— Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré
Lançant dans l'air bruni son cri désespéré,
Son cri qui se lamente, et se prolonge, et crie,
Eclate en quelque coin l'orgue de Barbarie :
Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas
Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,
Vibrer l'âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
C'est écorché, c'est faux, c'est horrible, c'est dur,
Et donnerait la fièvre à Rossini, pour sûr ;
Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées ;
Sur une clef de sol impossible juchées,
Les notes ont un rhume et les do *sont des* la,
Mais qu'importe ! l'on pleure en entendant cela !
Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves,
Sent à ces vieux accords couler en lui des sèves ;
La pitié monte au cœur et les larmes aux yeux,
Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des cieux,
Et dans une harmonie étrange et fantastique
Qui tient de la musique et tient de la plastique,
L'âme, les inondant de lumière et de chant,
Mêle les sons de l'orgue aux rayons du couchant !

— Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,
Et la nuit terne arrive et Vénus se balance
Sur une molle nue au fond des cieux obscurs :
On allume les becs de gaz le long des murs.
Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques
Dans le fleuve plus noir que le velours des masques;
Et le contemplateur sur le haut garde-fou
Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou
Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme.
Pensée, espoir serein, ambition sublime,
Tout, jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,
Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit !

. . . .


VALLOTTON



LA BONNE CHANSON

XXI

L'hiver a cessé : la lumière est tiède
Et danse, du sol au firmament clair.
Il faut que le cœur le plus triste cède
A l'immense joie éparse dans l'air.

Même ce Paris maussade et malade
Semble faire accueil aux jeunes soleils
Et, comme pour une immense accolade,
Tend les mille bras de ses toits vermeils.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme
Et le vert retour du doux floréal,
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour.

La saison est belle et ma part est bonne
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison
Me sera charmante, ô Toi que décore
Cette fantaisie et cette raison !



ARTHUR RIMBAUD

1854-1891

PARIS SE REPEUPLE

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !
Le soleil essuya de ses poumons ardents
Les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares.
Voilà la Cité sainte, assise à l'occident !

Allez, on préviendra les reflux d'incendie !
Voilà les quais, voilà les boulevards, voilà
Les maisons sur l'azur léger qui s'irradie
Et qu'un soir la rougeur des bombes ébranla !

Cachez les palais morts dans des niches de planches !
L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards.
Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches :
Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards !

Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,
Le cri des maisons d'or vous réclame ! Volez,

Mangez ! Voici la nuit de joie aux profonds spasmes
Qui descend dans la rue : ô buveurs désolés,

Buvez ! Quand la lumière arrive intense et folle,
Fouillant à vos côtés les luxes ruisselants,
Vous n'allez pas baver, sans geste, sans parole,
Dans vos verres, les yeux perdus aux lointains blancs?

Avalez, pour la Reine aux fesses cascadantes !
Ecoutez l'action des stupides hoquets
Déchirants ! Ecoutez sauter aux nuits ardentes
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais !

O cœurs de saleté, bouches épouvantables,
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !
Un vin, pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables !
Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs !

Ouvrez votre narine aux superbes nausées,
Trempez de poisons forts les cordes de vos cous,
Sur vos nuques d'enfants baissant ses mains croisées,
Le poète vous dit : O lâches, soyez fous !

Parce que vous fouillez le ventre de la Femme,
Vous craignez d'elle encore une convulsion
Qui crie, asphyxiant votre nichée infâme
Sur sa poitrine, en une horrible pression ?

Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques,
Qu'est-ce que ça peut faire à la putain de Paris,
Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques
Elle se secouera de vous, hargneux, pourris ;

Et quand vous serez bas, geignant sur vos entrailles,
Les flancs morts, réclamant votre argent, éperdus,
La rouge courtisane aux seins gros de batailles,
Loin de votre stupeur, tordra ses poings ardus !...

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères
Paris ! quand tu reçus tant de coups de couteau,
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
Un peu de la bonté du fauve renouveau,

O cité douloureuse, ô cité quasi morte,
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,
Cité que le passé sombre pourrait bénir,

Corps remagnétisé pour les énormes peines,
Tu rebois donc la vie effroyable, tu sens
Sourdre le flux des vers livides en tes veines
Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants !

Et ce n'est pas mauvais. Les vers, les vers livides
Ne gêneront pas plus ton souffle de progrès

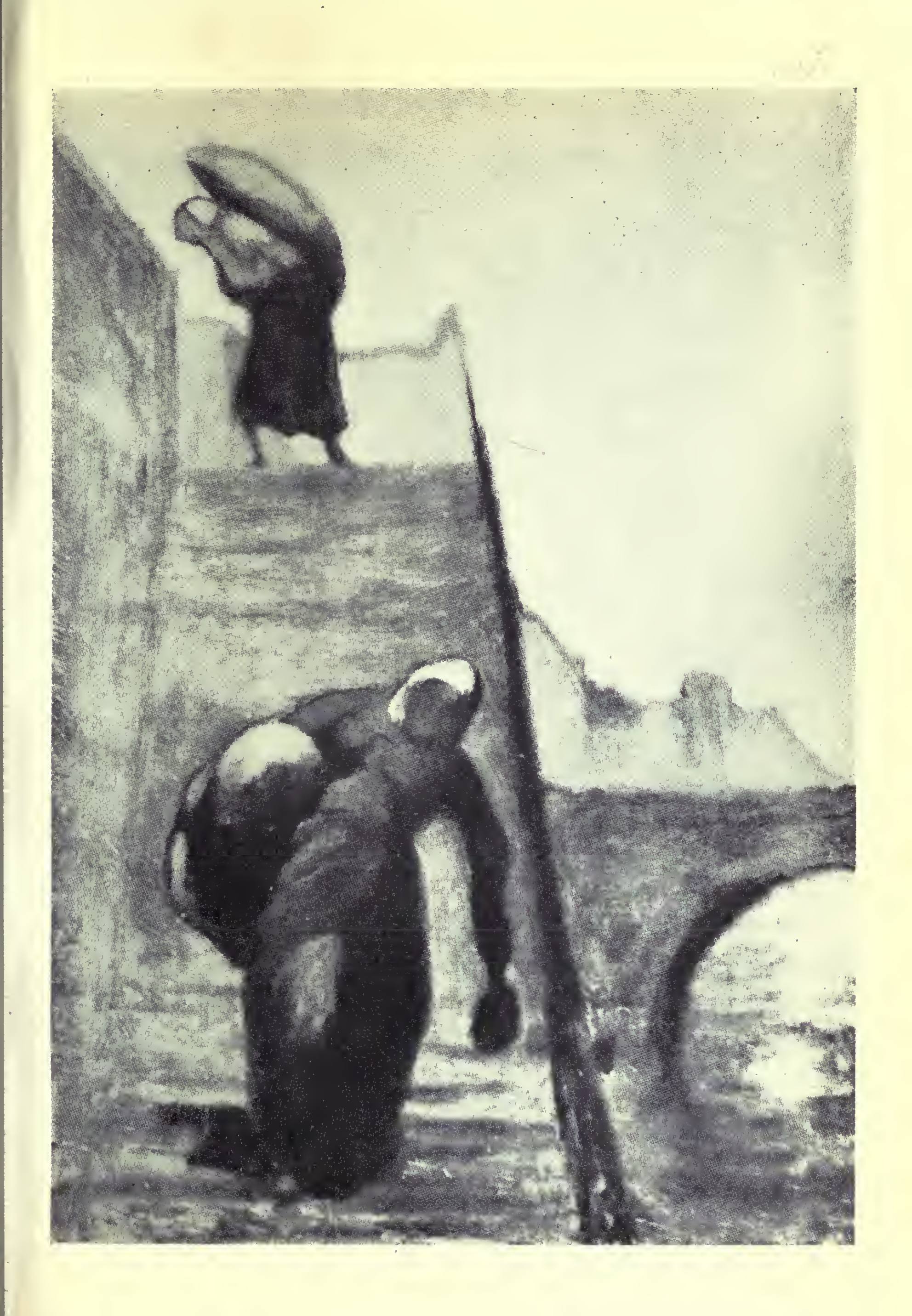
Que les stryx n'éteignaient l'œil des Cariatides
Où des pleurs d'or astral tombaient des bleus degrés.

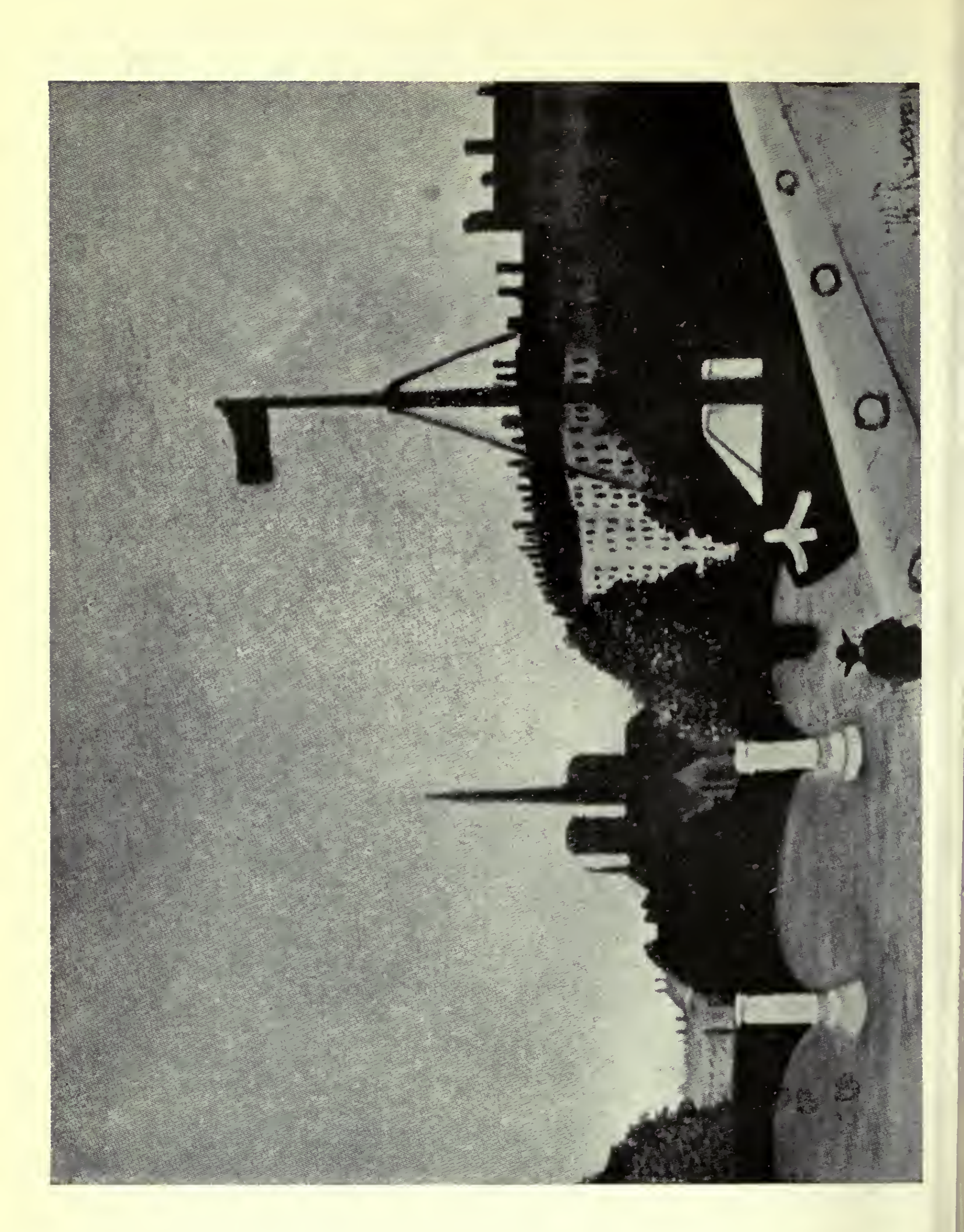
Quoique ce soit affreux de te revoir couverte
Ainsi ; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cité
Ulcère plus puant à la Nature verte,
Le poète te dit : Splendide est ta beauté !

L'orage te sacra suprême poésie ;
L'immense remuement des forces te secourt ;
Ton œuvre bout, la mort gronde. Cité choisie !
Amasse les strideurs au cœur du clairon sourd.

Le poète prendra le sanglot des infâmes,
La haine des forçats, la clameur des maudits,
Et ses rayons d'amour flagelleront les femmes,
Ses strophes bondiront : Voilà ! voilà ! bandits !

— Société, tout est rétabli : les orgies
Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars,
Et les gaz en délire, aux murailles rougies,
Flambent sinistrement vers les azurs blafards !





GUY DE MAUPASSANT

1850-1893

LE TROU

Coups et blessures ayant occasionné la mort. Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour de lui, les principaux témoins, la dame Flamèche, veuve de la victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminel, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime, et dont ma volonté n'est pour rien. Les faits se commentent d'eux-mêmes, m'sieu l'président. Je suis un honnête homme, homme de travail, tapissier dans la même

rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré de tous, comme en ont attesté les voisins, même la concierge qui n'est pas folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis pour moi ; ma volonté n'y étant pas, je continue à me respecter.

» Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, nous allons passer la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh ! mais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'est Mélie qui m'a donné cette passion-là, la rosse, et qu'elle y est plus emportée que moi, la teigne, vu que tout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la suite.

» Moi, je suis fort et doux, pas méchant pour deux sous. Mais elle ! oh ! là ! là ! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est maigre ; eh bien ! c'est plus malfaisant qu'une fouine. Je ne nie pas qu'elle ait des qualités ; elle en a, et d'importantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Parlez-en aux alentours, et même à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... elle vous en dira des nouvelles.

» Tous les jours elle me reprochait ma douceur : « C'est moi qui ne me laisserais pas faire ci ! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça. » En l'écou-

tant, m'sieu l'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par mois... »

Mme Renard l'interrompit : « Cause toujours ; rira bien qui rira l'dernier. »

Il se tourna vers elle avec candeur :

— Eh bien, j'peux t'charger puisque t'es pas en cause, toi...

Puis faisant de nouveau face au président :

— Lors je continue. Donc nous allions à Poissy tous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'est une habitude pour nous qu'est devenue une seconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place, mais une place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit pieds d'eau, au moins, p't'être dix, un trou, quoi, avec des retrous sous la berge, une vraie niche à poisson, un paradis pour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'président, je pouvais le considérer comme à moi, vu que j'en étais le Christophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, tout le monde sans opposition. On disait : « Ça, c'est la place à Renard » ; et personne n'y serait venu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'offenser, pour chiper les places des autres.

» Donc, sûr de mon endroit, j'y revenais comme un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, je montais dans *Dalila,* avec mon épouse. — *Dalila*

c'est ma norvégienne, un bateau que j'ai fait construire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je dis que nous montons dans *Dalila,* et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les camaraux. — Vous me demanderez avec quoi j'amorce ? Je n'peux pas répondre. Ça ne touche point à l'accident ; je ne peux pas répondre, c'est mon secret. — Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire causer ! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a tapé sur le ventre pour la connaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle ne la dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?... »

Le président l'interrompit.

— Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit :

— J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, partis par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à Mélie : « Chouette, chouette pour demain ! » Et elle répondait : « Ça promet. » Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

» Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président.

Je dis à Mélie: «Tiens, Mélie, il fait beau, si je buvais une bouteille de *casque à mèche?*» C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

» Elle me répond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain. » — Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était perspicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus pas me contenir ; et je la bus, ma bouteille. Tout vint de là.

» Donc, je ne pus pas dormir. Cristi ! je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf, je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier.

» Bref, ma femme me réveille à six heures. Je saute du lit, j'passe vite et vite ma culotte et ma vareuse ; un coup d'eau sur le museau et nous sautons dans *Dalila.* Trop tard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! jamais ça n'était arrivé, m'sieu l'président, jamais depuis trois ans ! Ça m'a fait un effet comme si on me dévalisait sous mes yeux. Je dis : « Nom d'un nom, nom d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, ton casque à mèche ! Va donc soûlot ! Es-tu content, grande bête ? »

» Je ne disais rien ; c'était vrai, tout ça.

» Je débarque tout de même près de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't' homme ? et qu'il s'en irait.

» C'était un petit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait aussi sa femme, une grosse qui faisait de la tapisserie derrière lui.

» Quand elle nous vit nous installer près du lieu, v'là qu'elle murmure :

» — Il n'y a donc pas d'autre place sur la rivière ?

» Et la mienne, qui rageait, de répondre :

» — Les gens qu'ont de savoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

» Comme je ne voulais pas d'histoires, je lui dis :

» — Tais-toi, Mélie. Laisse faire, laisse faire. Nous verrons bien.

» Donc, nous avions mis *Dalila* sous les saules, nous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

» Ici, m'sieu l'président, il faut que j'entre dans le détail.

» Y avait cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin s'met à plonger deux fois,


VINS


RESTAURANT CAFÉ
RESTAURANT


MARGUERITE

trois fois ; et puis voilà qu'il en amène un, de chevesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, mais presque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit : « Hein, pochard, l'as-tu vu, celui-là ? »

» Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie : « On vous a pris votre endroit, monsieur Renard ? » Je lui réponds : « Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens pas délicats qui ne savent pas les usages. »

» Le petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme, non plus, sa grosse femme, un veau, quoi ! »

Le président interrompit une seconde fois :

— Prenez garde ! Vous insultez Mme veuve Flamèche, ici présente.

Renard s'excusa :

— Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte.

» Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chevesne — et un autre presque par-dessus, et encore un cinq minutes plus tard.

» Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Renard en ébullition ; elle me lancicotait sans cesse : « Ah ! misère ! crois-tu qu'il te

le vole, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser. »

» Moi, je me disais : — Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je la reprendrai, ma place. Vu que moi, m'sieu le président, je déjeune sur les lieux tous les dimanches. Nous apportons les provisions dans *Dalila.*

» Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne !

» Mélie et moi nous cassions une croûte aussi, comme ça, sur le pouce, presque rien, le cœur n'y était pas.

» Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas,* à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien. Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas.* J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'est pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai jamais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans son genre.



» Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais.

» C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaissions de vue.

» Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire : « La place est rudement bonne, nous y reviendrons toujours, Désiré ! »

» Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait : « T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines. »

» Je lui dis soudain : « Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise. »

» Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez : « T'es pas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends la place ! Va donc, Bazaine ! »

» Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas.

» Mais l'autre, il lève une brème, oh ! jamais je n'en ai vu telle. Jamais !

» Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Vous voyez d'ici la malice.

Elle disait : « C'est ça qu'on peut appeler du poisson volé, vu que nous avons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins l'argent dépensé pour l'amorce. »

» Alors, la grosse au petit coutil se mit à dire à son tour :

» — C'est à nous que vous en avez, madame ? »

» — J'en ai aux voleurs de poisson qui profitent de l'argent dépensé par les autres.

» — C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson ? .

» Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en viennent aux mots. Cristi, elles en savent, les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoler : « Hé ! là-bas, un peu de silence. Vous allez empêcher vos époux de pêcher. »

» Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu.

» Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant: « Vous n'êtes qu'une menteuse. — Vous n'êtes qu'une traînée. — Vous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'une rouchie. » Et va donc, et va donc ! Un matelot n'en sait pas plus.

» Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des prunes.

» Moi, je les aurais laissées faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou.

» Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieur l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

» Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses !

» Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là.

» J'me r'tourne. Pu rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

» C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager, moi, et plonger encore moins, pour sûr !

» Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au fond du trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petit coutil !

» Voilà les faits tels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.





JEAN MORÉAS

1856-1910

LES STANCES

(Premier livre)

XV

Paris, je te ressemble : un instant le soleil
Brille dans ton ciel bleu, puis soudain c'est la brume:
Au veuf septentrion si tu te fais pareil,
Tu passes les pays que le zéphyr parfume.

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux,
Tout m'est concours heureux et sinistre présage ;
Sans cause l'allégresse a pleuré dans mes yeux,
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

(Quatrième livre)

XV

Que je suis las de toi, Paris, et de l'automne !
Que je languis souvent
De voir le champ qui ploie et la mer qui moutonne
Au souffle d'un bon vent !

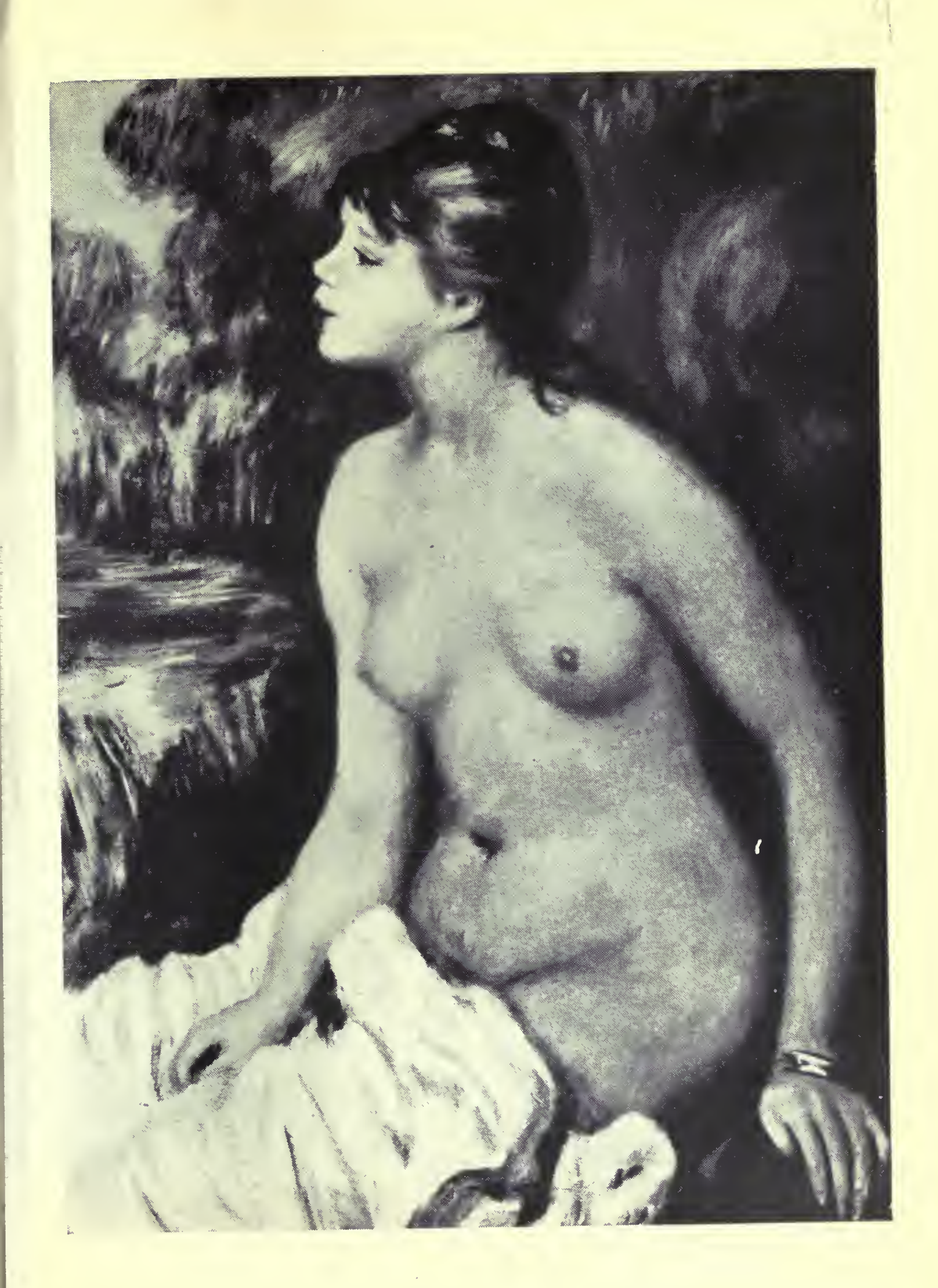
Mais quel philtre jamais, Paris, de quelle sorte,
Me vaudra ta rancœur ?
O novembre, tu sais que c'est ta feuille morte
Qui parfume mon cœur.

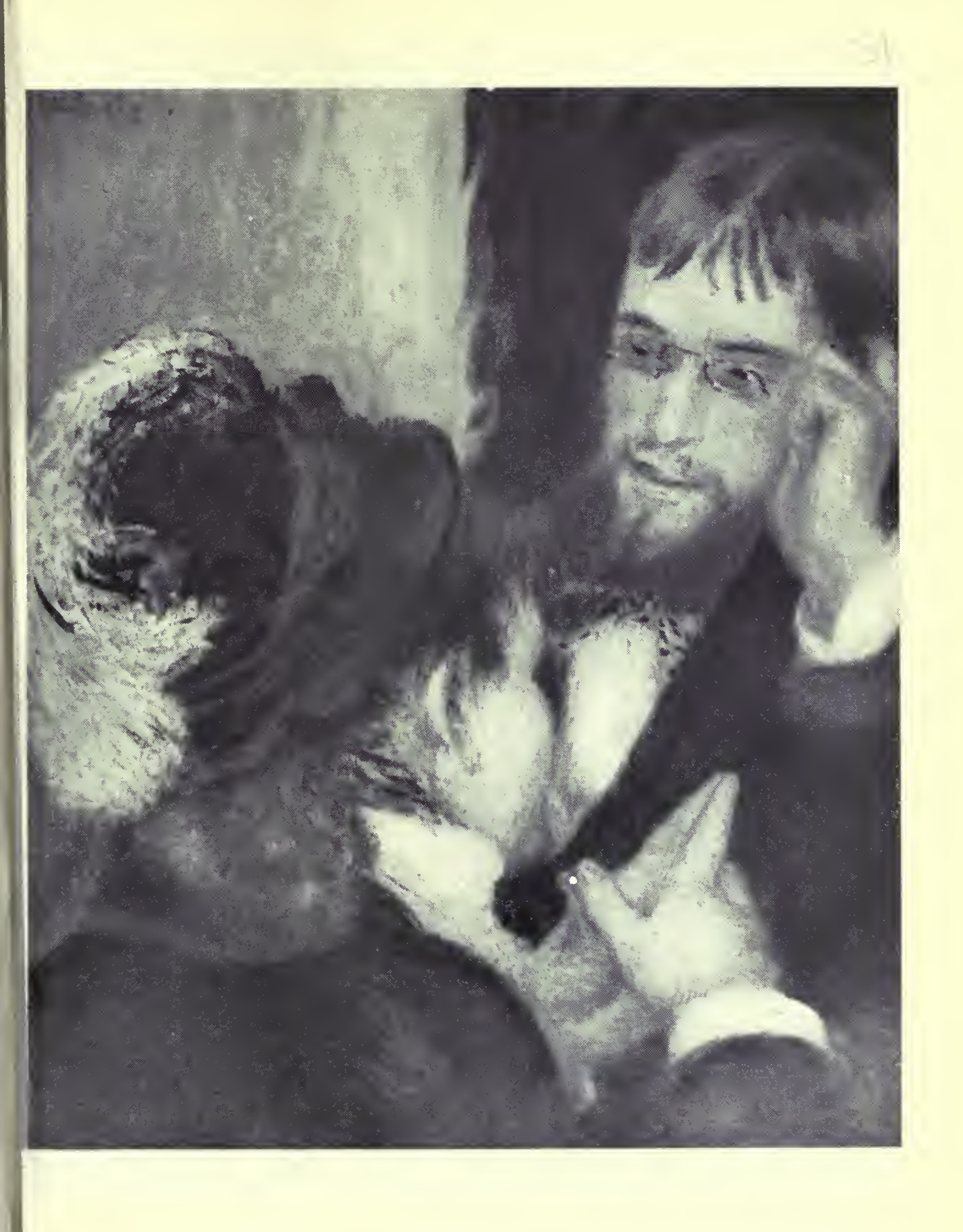
(Cinquième livre)

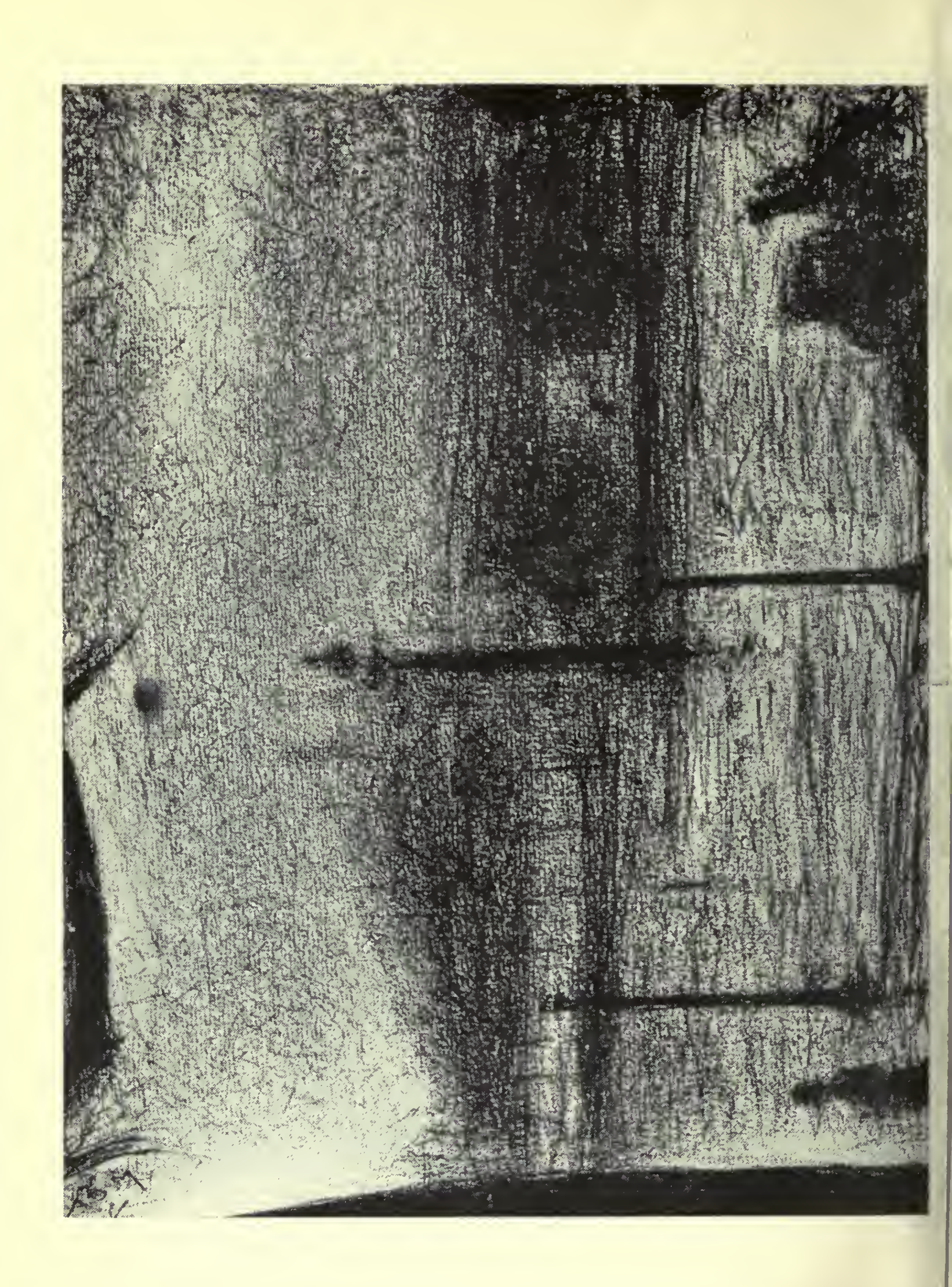
IV

Encor sur le pavé sonne mon pas nocturne ;
O Paris, tu me vois marcher
A l'heure où l'on entend, dans l'ombre taciturne,
La charrette du maraîcher.

Paris, ô noir dormeur, Paris, chant sur l'enclume
Et sourire dans les sanglots,
Que ne suis-je couché, lorsque Vesper s'allume,
Sur les varechs au bord des flots !







JULES LAFORGUE

1860-1887

TRISTESSE DE RÉVERBÈRE

Je suis un réverbère qui s'ennuie. Oh ! vous devez m'avoir remarqué. Vous savez ? à l'angle des rues Mouffetard et du Pot-de-Fer. Un vilain coin, n'est-ce pas ? A ma droite un marchand de vin, à ma gauche un boulanger.

Vous figurez-vous le sort d'un être qui n'y voit que la nuit ?

Dès que l'aurore, cette aurore délicate et malade de Paris, se lève, blanchissant les persiennes des bourgeois paisibles, à l'heure où les chiffonniers passent courbés sous leur hotte faisant le tri de chaque tas d'ordures, quand de tous côtés partent les sifflets aigus des usines appelant les ouvriers, mon marchand de vin ôte ses volets, et la boutique de mon boulanger souffle ses bonnes haleines de pain chaud ; moi, je tremble, je sais qu'on va m'éteindre, et de loin je vois arriver l'homme à

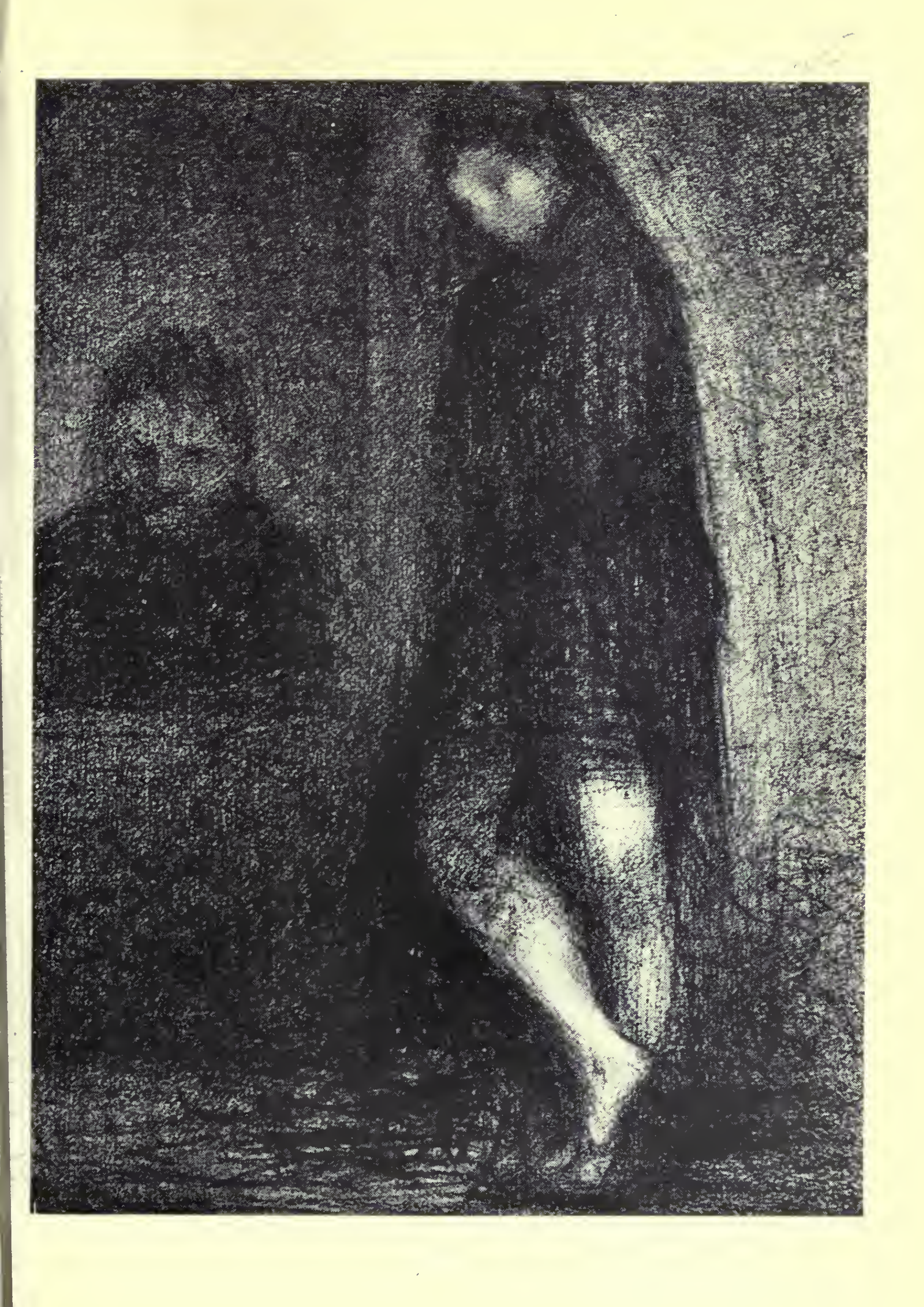
blouse bleue avec collet rouge, à casquette administrative : la clef tourne, psitt ! Je n'y vois plus.

Alors la journée longue, longue et monotone. Bien que n'y voyant plus, je ne puis dormir, et j'écoute, et je sens. Ah ! quel sale quartier !

Et d'abord, les tombereaux du matin qui ramassent les ordures, les mélopées traînardes des marchandes de mouron ou de merlan, et le flot des ouvriers qui descend, tapant ses lourds souliers sur le trottoir, avec parfois des pas se détachant pour aller piétiner devant le comptoir du marchand de vin, dans le bruit des discussions enrouées, des crachements et des chocs de verres déposés sur le zinc.

Puis le grand silence de midi. C'est l'heure où, parmi les émanations dorées des fritures, je m'attiédis au soleil. Le soleil, le réverbère du monde, bien souvent j'y pense. Je songe que je ne le verrai jamais, jamais. Dans l'autre vie, peut-être. Car, si mon corps est périssable, cette flamme qui, comme vous le savez, est mon âme, ne peut qu'être immortelle. Mais je suis tiré de mes rêves métaphysiques par les rires d'une envolée d'ouvrières.

Et c'est l'après-midi longue, vide, silencieuse. Comme je m'ennuie ! Qu'ai-je donc fait pour être planté dans ce sale quartier plutôt qu'ailleurs ? — Un fiacre qui passe. De lourds tombereaux défon-



çant les pavés. Les piailleries de toute la verminaille du quartier s'ébattant dans le ruisseau. Quelquefois, là-bas, un orgue qui se lamente, jamais consolé. Et toujours cette insupportable odeur de cuir des tanneries !

Avant, j'avais bien le piano d'en face avec ses interminables gammes tristes. Ça me berçait, vous comprenez. Depuis le dernier terme d'avril, je n'entends plus rien.

Mais voici que les cuisines sentent bon. C'est le crépuscule. Les rues reprennent leur bourdonnement. Je tressaille, je devine un pas. On s'arrête : c'est lui, l'allumeur de réverbères. La vitre se lève, ma clef tourne, je sens le baiser de l'étoile qui tremble dans l'allumoir : j'y vois ! Et j'étends à mes pieds, sur le trottoir, une belle flaque de lumière qui vacille avec mon ombre. Et je regarde s'en aller dans la nuit la goutte de lueur qui m'a baisé. C'est l'amoureuse des réverbères tristes : au crépuscule, elle donne à chaque frère son baiser, puis se perd. Heureuse petite étoile ! elle voyage, que de choses elle a vues ! Et comme elle est bonne de nous en raconter un peu en passant ! Ne feint-elle pas souvent de ne pouvoir nous allumer pour nous en chuchoter un peu plus encore ?

Ah ! toutes les nostalgies qu'elle attise en moi !

Comme je rêve à ces pas bruyants qu'éclaire le Jablochkof, avec l'éternel roulement des belles voitures, l'incessant va-et-vient des foules dans le ruissellement des vitrines !

Quel sale quartier que le mien !

Maintenant c'est la nuit. Peu de monde.

La braise d'un cigare qui passe. Partout on allume mes frères inférieurs : dans la boutique du marchand de vin, on braille, on boit, on fume, et, par les fenêtres des maisons, j'aperçois les lampes, ces douces vierges qui, par pudeur, se voilent d'un abat-jour.

A minuit, le marchand de vin met ses volets. Derrière les rideaux éclairés, je devine des formes de bourgeois se mettant au lit. Et d'autres choses encore, mais je suis un réverbère qui se respecte.

Bientôt toutes les fenêtres s'éteignent. Alors, dans le grand silence du quartier désert, j'écoute, montant des soupiraux de la boulangerie, le cri-cri d'un grillon solitaire et le *han* pénible des mitrons. Je deviens sentimental.

Un pas lointain se perd. Un fiacre somnolent. Un ivrogne qui fait des monologues. Un autre fiacre avec ses deux gros yeux verts ou rouges. Deux sergents de ville se promenant au pas, muets. Un chiffonnier balançant son falot qui promène le long du ruisseau des plaques de clarté pâle.

Puis, d'autres voitures encore. J'aime mieux les odeurs de cuir de la journée.

Parfois la lune m'intrigue, avec sa bonne face chlorotique.

Puis rien. Et je m'ennuie, je m'ennuie. Je voudrais faire partie de la rampe d'un théâtre, j'aurais des voisins avec qui causer.

Si seulement une araignée faisait sa toile d'une de mes vitres à l'autre ! J'assisterais à des drames, à des agonies muettes. Mais non. Pas un phalène. Le printemps dernier je n'ai grillé que deux hannetons.

Quel sale quartier !

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
Sonne une heure. Chantez! dansez! la vie est brève,
Tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah ! quel destin banal ! Tout miroite et puis passe,
Nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour ;
Et nous irons ainsi, jusqu'à ce qu'à son tour
La terre crève aux cieux, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
Ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
Ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs ?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre ?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,

Devant les siècles d'or pour jamais endormis
Dans le néant sans cœur dont nul Dieu ne délivre !

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
Un pas sonore, un chant mélancolique et bête
D'ouvrier ivre mort qui revient de la fête
Et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh ! la vie est trop triste, incurablement triste !
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité ! »
— Puis je songeais : où sont les cendres du Psalmiste ?

COMPLAINTE DE LA BONNE DÉFUNTE

Elle fuyait par l'avenue ;
Je la suivais illuminé,
Ses yeux disaient : « J'ai deviné
Hélas ! que tu m'as reconnue ! »

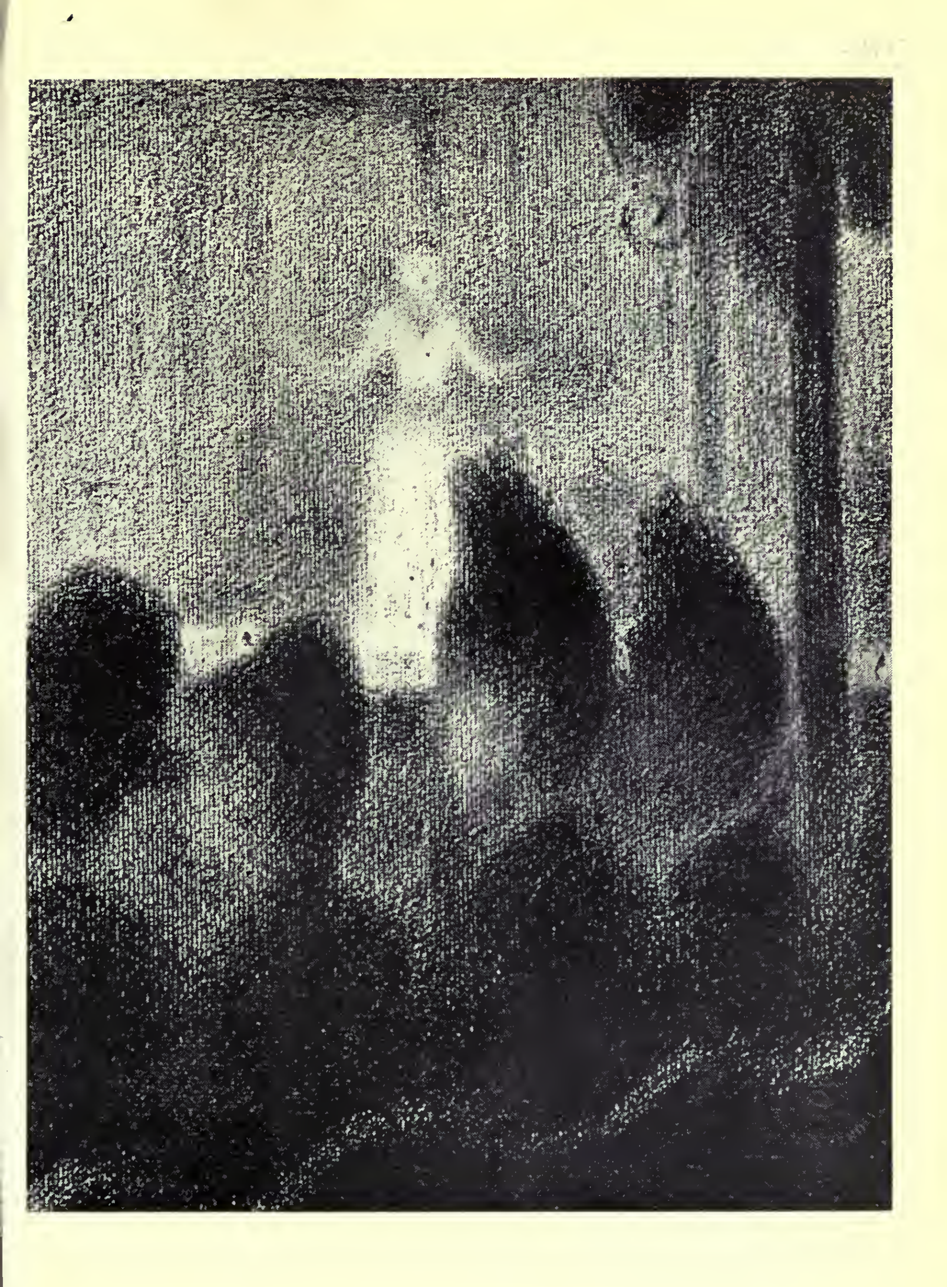
Je la suivis illuminé !
Jeux désolés, bouche ingénue,
Pourquoi l'avais-je reconnue,
Elle, loyal rêve mort-né ?

Jeux trop mûrs, mais bouche ingénue ;
Oeillet blanc, d'azur trop veiné ;
Oh ! oui, rien qu'un rêve mort-né,
Car, défunte elle est devenue.

Gis, œillet, d'azur trop veiné,
La vie humaine continue
Sans toi, défunte devenue.
— Oh ! Je rentrerai sans dîner !

Vrai, je ne l'ai jamais connue.





JEAN DE TINAN

1874-1898

NOCTAMBULISMES

I

Je pense que les noctambulismes sont d'admirables procédés d'émotion.

D'abord, dans les lieux de plaisir, les sensibilités attendries au soir, par la journée d'intimités (travail ou rêveries, solitude ou mondanités, parfois amour) doivent brusquement accueillir l'éclat des lumières, le fracas ou le chatouillement des musiques, l'énervement des rires, le trouble presque toujours sensuel des spectacles, le frôlement des femmes plus ou moins faciles, violemment parées, musquées et qui sont là dans l'intention de plaire. Si l'on ajoute à ces éléments décoratifs, l'influence précieuse des alcools bus et des cigarettes grillées, on concevra aisément comment les sensations s'exagèrent et quelle griserie de contrastes peut

trouver dans les « lieux de plaisir », au prix de quelques lassitudes, celui-là même qui vient par hasard un soir de désœuvrement promener, au bras d'un ami, une causerie lente et interrompue parmi cette exubérance. Il se sentira dès l'entrée pénétré d'une lucidité particulière et un peu douloureuse. S'il sait résister au goût passager qui donne envie d'aller prendre son vestiaire... peu à peu, de ce clinquant, il sentira se dégager un optimisme vague et désespéré, tout enveloppé d'un ennui délicat et fatigué, serrant les tempes doucement, comme une caresse...

Mais lorsque dans le noctambulisme l'habitude s'installe, bientôt les émotions qui avaient plu d'abord par leur facilité un peu brutale, se dispersent et deviennent infiniment complexes... L'analyse s'y attache et y découvre de nouvelles beautés chaque jour ; la sensation de fatigue si pénible aux « débutants » s'atténue ; à mesure que les curiosités augmentent, le noctambule se passionne — et aime minutieusement en lui-même une sensibilité *spéciale* et un dilettantisme excessif.

Je ne saurais mieux m'expliquer que par un exemple.

Lorsque je suis revenu à Paris cet automne, j'ai choisi pour y passer ma première soirée un bal clair et bruyant... Tous les jeunes gens sou-

riaient et toutes les femmes riaient... l'orchestre (comme il convenait) jouait la *Valse des Cambrioleurs*... et je me souviens fort bien que je venais de citer à l'ami qui m'accompagnait, ce vers :

Le front pâle et charmant d'Astyanax qui dort

lorsque je vis devant moi, à quelques pas, dans une jolie toilette, sans faute de goût (très rare !), une figure de femme un peu mélancolique me sourire — plus séduisante par la personnalité du sourire entouré de dentelles que belle... gracieuse, d'une expression enfantine et usée. Elle était au bras d'un jeune homme très bien... qu'elle a quitté... Je demandai à mon ami : « Voulez-vous que nous la suivions... *seulement ?* » Il me blagua un peu — pas trop. Je lui expliquai que j'avais bien le droit de voir en cette enfant — au sourire dont on pouvait se souvenir — l'allégorie gentille de ma sensibilité pour la saison 97-98... ! Il me blagua encore un peu — très peu — parce qu'il sait comprendre ces choses... (Un autre m'eût dit : « Faut t' l'envoyer, si tu la gobes ! »... c'eût été sans délicatesse.) Il me plaisait laisser un peu de gracieux mystère... (Suis-je ridicule ! « mystère » est-il un bien grand mot ? — on prend le mystère où on le trouve) ... laisser un peu de mystérieuse

grâce à l'opération de ma première nuit de noctambule...

Il faut savoir effleurer ainsi toutes ces émotions artificielles et sans calme, pas naturistes du tout, fleurs du soir, doucement, de peur qu'elles ne s'effeuillent ; il faut savoir être sans fausse honte, très lyrique et très sentimental pour des choses en apparence très frivoles et cependant poignantes. Si quelques-uns vous en blâment sans indulgence...

. . . .




Claude Monet 77

MAURICE BARRÈS

1862-1923

LEUR INSTALLATION A PARIS

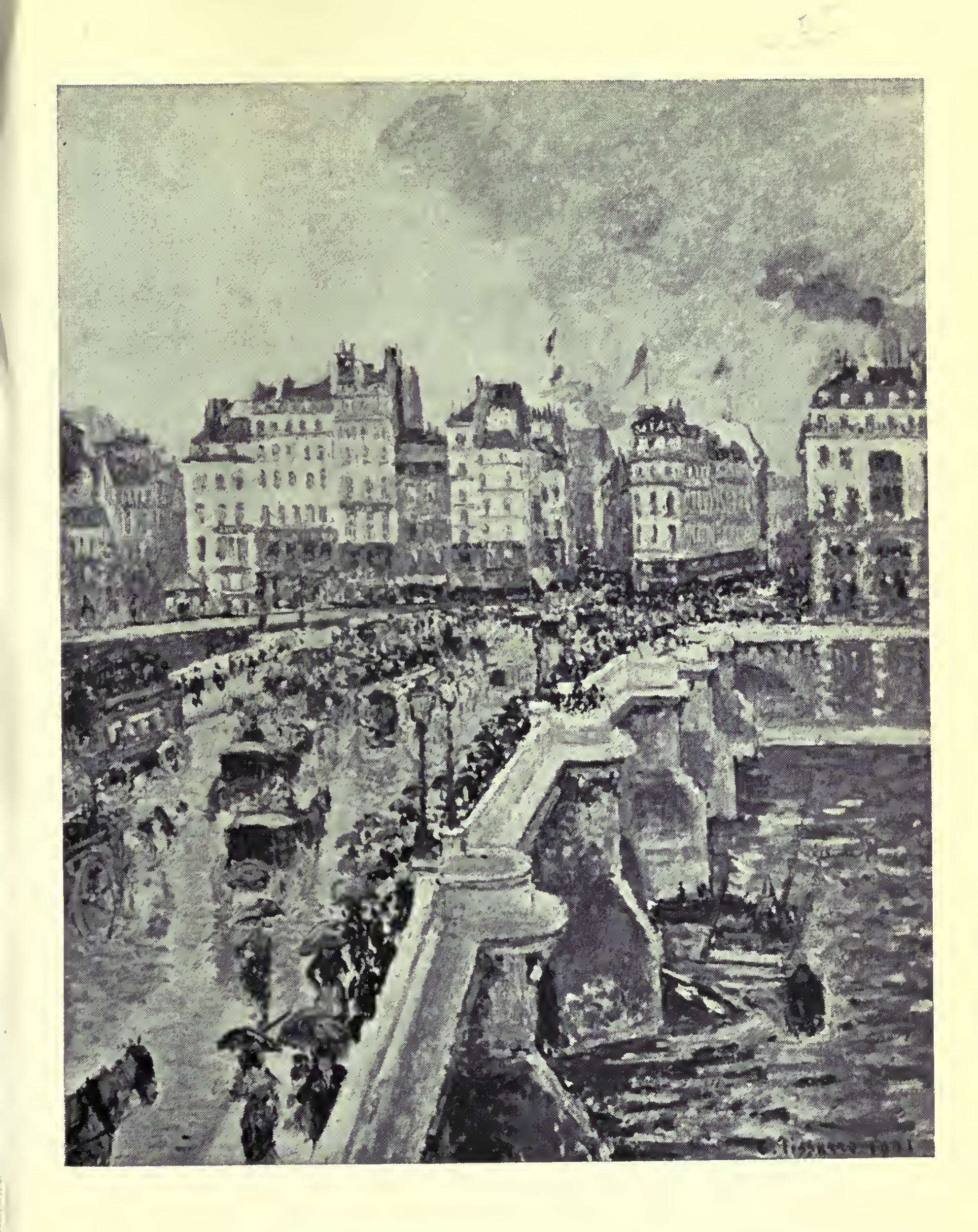
. . . .

On faisait des connaissances ; quand l'heure fut venue de s'acheminer vers la gare, Mouchefrin, excité par les rires de Racadot et de la Léontine, marchait devant et prodiguait au long des boulevards une facétie de sa caserne qui était d'accoster tout passant isolé : « Tiens, voilà Rœmerspacher !... Oh ! pardon, monsieur, je vous prenais pour notre ami Maurice Rœmerspacher ! » Des étudiants et des filles se joignirent à eux en criant : « Rœmerspacher !... Rœmerspacher !... » Et l'on disait : « Ce sont les étudiants qui vont réclamer un camarade au poste. » Un monôme se forma ; des agents suivaient, soupçonneux. A la gare de l'Est, leur jeunesse plut : on les laissa crier. Quand le train pénétra en gare et que les voyageurs franchirent

le contrôle, ce fut une clameur ininterrompue, jusqu'à ce que les cinq aperçurent enfin la bonne tête bouclée de Rœmerspacher. Les yeux étonnés par la lumière, il débusquait avec une petite valise. Tous se rangèrent sur une seule ligne, comme au régiment, et lui, en bon garçon qui se prête à la plaisanterie, et, ce qui vaut mieux, en bon esprit qui ne se perd pas à faire l'étonné, il passa devant eux, aux cris de : « Vive Rœmerspacher ! » tandis que Mouchefrin, fort échauffé, dansait à ses côtés pour figurer, disait-il, le cheval qui piaffe. Puis l'ivrogne commanda :

— Demi-tour !... Au quartier !

Au milieu d'eux, Rœmerspacher marchait gravement, mal éveillé, toutefois ému par l'importance d'une telle heure dans sa vie. Sous sa main il sentait son cœur heureux et vaste à contenir Paris. Il marchait avec force et légèreté, reconnaissant envers les ancêtres qui avaient assemblé les ressources de cette grande ville pour qu'il pût un jour y participer. Ses compagnons, comme des bêtes, bruyaient. Mais leurs cris et leurs danses, d'une façon confuse, symbolisaient à son esprit l'enivrement de cette nouvelle existence. Dans ce cortège, il s'avançait appuyé au bras de Sturel, jeunes et graves tous deux. Et par ce geste fraternel qui ne leur était pas familier, et aussi par leurs



pas cadencés, ils savaient bien qu'ils se juraient tout bas de s'aider à comprendre la beauté. Suret-Lefort mince, raide et ses gros bras balancés, le regard fixe sur son rêve, marchait à leur gauche, du pas automatique d'un soldat. Derrière eux, Renaudin assujettit son monocle, que son sens du comique compromet, et il répète, gouailleur toujours, mais heureux d'avoir ses camarades à Paris :

— Ils sont sérieux comme des paysans... comme des paysans...

Racadot et la Léontine, naïvement et pleins de joie, admiraient *le* Mouchefrin.

Boulevard Saint-Michel, on entra chez un marchand de vin crémier, alors installé au coin de la rue de Médicis. Cinquante personnes s'engouffraient avec eux ; Rœmerspacher fit signe qu'il voulait parler, et, tous réclamant le silence :

— Messieurs... Je ne suis pas Gil Blas dans la première auberge de son premier voyage. Votre accueil me touche, mais je n'ai pas l'intention d'offrir le punch sur lequel on pourrait compter.

— Très bien ! crient ses amis.

Et lui, se tournant vers Sturel :

— Fais-moi une place, François !

Rœmerspacher a prononcé *Françoué*. Eux-mêmes disent : « très *biênn* », en traînant sur les

finales. C'est l'accent lorrain et qui fait rire... François Sturel avait toujours été appelé par les siens *Françoué :* jadis la diphtongue *oi* se prononçait *oué ;* dans les villages de ces jeunes gens, il demeure beaucoup des mœurs, des préjugés, de l'âme enfin de ces *Françoués* qui se désignaient eux-mêmes par un assemblage de sons maintenant insupportable à l'oreille parisienne. La gouaillerie et le bons sens de Rœmerspacher, comme son accent, sortent du vieux fonds national.

Mais, s'asseyant à côté de Sturel, sans plus s'inquiéter du tapage :

— Qu'est-ce que Paris ? dit-il. Est-ce si grand ? si beau ?

— Plus beau, dit Sturel, plus grand que nous n'avions rêvé.

— Mais c'est très plein ! jeta l'ironique Renaudin.

Tous, entraînés par l'ardente curiosité et le ton convaincu du nouvel arrivé, commencèrent à se communiquer les uns aux autres leurs jugements sur Paris ; ils goûtaient le plaisir de s'expliquer et de se connaître soi-même. Ils avaient hâte de sortir du trouble, de l'indiscernable où ils avaient vécu dans la période chaotique du lycée.

. . . .

Leur dialogue avait toutes les secousses des entretiens nocturnes. Mais il partait toujours de leur terrain commun, le lycée de Nancy, pour se déployer, se diviser, se réunir, exprimant ainsi les natures diverses de ces jeunes gens. Heureux de se retrouver, ils s'imaginaient former un arbre puissant et que les forces de chacun, pareilles à la sève qui circule, profiteraient à tous. Cette image leur semblait d'autant plus exacte qu'elle avait une certaine beauté morale. Il faut être bien vieux pour oser reconnaître mensongère une conception qui, si elle était vraie, créerait de la fraternité et de l'agrément. Ces jeunes gens ne se connaissent pas d'autre père que Bouteiller, et s'ils discernent les uns chez les autres, au cours de cette soirée, des nuances particulières, ils sont bien éloignés de s'en inquiéter ; ils n'imaginent pas qu'un jour l'habileté de Renaudin, l'ambition de Suret-Lefort, la poésie de Sturel, la curiosité intellectuelle de Rœmerspacher, pourront les mettre en opposition, ni même les séparer. Ils admirent plutôt ces différences, parce qu'elles leur marquent combien en deux années ils se sont développés... Et ils s'en témoigent de la surprise par un silence où ils s'examinent.

Puis, d'un accord silencieux, ils se comparèrent à la masse compacte des filles et des étudiants

agglomérés dans cette tabagie... Essaim où l'on ne peut distinguer les individus, mais seulement reconnaître une espèce. Sur cette façon de gâteau de jeunesse, de gaz, la fumée, l'ivresse et tous les désirs distribuaient des plaques violentes, alternées de rouge et de noir. Tant d'adolescents divers, qui hurlaient et s'agitaient, ne donnaient pas à penser qu'ils fussent plus d'un. Ils formaient un seul animal fédératif, toutes mains tendues, toutes bouches ouvertes vers l'alcool et la prostitution. De se sentir bien au chaud dans ce chenil, ils riaient, pleinement abandonnés à l'heure présente...

— Sturel ! déclara Mouchefrin, par le nom puissant de Bouteiller ! (qu'il nous ait en sa protection !) passe-moi ton porte-monnaie et je te ferai voir le plus victorieux instrument de domination... Messieurs, pour fêter Rœmerspacher de Nomény, qui dès ce jour est Rœmerspacher de Paris, nous vous offrons un rhum de clôture. Crions tous : « A bas Nancy ! Vive Paris ! »

Cri de trahison, détestable reniement ! Oui, ce mauvais garçon a parfaitement résumé cette première partie de leurs vies, et l'ingratitude qu'il manifeste, sans une protestation de ses camarades, a été voulue, nécessitée par Bouteiller. « A bas Nancy ! Vive Paris ! » traduit ce besoin de se





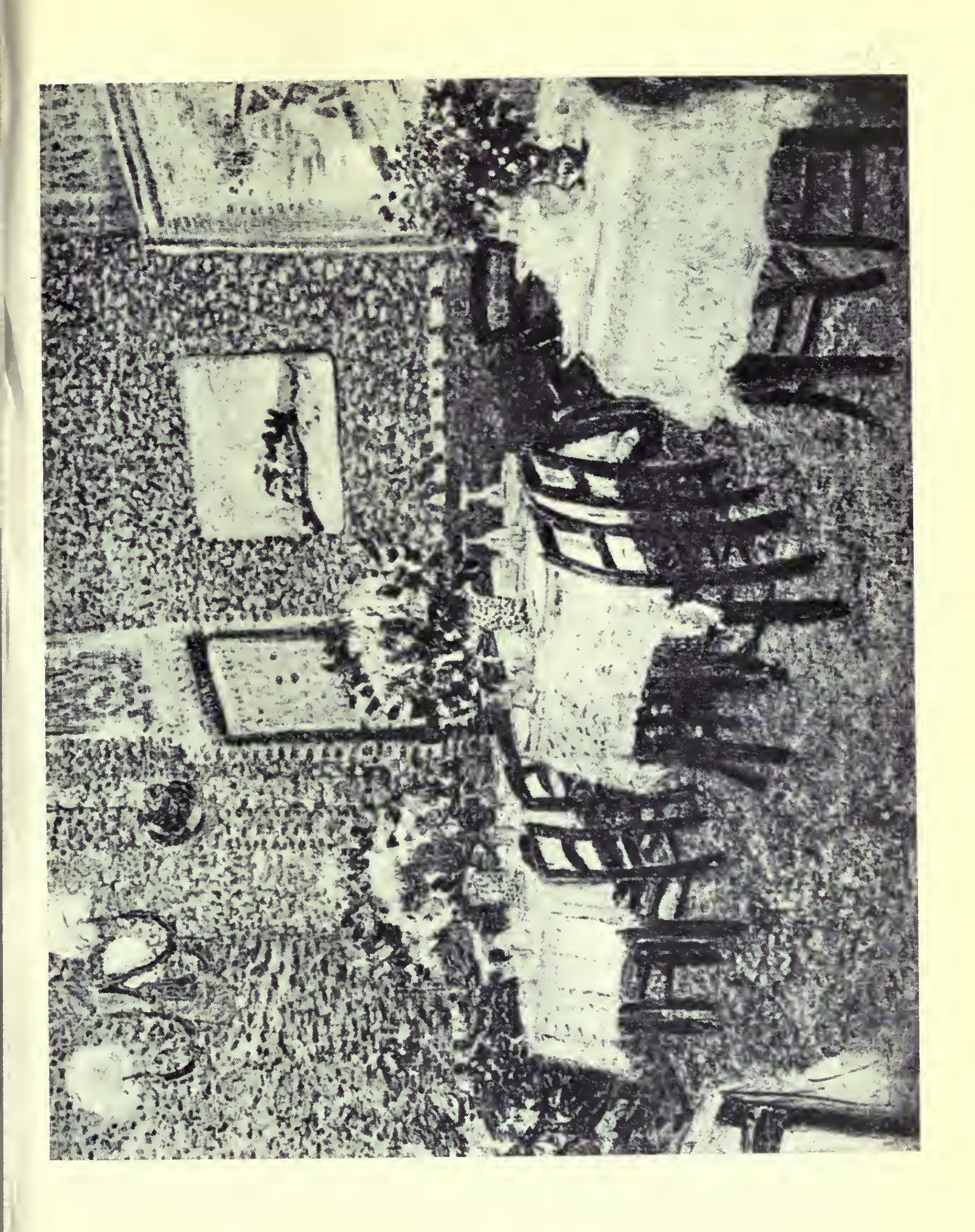
jeter à l'eau qui anime tous ces jeunes gens. Le fausset des filles, la verve irréfléchie des bohèmes, le grognement des pochards composent — et c'est convenance — l'odieuse clameur d'approbation qui accueille le toast et à laquelle le patron met fin en expulsant tout le monde.

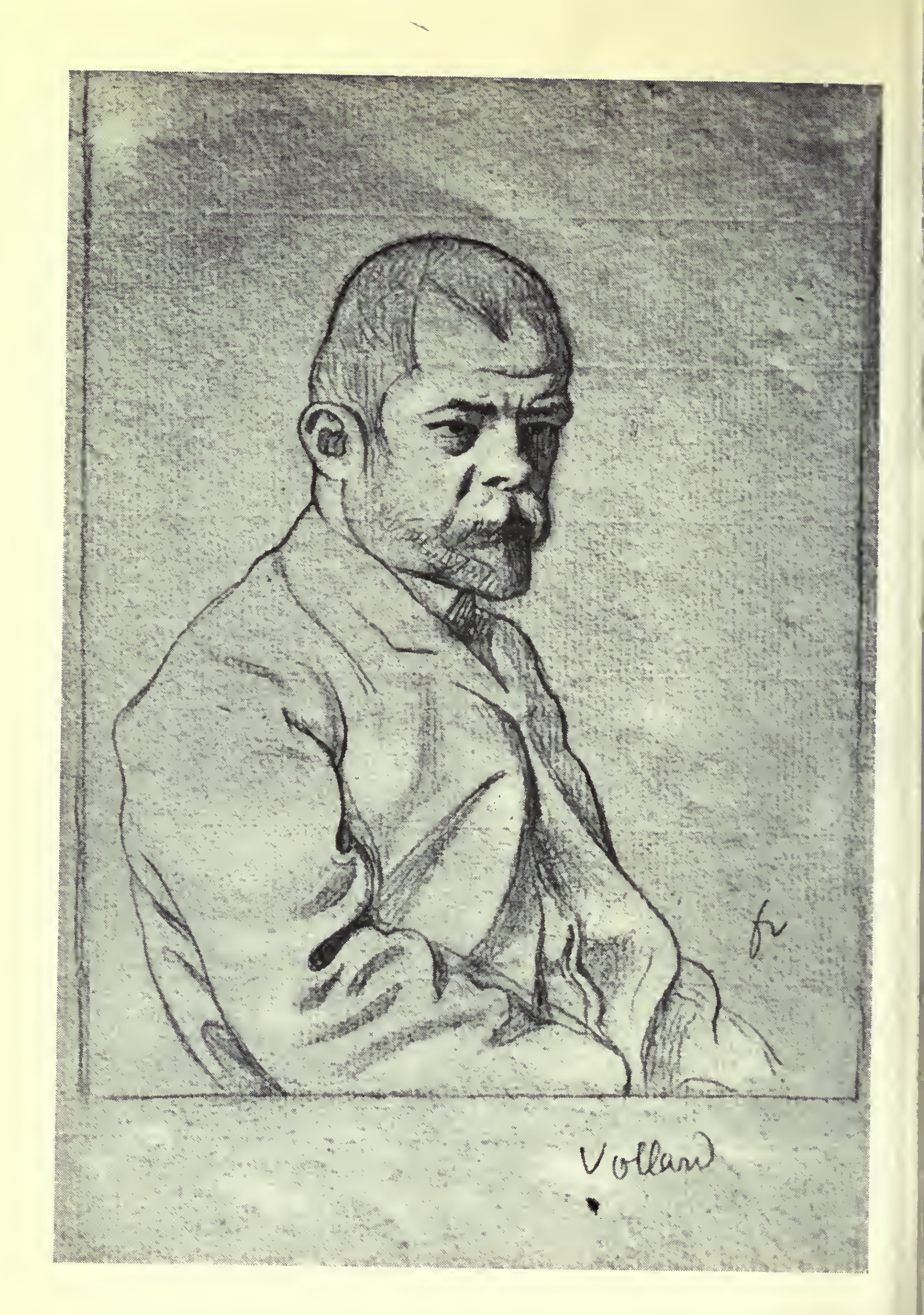
Il faisait un petit jour froid, et le vent, aidé par les balais de la voirie, soulevait une sale poussière. Nos jeunes Lorrains, passant d'une telle chaleur dans cette aube glacée, sentent peut-être leur corps souillé de poussière et mal à l'aise sous des vêtements fripés, mais ces impressions, dont, à trente-cinq ans, ils s'attristeraient, ne modifient rien de leur joie sans cause, ni leur entrain, ni leur haleine fraîche, ni leur regard ardent.

Le gros de la troupe empoigna la valise de Rœmerspacher, et, avec mille bouffonneries auxquelles leur jeunesse et leur ébriété pouvaient seules donner du charme, ils allèrent l'installer à l'hôtel Cujas, en face du fameux hôtel Saint-Quentin qu'on a démoli avec la rue des Grès en 1888, et qu'habitèrent successivement Jean-Jacques Rousseau, Balzac et ses héros, George Sand, Vallès. Tous personnages dont la sensibilité préparait les chemins à ces jeunes analystes.

Rœmerspacher garda une fille de la bande, ce dont il eût été gêné devant Sturel. Celui-ci, remon-

tant le Luxembourg vers sa rue Sainte-Beuve, tenait toujours la *Nouvelle Héloïse* sous le bras. En route, il s'aperçut que Mouchefrin avait conservé son porte-monnaie avec deux cents francs, et qu'il ignorait son adresse.




Vollard

JULES RENARD

1864-1910

PREMIER PAS

J'eus enfin l'honneur de me promener sur le boulevard avec un Grand Homme et un homme déjà connu.

Le Grand Homme avançait régulièrement, la tête haute, l'air vague. Ses admirateurs s'arrêtaient pour le regarder, ceux-ci presque familiers, avant son passage, ceux-là respectueux, après qu'il était passé.

Il ne semblait voir personne. Parfois il souriait aux branches des arbres. Peut-être, indifférent, n'avait-il que la préoccupation de marcher au milieu du trottoir, tandis que la foule s'écartait toute seule.

Mais, à sa droite, l'homme déjà connu saluait un monde d'intimes, serrait des mains volantes,

jetait deux mots d'esprit ou de cœur, et s'il ne se dérangeait plus volontiers, il ne se fâchait pas encore du coup de coude dont vite on s'excuse. Il allait et venait entre le Grand Homme et les vitrines. Tantôt libre et jeune, il goûtait simplement le bonheur d'être à Paris, avec ses habitants, au milieu de ses immeubles ; tantôt grave, il récapitulait ses rêves de gloire, et il se sentait de force à tomber quelque jour le Grand Homme lui-même.

Pour moi, garçon d'avenir, je me tenais du côté du ruisseau. Je ne disais rien et j'entendais mal, car, bousculé par la foule, je me trouvais sans cesse trop en avant ou trop en arrière. Il me fallait à chaque instant tourner un kiosque, une colonne, une boutique de fleuriste, et souvent hors d'haleine, près de perdre mes deux maîtres, je ne les suivais plus que clopin-clopant, déséquilibré, un pied sur le bord du trottoir, l'autre sur le pavé en bois.



LE BIJOU

Francine se promène et ne pense à rien, quand soudain son pied droit refuse de dépasser son pied gauche.

Et la voilà plantée, indéracinable, devant une vitrine.

Elle ne s'est pas arrêtée pour se mirer dans les glaces ou se tapoter les cheveux. Elle fixe un bijou. Elle le fixe obstinément, et s'il avait des ailes, il irait tout seul, ainsi qu'une mouche fascinée, se poser, bague, sur le doigt de Francine, ou broche à son corsage, ou boucle au lobe de son oreille.

Pour mieux le voir, elle clôt à demi les yeux, et même, pour le posséder au moins sous ses paupières, elle les ferme. Il semble qu'elle dort.

Mais derrière la vitrine, venue du fond de la boutique, une main paraît. Elle sort blanche et fine

de sa manchette. On dirait qu'elle entre adroitement dans une volière. Elle est habituée. Elle se faufile, sans se brûler aux feux des diamants, sans éveiller les pierres assoupies, et du bout de ses doigts prestes, comme faisant les cornes à Francine qui l'observe avec inquiétude, elle lui vole le bijou.

L'OMNIBUS

. . . .

En omnibus, je m'assieds au fond, et d'abord, je fixe la croupe des chevaux pour ne pas céder ma place. Une jeune femme monte sur la plate-forme. Jolie et de bonne santé, elle peut se tenir debout. Puis, c'est une vieille dame. Elle semble distinguée et riche. Que ne prend-elle une voiture ? Plus loin, c'est une ouvrière du peuple avec un enfant et un panier. L'idée d'une bonne action me séduit. Mais où placer le panier ? D'ailleurs il y a dans l'omnibus des messieurs plus jeunes que moi. Tout à coup, sans raison (car la dernière venue n'est ni vieille, ni jeune, ni bien, ni mal, et elle ne me demande rien, elle ne penche pas la tête à l'intérieur comme les effrontées qui dévisagent), je me dresse, j'écarte le double obstacle des pieds et des genoux et je dis d'un ton autoritaire : « Madame, prenez ma place.

— Non, merci », répond la dame, polie et sèche. Oui, elle refuse. C'est son droit et elle n'admet aucune réplique. Il ne me reste qu'à regagner piteusement ma place, au milieu des jambes hostiles. Je préfère descendre.



MARCEL PROUST

1871-1922

A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS

. . . .

... Tout d'un coup, sur le sable de l'allée, tardive, alentie et luxuriante comme la plus belle fleur et qui ne s'ouvrirait qu'à midi, Mme Swann apparaissait, épanouissant autour d'elle une toilette toujours différente mais que je me rappelle surtout mauve ; puis elle hissait et déployait sur un long pédoncule, au moment de sa plus complète irradiation, le pavillon de soie d'une large ombrelle de la même nuance que l'effeuillaison des pétales de sa robe. Toute une suite l'environnait ; Swann, quatre ou cinq hommes de club qui étaient venus la voir le matin chez elle ou qu'elle avait rencontrés : et leur noire ou grise agglomération obéissante, exécutant les mouvements presque mécaniques d'un cadre inerte autour d'Odette, donnait l'air

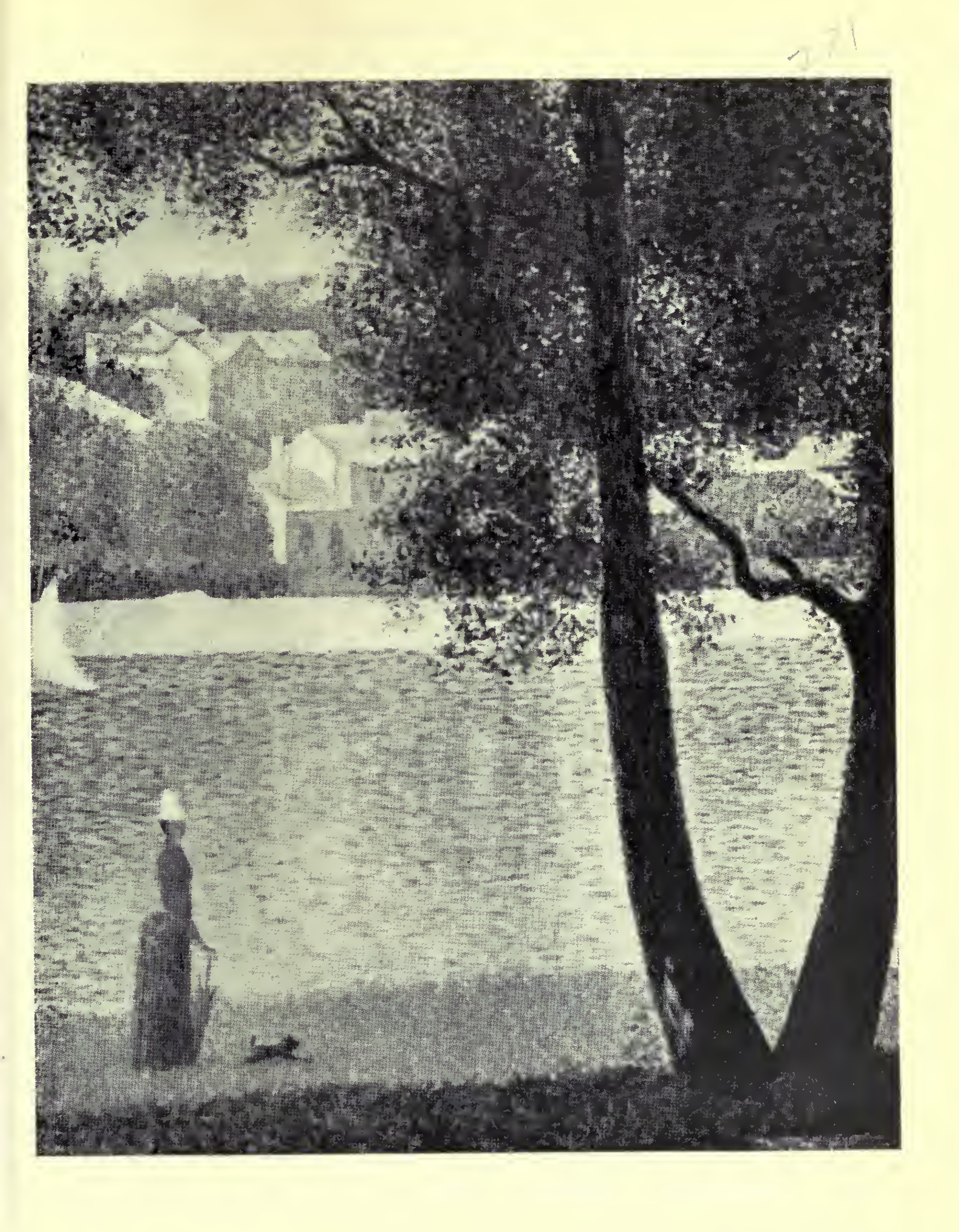
à cette femme, qui seule avait de l'intensité dans les yeux, de regarder devant elle, d'entre tous ces hommes, comme d'une fenêtre dont elle se fût approchée, et la faisait surgir, frêle, sans crainte, dans la nudité de ses tendres couleurs, comme l'apparition d'un être d'une espèce différente, d'une race inconnue, et d'une puissance presque guerrière, grâce à quoi elle compensait à elle seule sa multiple escorte. Souriante, heureuse du beau temps, du soleil qui n'incommodait pas encore, ayant l'air d'assurance et de calme du créateur qui a accompli son œuvre et ne se soucie plus du reste, certaine que sa toilette — dussent des passants vulgaires ne pas l'apprécier — était la plus élégante de toutes, elle la portait pour soi-même et pour ses amis, naturellement, sans attention exagérée, mais aussi sans détachement complet ; n'empêchant pas les petits nœuds de son corsage et de sa jupe de flotter légèrement devant elle comme des créatures dont elle n'ignorait pas la présence et à qui elle permettait avec indulgence de se livrer à leurs jeux, selon leur rythme propre, pourvu qu'ils suivissent sa marche, et même sur son ombrelle mauve que souvent elle tenait encore fermée quand elle arrivait, elle laissait tomber par moment, comme sur un bouquet de violettes de Parme, son regard heureux et si doux que quand

il ne s'attachait plus à ses amis mais à un objet inanimé il avait l'air de sourire encore. Elle réservait ainsi, elle faisait occuper à sa toilette cet intervalle d'élégance dont les hommes à qui Mme Swann parlait le plus en camarade respectaient l'espace et la nécessité, non sans une certaine déférence de profanes, un aveu de leur propre ignorance, et sur lequel ils reconnaissaient à leur amie comme à un malade sur les soins spéciaux qu'il doit prendre, ou comme à une mère sur l'éducation de ses enfants, compétence et juridiction. Non moins que par la cour qui l'entourait et ne semblait pas voir les passants, Mme Swann, à cause de l'heure tardive de son apparition, évoquait cet appartement où elle avait passé une matinée si longue et où il faudrait qu'elle rentrât bientôt déjeuner ; elle semblait en indiquer la proximité par la tranquillité flâneuse de sa promenade, pareille à celle qu'on fait à petits pas dans son jardin ; de cet appartement on aurait dit qu'elle portait encore autour d'elle l'ombre intérieure et fraîche. Mais, par tout cela même, sa vue ne me donnait que davantage la sensation du plein air et de la chaleur. D'autant plus que déjà persuadé qu'en vertu de la liturgie et des rites dans lesquels Mme Swann était profondément versée, sa toilette était unie à la saison et à l'heure par un lien néces-

saire, unique, les fleurs de son inflexible chapeau de paille, les petits rubans de sa robe me semblaient naître du mois de mai plus naturellement encore que les fleurs des jardins et des bois ; et pour connaître le trouble nouveau de la saison, je ne levais pas les yeux plus haut que son ombrelle, ouverte et tendue comme un autre ciel plus proche, rond, clément, mobile et bleu.

. . . .

Ce qui augmentait cette impression que Mme Swann se promenait dans l'avenue du Bois comme dans l'allée d'un jardin à elle, c'était — pour ces gens qui ignoraient ses habitudes de « footing » — qu'elle fût venue à pied, sans voiture qui suivît, elle que, dès le mois de mai, on avait l'habitude de voir passer avec l'attelage le plus soigné, la livrée la mieux tenue de Paris, mollement et majestueusement assise comme une déesse, dans le tiède plein air d'une immense victoria à huit ressorts. A pied, Mme Swann avait l'air, surtout avec sa démarche que ralentissait la chaleur, d'avoir cédé à une curiosité, de commettre une élégante infraction aux règles du protocole, comme ces souverains qui, sans consulter personne, accompagnés par l'admiration un peu scandalisée d'une suite qui n'ose formuler une



critique, sortent de leur loge pendant un gala et visitent le foyer en se mêlant pendant quelques instants aux autres spectateurs.

. . . .

... Or, autant que du faîte de sa noble richesse, c'était du comble glorieux de son été mûr et si savoureux encore, que Mme Swann, majestueuse, souriante et bonne, s'avançant dans l'avenue du Bois, voyait comme Hypatie, sous la lente marche de ses pieds, rouler les mondes. Des jeunes gens qui passaient la regardaient anxieusement, incertains si leurs vagues relations avec elle (d'autant plus qu'ayant à peine été présentés une fois à Swann ils craignaient qu'il ne les reconnût pas) étaient suffisantes pour qu'ils se permissent de la saluer. Et ce n'était qu'en tremblant devant les conséquences, qu'ils s'y décidaient, se demandant si leur geste audacieusement provocateur et sacrilège, attentant à l'inviolable suprématie d'une caste, n'allait pas déchaîner des catastrophes ou faire descendre le châtiment d'un dieu. Il déclenchait seulement, comme un mouvement d'horlogerie, la gesticulation de petits personnages salueurs qui n'étaient autres que l'entourage d'Odette, à commencer par Swann, lequel soulevait son tube doublé de cuir vert, avec une grâce souriante,

apprise dans le faubourg Saint-Germain, mais à laquelle ne s'alliait plus l'indifférence qu'il aurait eue autrefois. Elle était remplacée (comme s'il était dans une certaine mesure pénétré des préjugés d'Odette), à la fois par l'ennui d'avoir à répondre à quelqu'un d'assez mal habillé, et par la satisfaction que sa femme connût tant de monde, sentiment mixte qu'il traduisait en disant aux amis élégants qui l'accompagnaient : « Encore un ! Ma parole je me demande où Odette va chercher tous ces gens-là ! » Cependant, ayant répondu par un signe de tête au passant alarmé déjà hors de vue, mais dont le cœur battait encore, Mme Swann se tournait vers moi : « Alors, me disait-elle, c'est fini ? Vous ne viendrez plus jamais voir Gilberte ? Je suis contente d'être exceptée et que vous ne me « dropiez » pas tout à fait. J'aime vous voir, mais j'aimais aussi l'influence que vous aviez sur ma fille. Je crois qu'elle le regrette beaucoup aussi. Enfin, je ne veux pas vous tyranniser parce que vous n'auriez qu'à ne plus vouloir me voir non plus ! » « Odette, Sagan qui vous dit bonjour », faisait remarquer Swann à sa femme. Et, en effet, le prince faisant comme dans une apothéose de théâtre, de cirque, ou dans un tableau ancien, faire front à son cheval dans une magnifique apothéose, adressait à Odette un grand salut



théâtral et comme allégorique où s'amplifiait toute la chevaleresque courtoisie du grand seigneur inclinant son respect devant la Femme, fût-elle incarnée en une femme que sa mère ou sa sœur ne pourraient pas fréquenter. D'ailleurs à tout moment, reconnue au fond de la transparence liquide du vernis lumineux de l'ombre que versait sur elle son ombrelle, Mme Swann était saluée par les derniers cavaliers attardés, comme cinématographiés au galop sur l'ensoleillement blanc de l'avenue, hommes de cercle dont les noms, célèbres pour le public — Antoine de Castellane, Adalbert de Montmorency et tant d'autres, — étaient pour Mme Swann des noms familiers d'amis. Et, comme la durée moyenne de la vie — la longévité relative — est beaucoup plus grande pour les souvenirs des sensations poétiques que pour ceux des souffrances du cœur, depuis si longtemps que se sont évanouis les chagrins que j'avais alors à cause de Gilberte, il leur a survécu le plaisir que j'éprouve, chaque fois que je veux lire, en une sorte de cadran solaire, les minutes qu'il y a entre midi un quart et une heure, au mois de mai, à me revoir causant ainsi avec Mme Swann, sous son ombrelle, comme sous le reflet d'un berceau de glycines.

AMITIÉ

Il est doux quand on a du chagrin de se coucher dans la chaleur de son lit, et là tout effort et toute résistance supprimés, la tête même sous les couvertures, de s'abandonner tout entier, en gémissant, comme les branches au vent d'automne. Mais il est un lit meilleur encore, plein d'odeurs divines. C'est notre douce, notre profonde, notre impénétrable amitié. Quand il est triste et glacé, j'y couche frileusement mon cœur. Ensevelissant même ma pensée dans notre chaude tendresse, ne percevant plus rien du dehors et ne voulant plus me défendre, désarmé, mais par le miracle de notre tendresse aussitôt fortifié, invincible, je pleure de ma peine, et de ma joie d'avoir une confiance où l'enfermer.





COLETTE

JARDINS PRISONNIERS

Mon voisin fut, il y a deux mois, jaloux de mon faux ébénier jaune, puis de ma glycine, puissante déjà en son jeune âge et qui jette, du mur au tilleul, du tilleul aux rosiers grimpants, son serpent tors dégouttant de grappes mauves et lourd d'odeurs. Mais dans le même temps je couvrais d'un envieux regard ses cerisiers à fleur double, et comment lutter, juillet venu, contre ses géraniums ? Leur velours rouge se hausse, en plein midi, jusqu'à un indicible violet, exigé mystérieusement par la lumière verticale... Patience ! il verra, mon voisin, mes sauges pourpres en octobre et en novembre.

Et, sans attendre, il peut toujours évaluer de l'œil, sur ces ambitieux bâtons croisés que je décore du nom de « roseraie », le poids des paquets de roses, chavirés comme des têtes ivres. A mon

autre voisin, j'ai abandonné les fleurs d'ombre, la clématite autant bleue que violette, les muguets, les bégonias que le soleil, en une heure, blettit. Un vieux jardin proche nourrit un althéa géant, pour lequel on a sacrifié tout le reste des créatures végétales, car il est beau, âgé, infatigable, et porte une illumination de corolles, rosées à leur éclosion, mauves à leur déclin. L'aubépine rouge, gloire des printemps bretons, flambe un peu plus loin, et la vigne touffue, gouvernée comme une mosaïque sur une façade de petit hôtel, console, en pelouses verticales, l'humeur agreste d'un auteuillois qui n'a, de terre, que l'épaisseur et la surface d'une caisse à oranger.

Aimable rivalité qui arme, au seuil des jardins prisonniers, de vieilles gens et des enfants sages, levée de râteaux et de serfouettes, claquement du bec courbe des sécateurs, maraîchère odeur du fumier et de l'herbe tondue, combien de temps encore préserverez-vous Paris de la tristesse cubique, de l'ombre quadrangulaire des immeubles ? Chaque mois voit choir, dans le XVIe arrondissement, une allée de tilleuls, un buisson de fusains, une tonnelle vermoulue arrondie à la mesure des crinolines.

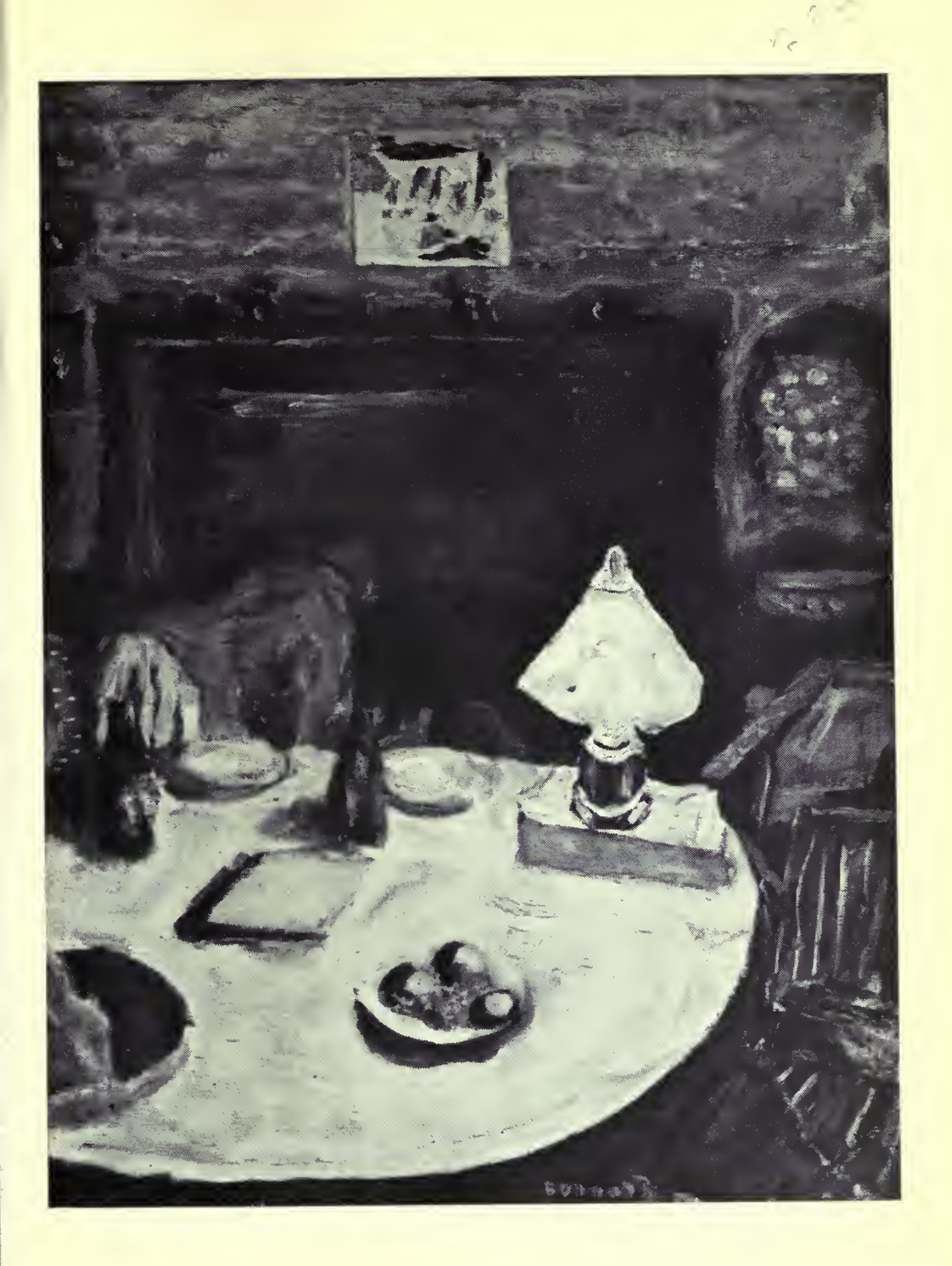
Mon boulevard extérieur noyé de feuilles érige, en six mois, une maison de rapport qui a la forme et l'importance d'une affreuse dent neuve. Heureux

depuis cent ans, un charmant logis épanoui et bas au milieu de son jardin, comme une poule couveuse sur son nid de paille, vient de perdre à jamais, au flanc de sept étages neufs, son droit au soleil, ses matins couleur de scarabée, ses fins de jour brûlantes et douces. Il se tait, refroidi comme une planète éteinte et porte son propre deuil.

Rien ne peut plus sauver nos jardins prisonniers, sinon l'or étranger. Il arrive qu'un milliardaire venu de loin s'engoue d'un hôtel à jardins des vieux quartiers. Alors il l'achète et l'embellit. Il dit : « J'en voudrais encore deux ou trois pareils », car il voit grand ; d'ailleurs il explique : « C'est pour le tennis. » Mais rendons-lui cette justice que parfois il affiche son mépris du tennis et son culte pour tout ce qui touche au passé de la France. Grâce à lui peuvent s'affronter, sur un terrain largement déblayé, royalement agrandi, des églises gothiques de village, rapportées pierre à pierre comme des puzzles, des terrasses basques, la réduction documentaire d'un verger normand, des enclos méridionaux bordés de petits buis bas et funèbres, et quelque chaume breton, sans préjudice d'un théâtre antique. Collection apprêtée par un goût un peu puéril, mais qui nous touche, nous autres provinciaux, captifs de Paris et qui reculons devant lui, nous qui tremblons pour la chute d'un lilas ou

l'ébranchage d'un marronnier, nous riverains d'une marée immobilière qui mordille et réduit le Bois, nous fervents défenseurs de nos concessions étroites de verdure. Ce qui subsiste vaut encore qu'on le chante sur un mode de mélancolie. Boylesve se souvient d'un jardin détruit, Abel Hermant pleure déjà, en le possédant encore, le pompeux printemps déroulé sous son balcon, à deux pas de la Madeleine.

La Duchesse Sforza élève des fraises dites Morère entre les balustres d'un balcon, avenue Henri-Martin, et Philippe Berthelot voit mûrir les cerises sur les cerisiers qu'il a greffés, boulevard du Montparnasse. Voyez, quai Saint-Michel, le jardin exhaussé sur un toit ! Quai Malaquais, Albert Flament isole entre quatre murs ses souvenirs de Florence, au sein d'un enclos froid et charmant dont les cyprès en boule et le buis ont le pied pris dans une gangue de mosaïque. Rue Jacob « l'Amazone » de Gourmont renonce à fleurir un sol tari, que le soleil ne visite point. Mais l'herbe fine, comme exsangue, qui croît à l'ombre, y est agréable au chat nocturne, et l'effraie perche, littérairement, sur un arbre mort drapé d'un haillon de lierre... Il faut peu de vigne sur un mur pour consoler un regard qui va de la feuille blanche à la fenêtre, de la fenêtre à la feuille blanche...





Une porte ouverte, dans une rue qui n'avait l'air de rien, me montra un jour une sorte de profond paradis provincial, orné de vieux frênes pleureurs, de magnolias, de vases de pierre, de chats sommeillants et même de pommiers en cordons, plantés en main courante autour des pelouses... Des pommiers en cordons... O Parisiens bucoliques, pavoisés de muguet en mai, fagoteurs de lilas, vous qui vous attendrissez sur une touffe d'herbe et sur une perce-neige, ne préserverez-vous pas les derniers secrets agrestes de Paris ? Des pommiers en cordons...

CHALEUR

. . . .

Un tramway 16 descendant me ramena vers Auteuil. L'approche de minuit et du dimanche y ranimait, malgré l'air immobile et le ciel blanc de poussière, une vie villageoise. Un petit bal aux lampions, non loin de l'avenue Mozart, ressemblait à toutes les Saint-Jean, à tous les Quatorze-Juillet de ma province natale, et je me réjouis que le tramway justement s'arrêtât. Quelle honnête jeunesse ! Elle dansait chez elle, loin de tout intrus, la fille de la mercière aux bras du fils du tonnelier, la couturière

à façon avec son apprentie, et deux fillettes de dix ans polkaient, et la blonde servante du « Tabac » tournait, étreinte par le propret garçon du limonadier.

Eau de seltz, grenadine, bière, sirop de citron... L'odeur des branches de pin clouées à l'estrade des musiciens rouvrait ma mémoire sur des champs de foire pavoisés, des distributions de prix et des « parquets » de danse... Rien ne manquait ici à l'évocation, pas même les parents confiants, assis en haie, sur les chaises de fer jaune.

Du haut de la plateforme du tramway vide, je respirais ce passé et ce présent paisibles. Les jeunes gens dansaient sur les rails, et je ne me plaignais pas que la halte fût longue. A la fin je questionnai le contrôleur, accoudé comme moi et contemplatif.

— Il y a un embarras signalé sur la voie ?

— Non pas. On va repartir.

— Tout de suite ?

— Dans un petit moment. On attend.

— Et qu'est-ce qu'on attend ?

— Que leur fox-trot soye fini. On ne voulait pas les déranger.





JEAN GIRAUDOUX

1882-1944

LA PRIÈRE SUR LA TOUR EIFFEL

. . . .

... Et voici la Tour Eiffel ! Mon Dieu, quelle confiance il possédait en la gravitation universelle, son ingénieur ! Sainte Vierge, si un quart de seconde l'hypothèse de la loi de pesanteur était controuvée, quel magnifique décombre ! Voilà ce qu'on élève avec des hypothèses ! Voilà réalisée en fer la corde que lance au ciel le fakir et à laquelle il invite ses amis à grimper... J'ai connu Eiffel, je grimpe... Mon Dieu, qu'elle est belle, vue de la cage du départ, avec sa large baguette cousue jusqu'au deuxième, comme à une superbe chaussette ! Mais elle n'est pas un édifice, elle est une voiture, un navire. Elle est vieille et réparée comme un bateau de son âge, de mon âge aussi, car je suis né le mois où elle sortit de terre. Elle a l'âge où l'on aime sentir grimper sur soi des enfants

et des américaines. Elle a l'âge où le cœur aime se munir de T. S. F. et de concerts à son sommet. Tout ce que j'aime dans les transatlantiques je l'y retrouve. Des parfums incompréhensibles déposés dans un losange d'acier par un seul passant, et aussi fixes dans leur altitude qu'un cercueil dans la mer tenu par son boulet ; mais surtout des noms de Syriens, de Colombiens, d'Australiens, gravés non sur les bastingages mais sur toutes les vitres, car la matière la plus sensible de cette tour et la plus malléable est le verre. Pas un visiteur étranger qui ne soit monté là avec un diamant... On nous change à chaque instant d'ascenseur pour dérouter je ne sais quelle poursuite, et certains voyageurs débarrassés de leurs noms et prénoms dès le second étage, errent au troisième les yeux vagues, à la recherche d'un pseudonyme ou d'un parrain idéal.

On donne un quart d'heure d'arrêt sur cette plate-forme. Mais, pour ces quinze minutes d'isolement, Eiffel assembla tout ce qui suffit pour onze mois aux passagers du bateau qui fait le tour du monde, dix jeux de tonneau, dix oracles automatiques, des oiseaux mécaniques par douzaines, et le coiffeur. Chaque exposition a laissé si haut son alluvion, un peu d'alluvion universelle. Celle de 1889, des appareils stéréoscopes où l'on voit les

négresses de chaque peuplade du Congo écarter les yeux et les seins devant un spectacle prodigieux qui ne peut être, tant leurs surprises sont semblables, que le photographe. Celle de 1900, des mots russes. Moscou, Cronstadt sont montées elles aussi graver leur nom... Mais que le Musée Galliéra est beau d'ici ! Comme ces disputes que mènent en bas Notre-Dame et le Sacré-Cœur, le Panthéon et la Gare de Lyon, on voit d'ici qu'elles sont truquées pour amuser un peu les hommes et qu'il n'y a, au contraire, entre tous ces édifices qu'accord et que consentement. Désaxés aujourd'hui par un aimant qui est sans doute l'amitié, c'est tout juste si le pont Alexandre et le pont de la Concorde ne se rapprochent et ne s'accolent pas. Comme d'ici les lois de l'univers reprennent leur valeur ! Comme les savants ont tort, qui disent l'humanité vouée à la mort, un sexe peu à peu prédominant, et comme au contraire ils apparaissent distribués dans les rues, les voitures et aux fenêtres en nombre égal, ces hommes et ces femmes, qui, la journée finie, se retirent pour engendrer et concevoir, grâce à un stratagème.

Que l'on travaille en ce premier mai sur ce faîte ! Un radio envoie vers quatre continents, à travers moi, les nouvelles de Paris. Sur une carte je vois délimité son domaine, si net que par le bottin

étranger je peux connaître le nom du dernier épicier brésilien, du dernier rentier de Samarkand effleuré par ses ondes. Tout un orchestre joue aussi pour l'univers, satisfait du seul applaudissement du gardien. Seuls les hommes de lettres ici sont sans voix. Bénie soit l'institutrice qui, lorsque j'eus cinq ans, me montrant le plus beau livre d'images et me bâillonnant hermétiquement de sa main, m'apprit à penser sans avoir à pousser des cris, en deux leçons d'une heure !

* * *

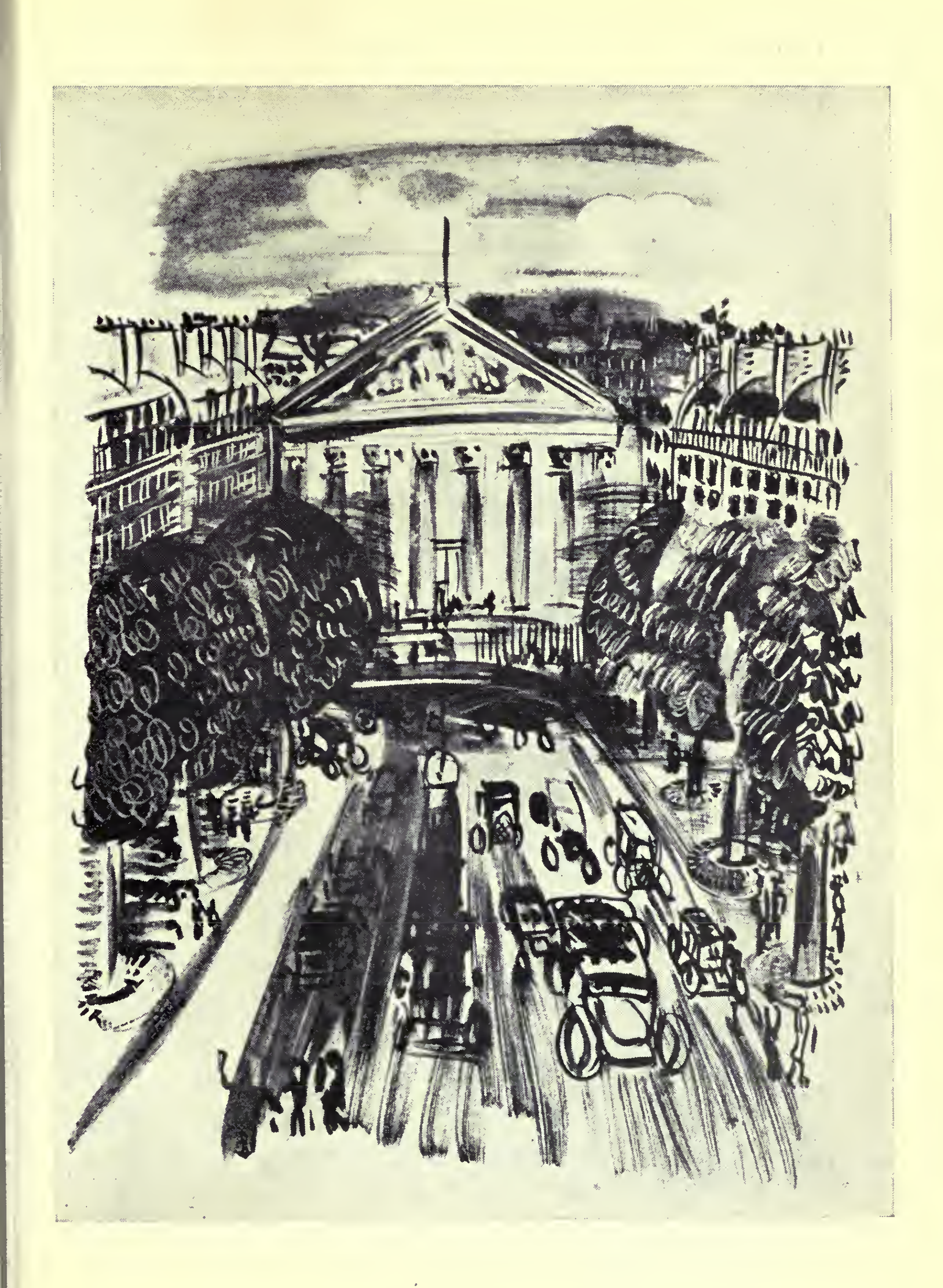
Ainsi, j'ai sous les yeux les cinq mille hectares du monde où il a été le plus pensé, le plus parlé, le plus écrit. Le carrefour de la planète qui a été le plus libre, le plus élégant, le moins hypocrite. Cet air léger, ce vide au-dessous de moi, ce sont les stratifications, combien accumulées, de l'esprit, du raisonnement, du goût. Ainsi tous ces amoindrissements et mutilations qu'ont subis les hommes, il y a plus de chance, ici plus que partout ailleurs, y compris Babylone et Athènes, pour que les ait valus la lutte avec la laideur, la tyrannie et la matière. Tous les accidents du travail sont ici des accidents de la pensée. Il y a plus de chance qu'ailleurs pour que les dos courbés, les rides de ces bourgeois et de ces artisans aient été gagnés

à la lecture, à l'impression, à la reliure de Descartes et de Pascal. Pour que ces lorgnons sur ce nez aient été rendus nécessaires par Commines et par Froissart. Pour que cette faiblesse des paupières ait été gagnée à la copie du manuel héraldique, ou, dans un atelier, parce que des gens n'ont pas voulu transiger avec certain chrome ou certain écarlate. Pour que ce manchot ait eu le doigt, puis la main, puis l'autre main coupée, en retenant près du radium la barque (si vous voulez et si vous avez saisi l'allusion à ce combat de Salamine) de nos maux. Voilà l'hectare où la contemplation de Watteau a causé le plus de pattes d'oie. Voilà l'hectare où les courses pour porter à la poste Corneille, Racine et Hugo ont donné le plus de varices. Voilà la maison où habite l'ouvrier qui se cassa la jambe en réparant la plaque de Danton. Voilà, au coin du quai Voltaire, le centiare où il fut gagné le plus de gravelle à combattre le despotisme. Voilà le décimètre carré où, le jour de sa mort, coula le sang de Molière. Il se trouve qu'en ce jour de grève où les métiers passent pour chômer dans Paris, où les ouvriers, croyant aller contre leur nature et obéissant seulement à l'habitude ancestrale, ont regagné la campagne, Paris exerce le pur métier de Paris ; et Notre-Dame et le Louvre et tous ses monuments sont aujour-

d'hui aussi opaques et immobiles que la roue de l'hélice tournant à mille tours... Mais que vois-je ?

J'ai pu soutenir des maux apprêtés pour des générations de héros et de géants, la guerre, la peste, le naufrage, avec rien autre chose qu'un courage bourgeois. Fils des citoyens de Louis-Philippe, je n'ai pas été inégal aux fléaux d'Attila. Mais tout ce que je croyais en moi digne des grandes époques, cet épanouissement quattrocentiste en moi de l'espoir, ce débordement ronsardien en moi de l'amour, chaque année, en face du printemps, ne me fournit que des armes piteuses. Le moindre bourgeon remporte sur moi la victoire. Je suis inférieur à la moindre cascade. Or, soudain, je vois le printemps entourer Paris. Par les brèches des murailles et par les avenues, il se pousse jusqu'à la Seine et seuls les ponts sont encore sans feuillage. En ce jour de repos le vent dans le bois de Boulogne n'est plus qu'un mouvement de croissance. Le printemps, le Bois, croissent comme une mer. Sur la banlieue ressuscitée, lacs, bassins et réservoirs reprennent leur orient. De chacun des sept cimetières, entre les verdures neuves, n'émerge plus qu'un seul monument. Paris n'avoue aujourd'hui que sept morts, et de belles files bleues de fantassins transparaissent sous les rues en veines royales...

. . . .



LÉON-PAUL FARGUE

1878-1947

SOUVENIRS D'UN FANTOME

Je suis entré dans les mœurs des fiacres avec ma tante.

Ma tante avait une capote à brides, en crêpe noir, avec un cœur blanc de veuve d'officier.

— Tsiitt ! monsieur !...

Elle appelait les cochers monsieur, les garçons monsieur.

Nous montâmes. — A l'heure, monsieur !

Mon premier cocher, que je vois encore, avait une bonne figure de vitelotte sous son chapeau de cuir bouilli.

Nous n'avions pas fait cent mètres que ma tante me tordit le pouce : elle voyait venir à notre rencontre un autre fiacre, jaune de colère, comme une guêpe engrogne une mouche.

— Hé là, mon Dieu ! gémit-elle, arquant la

bouche en demi-lune, comme faisait le bon Matrat dans les *Fourberies de Scapin*. Seigneur ! Y va nous accrocher !

Dans cette fin de siècle, on avait grand'peur des accidents de voiture. On y pensait sérieusement. Nous en parlions souvent.

Les catastrophes un peu notables étaient lointaines, américaines. Il n'y avait pas eu grand' chose depuis le drame de Dundee, sur la mer du Nord, où, pendant une nuit d'orage, un pont s'abîma dans l'estuaire avec deux trains qui s'y croisaient, sans qu'on eût rien vu ni rien entendu. L'erreur sombre du Pecq était déjà du vieux passé. Les grandes journées de Saint-Mandé, de Melun, des Couronnes,

Avec leurs trains hachés qui brûlent dans les gares...

... comme écrivait Jean Lorrain, ne devaient arriver que beaucoup plus tard.

Avec de rares incendies, quelques chiens enragés, et quelques crimes, que les journaux appelaient pieusement « une série rouge », les accidents de voiture étaient à peu près tout ce qu'on avait à se mettre sous la dent. C'était comme les petites suites, les dernières étincelles de la guerre de 70... Et il

y en avait... Il me semble même qu'il y en avait de terribles...

Les grosses balles de plomb rondes faisaient bien autant de mal qu'en ont fait depuis les balles dum-dum...

Le fiacre sentait le cuir moisi, le vieux tapis, le chien mouillé, la brosse à reluire, la croupe chaude.

On avait une préférence pour les voitures de l'Urbaine, qui étaient les plus élégantes, jaunes et cannées, propres et régies par des cochers de choix. Redingote mastic à boutons de métal plats. Chapeau haut de forme blanc, luisant, d'une matière de blanc-manger.

Il y avait même des personnes cossues, notamment des célibataires, qui avaient une voiture de luxe, de l'Urbaine, au mois. Cocher ganté. Jolies lanternes bleues. Grosse bouillotte pour l'hiver, lourde comme un lingot.

Aux sons de l'orgue de Barbarie *(sic)*, le fiacre allait prendre son tour derrière la file de ses congénères, pour se nourrir et s'abreuver contre un arbre perfectionné, qui contenait un insecte du genre carabe, certains disent un staphylin, dont le ventre s'ornait de caroncules argentées.

Pendant que le cheval épelait son avoine en

fourrant sa tête entre les pages, l'insecte se soulageait, dans son arbre, d'un liquide simple, heureusement filtré par l'aubier, et qui sautait en torsade violente, par un sexe de cuivre assez bas sur pattes, avec un bruit bleu longuement modulé, dans un seau de fer battu ou de toile, où le cheval faisait deux petits pas pour aller le boire, et l'uriner presque en même temps par un énorme clou de girofle, en regardant tristement ses souliers.

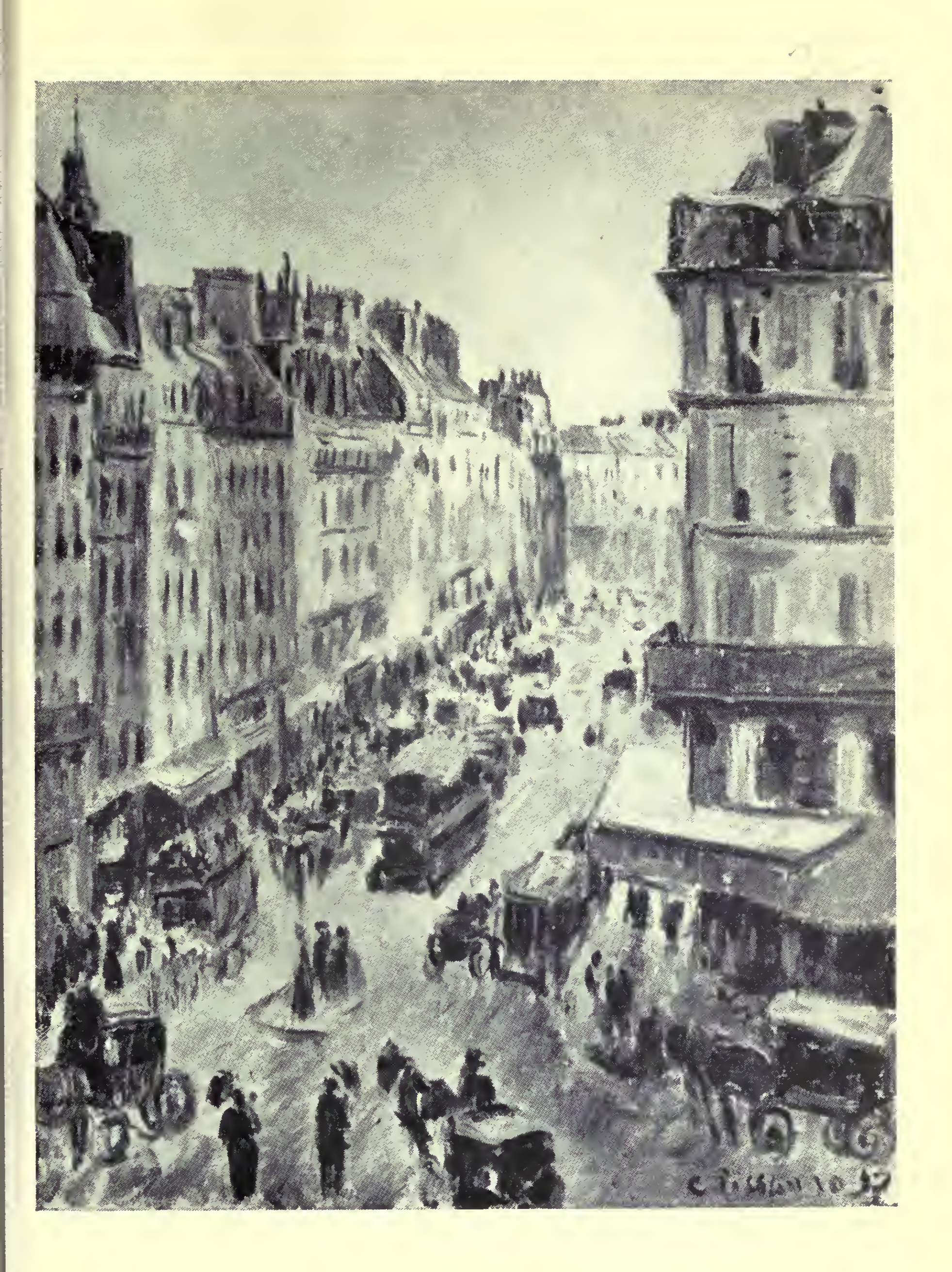
Ces soins rendus, le cocher nageait vers le traiteur, où on lui servait un pavé de santé de miroton ou de bœuf bourguignonne, une entrepèse de grosse miche, un barodet, du piccolo, du fromage, un petit noir avec petit verre, deux dominos de sucre et un crapulos.

*

Le fiacre, c'était la cavalerie. Le camelot, l'infanterie. Le marchand de marrons, l'artillerie. Et ils se méprisaient, tendrement...

Parente pauvre de la musique militaire, femme répudiée du kiosque à journaux, la vespasienne est le confessionnal du libre penseur.

Quand le fiacre quittait le macadam pour le pavé, son bruit triste et frais comme une marée





haute, important comme un événement, croissant comme une grande nouvelle, emplissait la rue.

La nuit, quand le cocher se trompait aux lumières et franchissait les cordes d'une rue barrée, la lanterne du fiacre et celle du chantier se regardaient comme une bourgeoise regarde une femme du peuple.

Le fiacre à galerie attendait le dernier train aux vitres huileuses d'une gare, dans sa houppelande gothique, avec des pilules de glace dans la barbe, et son cheval qui s'endormait en changeant doucement ses angles, comme un vieux mètre pliant...

Le dimanche soir, sur le tard, les fiacres enivrés se défiaient à la course dans une immense écume de sonnailles, à la grande terreur des familles qui rentraient de la campagne, le giron plein de fleurs...

* * *

Autoritaire, la baronne Nathan-Jâmay héla un fiacre. Je n'avais pas un sou sur moi. Je baissai les stores, et commençai de l'embrasser dans un coulis de paroles fiévreuses. Mais la vie n'était

pas tenable, et je fus vite à bout de nerfs quand les premiers de mes baisers furent tapés par l'insecte dur du compteur qui grignotait ses dix centimes.

Nous fîmes ainsi le tour de Paris.

J'alléguais des courses pressantes, dévorant des cafés, des bureaux, des journaux, m'arrêtant partout, pistant l'ami dont j'obtiendrais quelque rixdale, redoutant tout de la baronne, qui n'avait pas le poil commode. Pas de veine. « Pas encore arrivé ! » ... « Vient de sortir à la minute !... » Ce fut la patronne d'une maison de rendez-vous qui me sauva la mise.

C'était plus que je n'en pouvais supporter. Le front couvert d'une sueur affreuse, je rangeai la baronne et descendis du fiacre : « Combien vous dois-je ? » râlai-je au cocher, qui n'est pas sorti de ma mémoire avec son dos rond, sa redingote vert bouteille, sa bonne figure de poire cuite et ses favoris à la Mohrenheim.

Il me répondit en haussant les épaules, avec un regard chargé de sagesse : « Ça n'a pas de prix... »

. . . .

ANDRÉ BRETON

IL FAUT ALLER VOIR DE BON MATIN...

Il faut aller voir de bon matin, du haut de la colline du Sacré-Cœur, à Paris, la ville se dégager lentement de ses voiles splendides, avant d'étendre les bras. Toute une foule enfin dispersée, glacée, déprise et sans fièvre, entame comme un navire la grande nuit qui sait ne faire qu'un de l'ordure et de la merveille. Les trophées orgueilleux, que le soleil s'apprête à couronner d'oiseaux ou d'ondes, se relèvent mal de la poussière des capitales enfouies. Vers la périphérie les usines, premières à tressaillir, s'illuminent de la conscience de jour en jour grandissante des travailleurs. *Tous* dorment, à l'exception des derniers scorpions à face humaine qui commencent à cuire, à bouillir dans leur or. La beauté féminine se fond une fois de plus dans le creuset de toutes les pierres rares. Elle n'est

jamais plus émouvante, plus enthousiasmante, plus folle qu'à cet instant où il est possible de la concevoir unanimement détachée du désir de plaire à l'un ou à l'autre, aux uns ou aux autres. Beauté sans destination immédiate, sans destination connue d'elle-même, fleur inouïe, faite de tous ces membres épars dans un lit qui peut prétendre aux dimensions de la terre ! La beauté atteint à cette heure à son terme le plus élevé, elle se confond avec l'innocence, elle est le miroir parfait dans lequel tout ce qui a été, tout ce qui est appelé à être, se baigne adorablement en ce qui va être *cette fois*. La puissance absolue de la subjectivité universelle, qui est la royauté de la nuit, étouffe les impatientes déterminations au petit bonheur : le chardon non soufflé demeure sur sa construction fumeuse, parfaite. Va-t-il faire beau, pleuvra-t-il ? Un adoucissement extrême de ses angles fait tout le soin de la pièce occupée, belle comme si elle était vide. Les chevelures infiniment lentes sur les oreillers ne laissent rien à glaner des fils par lesquels la vie vécue tient à la vie à vivre. Le détail impétueux, vite dévorant, tourne dans sa cage à belette, brûlant de brouiller de sa course toute la forêt. Entre la sagesse et la folie, qui d'ordinaire réussissent si bien à se limiter l'une l'autre, c'est la trêve. Les intérêts puissants affligent à peine de leur ombre démesu-

rément grêle le haut mur dégradé dans les anfractuosités duquel s'inscrivent, pour chacun, les figures, toujours autres, de son plaisir et de sa souffrance. Comme dans un conte de fées cependant, il semble toujours qu'une femme idéale, levée avant l'heure et dans les boucles de qui sera descendue visiblement la dernière étoile, d'une maison obscure va sortir et somnambuliquement faire chanter les fontaines du jour. Paris, tes réserves monstrueuses de beauté, de jeunesse et de vigueur, — comme je voudrais savoir extraire de ta nuit de quelques heures ce qu'elle contient de plus que la nuit polaire ! Comme je voudrais qu'une méditation profonde sur les puissances inconscientes, éternelles que tu recèles soit au pouvoir de tout homme, pour qu'il se garde de reculer et de subir ! La résignation n'est pas écrite sur la pierre mouvante du sommeil. L'immense toile sombre qui chaque jour est filée en son centre les yeux médusants d'une victoire claire.

GERMAIN NOUVEAU

RETOUR

Nous avions fait une lieue,
L'œil en quête d'un sonnet ;
Où le hasard nous menait
Nous errions dans la banlieue.

La matinée était bleue,
Et sur nos têtes sonnait
La rime, oiseau qu'on prenait
D'un grain de sel sous la queue.

Tout à coup, le ciel changea :
Il plut. Retournons — déjà ! —
Et nous aperçûmes, l'âme

Attristée, au loin, Paris,
Et, grises sur le ciel gris,
Les deux tours de Notre-Dame !



JEAN COCTEAU

PLAIN-CHANT

Tes rires retroussés comme à son bord la rose,
Effacent mon dépit de ta métamorphose;
Tu t'éveilles, alors le rêve est oublié.
De nouveau je me trouve à ton arbre lié,
Tu me serres le corps de ta petite force.
Que ne sommes-nous plante, et d'une seule écorce,
D'une seule chaleur, d'une seule couleur,
Et dont notre baiser serait l'unique fleur.

PAUL VALÉRY

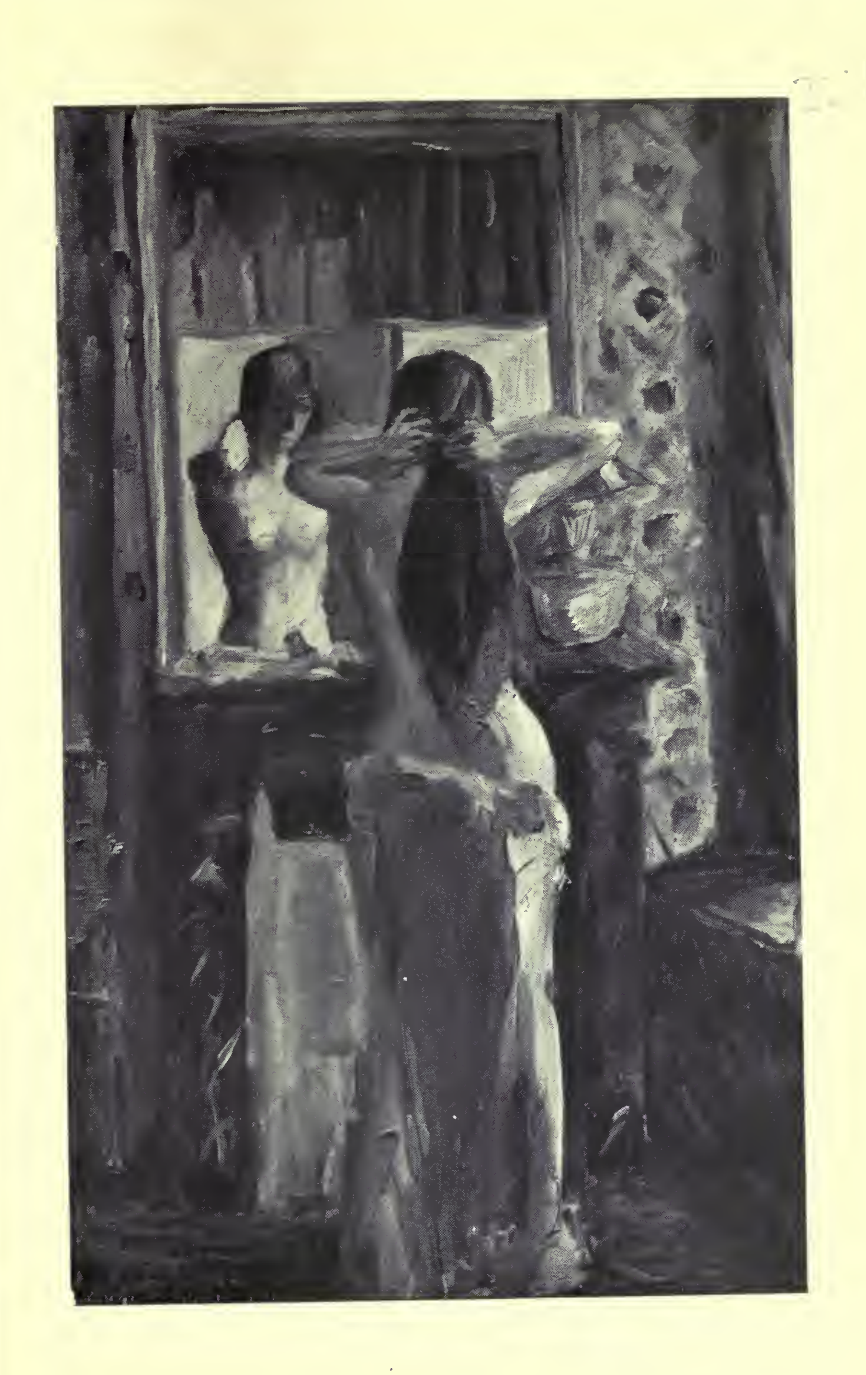
LES PAS

Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux !... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
A l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.



PAUL ELUARD

L'AMOUREUSE

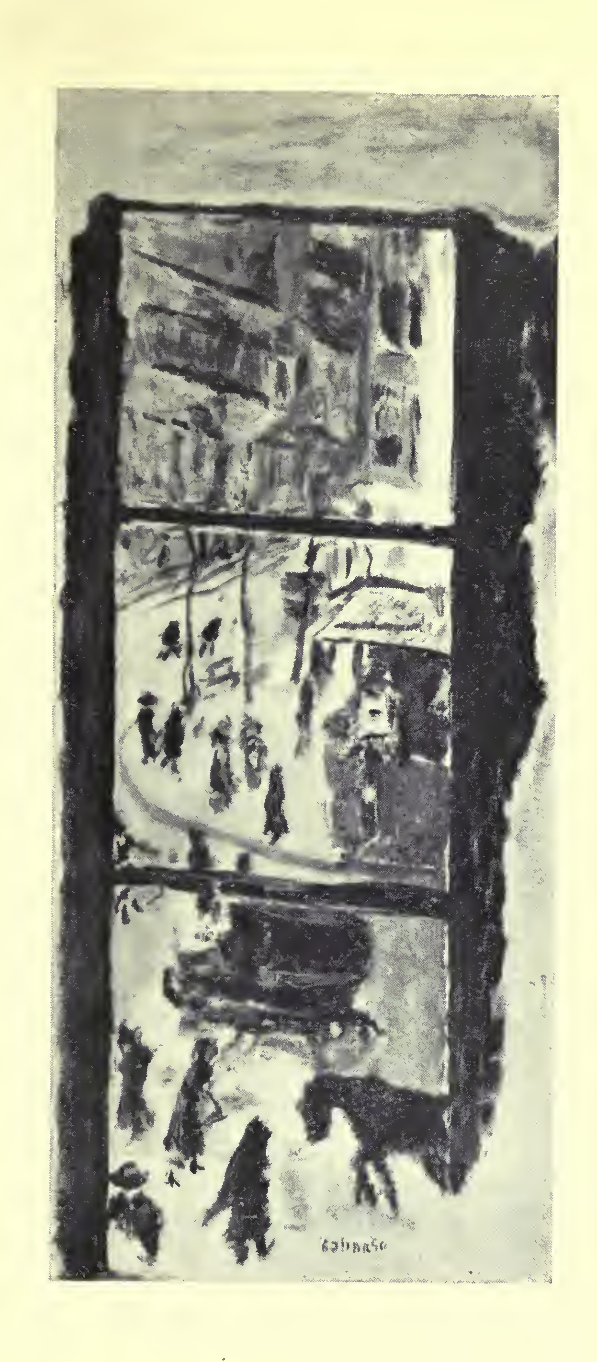
Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,
Elle a la forme de mes mains,
Elle a la couleur de mes yeux,
Elle s'engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts
Et ne me laisse pas dormir.
Ses rêves en pleine lumière
Font s'évaporer les soleils,
Me font rire, pleurer et rire,
Parler sans avoir rien à dire.

CE QUE DIT L'HOMME DE PEINE EST TOUJOURS HORS DE PROPOS

Un hiver tout en branches et dur comme un cadavre
Un homme sur un banc dans une rue qui fuit la foule
Et que la solitude comble
Place à l'appareil banal du désespoir
A ses miroirs de plomb
A ses bains de cailloux
A ses statues croupissantes
Place à l'oubli du bien
Aux souvenirs en loques de la vérité
Lumière noire vieil incendie
Aux cheveux perdus dans un labyrinthe
Un homme qui s'est trompé d'étage de porte de clé
Pour mieux connaître pour mieux aimer

Où commence le paysage
A quelle heure



Où donc se termine la femme
Le soir se pose sur la ville
Le soir rejoint le promeneur dans son lit
Le promeneur nu
Moins gourmand d'un sein vierge
Que de l'étoile informe qui nourrit la nuit

Il y a des démolitions plus tristes qu'un sou
Indescriptibles et pourtant le soleil s'en évade en chan-
Pendant que le ciel danse et fait son miel [tant
Il y a des murs déserts où l'idylle fleurit
Où le plâtre qui se découd
Berce des ombres confondues
Un feu rebelle un feu de veines
Sous la vague unique des lèvres
Prenez les mains voyez les yeux
Prenez d'assaut la vue

Derrière les palais derrière les décombres
Derrière les cheminées et les citernes
Devant l'homme
Sur l'esplanade qui déroule un manteau de poussière
Traîne de fièvre
C'est l'invasion des beaux jours
Une plantation d'épées bleues
Sous des paupières écloses dans la foule des feuilles
C'est la récolte grave du plaisir

La fleur de lin brise les masques
Les visages sont lavés
Par la couleur qui connaît l'étendue

Les jours clairs du passé
Leurs lions en barre et leurs aigles d'eau pure
Leur tonnerre d'orgueil gonflant les heures
Du sang des aubes enchaînées
Tout au travers du ciel
Leur diadème crispé sur la masse d'un seul miroir
D'un seul cœur

Mais plus bas maintenant profondément parmi les routes abolies
Ce chant qui tient la nuit
Ce chant qui fait le sourd l'aveugle
Qui donne le bras à des fantômes
Cet amour négateur
Qui se débat dans les soucis
Avec des larmes bien trempées
Ce rêve déchiré désemparé tordu ridicule
Cette harmonie en friche
Cette peuplade qui mendie

Parce qu'elle n'a voulu que de l'or
Toute sa vie intacte
Et la perfection de l'amour.

ANDRÉ BRETON — RENÉ CHAR PAUL ELUARD

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

On entrait par une porte dérobée
Il y avait un cœur sur le tableau noir
Et une baguette de coudrier sur la table
On aurait entendu un pas de loup

L'amour le premier enseignait
Aux amants à bien se tenir
Les pierres suivaient leur ombre douce-amère
L'œil ne desserrait pas son étreinte.

Et si elle me demande ma vie
Questionnait-il
Aussitôt la lumière ne faisait qu'un bond comme les [*racines*
Tendait des pièges de rosée
Ta chevelure questionnait-il
Et le silence était conquis

GUILLAUME APOLLINAIRE

1880-1918

HOTELS

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On paye au mois

Le patron doute
Payera-t-on
Je tourne en route
Comme un toton

Le bruit des fiacres
Mon voisin laid
Qui fume un âcre
Tabac anglais





O la Vallière
Qui boite et rit
De mes prières
Table de nuit

Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel

Fermons nos portes
A double tour
Chacun apporte
Son seul amour

JEAN COCTEAU

CARTE BLANCHE

Notes prises sur place.
Nuit du 13 au 14.

14 juillet 1919.

Cette nuit l'Arc de Triomphe est le milieu du monde. Son gros aimant attire la foule que nous voyons d'en haut comme une ferraille. Pleine lune.

L'obscurité arrange le décor d'une Babylone de cinéma italien. Grâce aux projecteurs, aux feux de Bengale, au magnésium des photographes, l'Arc de Triomphe se couvre d'ombres. Il bouge, il penche, il grouille, il est habité, tatoué de fantômes ; il en passe dessus qui prennent la forme de ses bas-reliefs. Dessous, ne dirait-on pas que

les morts se bousculent ? Car leur fête est dessous. Il y en a de toutes les tailles ; ils n'arrêtent pas de gesticuler, de tourner en silence contre les voûtes.

Si j'étais enfant ce spectacle me remplirait de crainte. La dame de carton-pâte éclairée comme une actrice mange-t-elle des hommes ? Ou bien je croirais qu'on brûle les morts de la guerre.

Des échelles rouges conduisent à l'urne qui termine le cénotaphe.

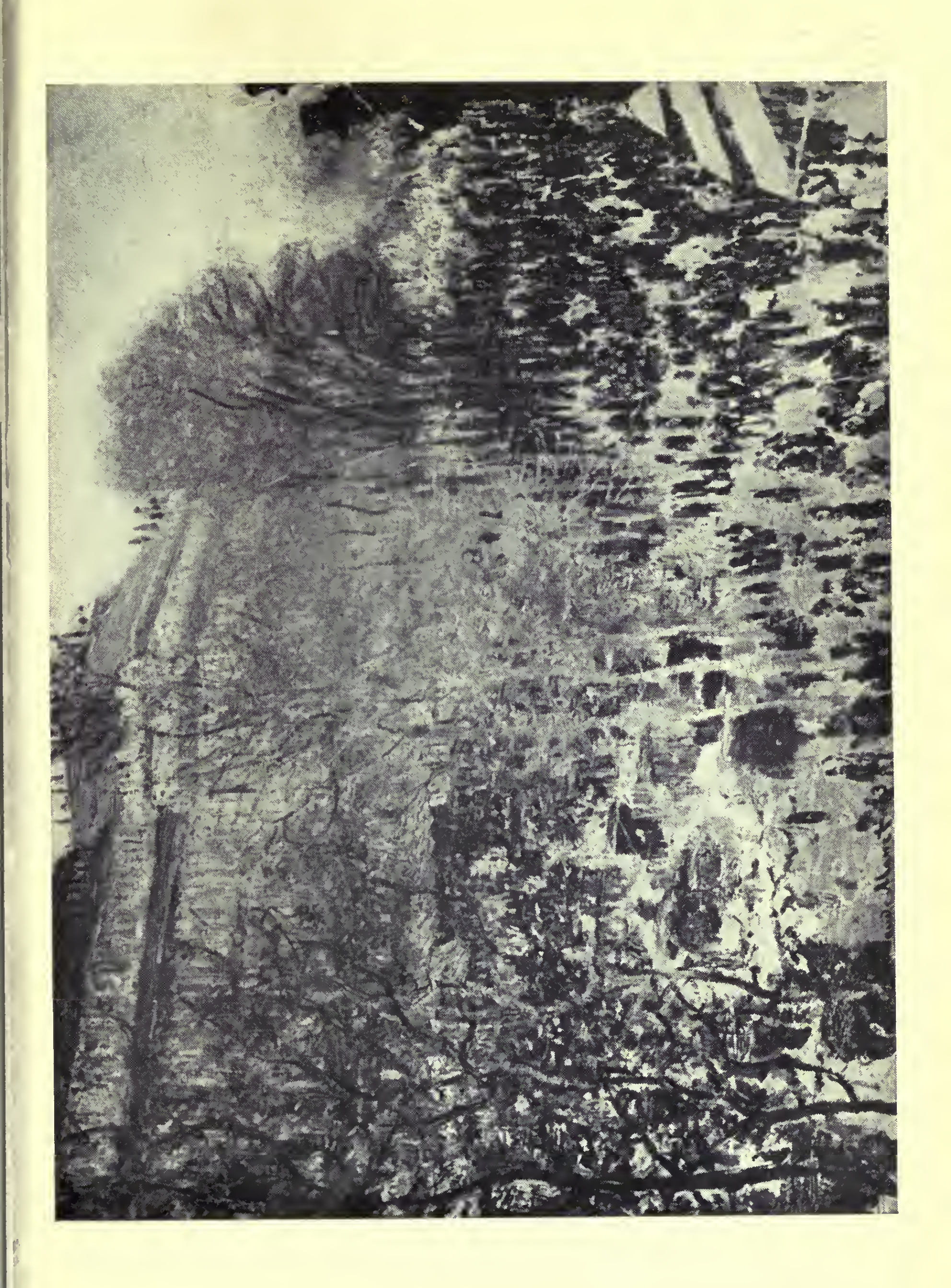
Demain matin l'Arc de Triomphe redeviendra la selle d'un éléphant bleu. Cette nuit il est la maison d'une idole qui fume, qui réclame des offrandes, qui marchera toute seule pour livrer passage au cortège.

14 juillet, de 7 à 11 heures.

Comme le sang d'une personne émue se porte à la figure, les maisons vides ont tout leur monde à la façade ; l'idole jaune a bougé. L'Arc de Triomphe est libre.

Au cirque, pendant l'entr'acte, les enfants s'amusent sur la piste. Depuis deux jours la foule s'amuse sur la piste du défilé ; la foule *défile* et met ses pieds où le cheval de Foch posera ses sabots.

Ce matin la foule s'exerce aux acclamations. Elle acclame un cycliste, un chien qui traverse,



un monsieur en redingote qui se renseigne auprès du chef de la police.

Mutilés que des dames de la Croix-Rouge poussent dans des chaises roulantes pleines de roses.

Régates.

En arrivant, on voyait le port au bout des rues, on entendait même la mer ; on voyait des mâtures blanches, des oriflammes, des voiles.

Des familles habitent les arbres, marchent sur les toits en pente. La Tour Eiffel nickelée au soleil. Le passage du poème de Cendrars se réalise : *Le soleil ouvrira de bonne heure comme un marchand de nougat un jour de fête.*

Tous les immeubles sont des paquebots qui partent. Mouchoirs agités. L'Astoria, paquebot anglais. Les soldats laissent pendre leurs jambes au bord du bastingage. Nos lanciers préparent le lit du fleuve, car à huit heures on verra ce prodige d'un fleuve bleu qui rentre chez lui, qui remonte à sa source et passe sous le pont de l'Etoile.

Des coups de canon, des fusées, un militaire qui agite un drapeau sur l'Arc de Triomphe annoncent que le cortège approche.

On ne détaille pas un fleuve. Je note vite les épisodes principaux.

Le maréchal Foch et le maréchal Joffre. Le maréchal Foch très pâle. Le maréchal Joffre tient

son bâton sous le bras, son cheval s'obstine à l'emporter vers la gauche. Le public l'aime, il est un fétiche. — Voici le général Pershing raide sur un cheval rose. Ses troupes s'arrêtent, piétinent et repartent comme les girls de music-hall.

Les marins, enroulés dans les cors d'argent, jouent le fox-trot à la mode.

Les Belges : leurs petits clairons de cuivre rouge, leur couleur de dune, leurs étendards sur l'épaule, leurs décorations violettes.

Un vide précède les Anglais. Une grande foire s'approche derrière les arbres. Ils débouchent, musique en tête. Tambour-major. Grosse caisse. L'homme drapé de léopard jongle avec ses baguettes. Les marins aux larges chapeaux de paille. Douglas Haig et ses lanciers sur des chevaux semblables à des favoris de course. Fanions rouge et or.

Calme. Equilibre. Elégance. Les étendards multicolores, pliés comme les mouchoirs dans les manches. Hindous. Highlanders. Les jupes, les figures rouges, les cornemuses. — Les Italiens aux ordres bleu Sainte Vierge. — Le mystérieux état-major japonais. Les Grecs aux jambes de laine blanche, des pompons noirs au bout de leurs sabots. Les Polonais qui ressemblent à nos gendarmes ; les Serbes, les Tchécoslovaques à béret bleu de roi.

Sambre-et-Meuse. Le soleil cassé en miettes dans mille miroirs des périscopes allume les clairons que nos troupiers embouchent après un coup de poignet inimitable. Pétain passe sur un cheval blanc. Les flaques d'hommes bleus reflètent le ciel. Bleu, bleu, bleu. Le bleu beau temps, le bleu Cézanne. Le général de Castelnau, son crêpe au bras. Les ombres de trois fils l'escortent.

Gendarmes. Braves pompiers aux épaulettes de laine. Chez nous les rangs se relâchent, on profite des haltes. On bavarde, on arrange ses bandes, on cligne de l'œil aux spectatrices. — L'aumônier en soutane. Il passe à grandes enjambées. Les drapeaux, sales dentelles faites par les victoires. Les charmeurs de fourragères, leur petit serpent rouge autour du bras.

Le général Gouraud. Il salue de la main gauche. Un jeune homme lui offre une fleur. Il ne peut la prendre. Il la repousse avec un geste d'une grâce extraordinaire.

Le soleil arrive au centre de l'avenue. Les soldats traînent leur ombre. Le général Mangin, habitué aux pompes de Bayreuth, répond à la foule par des saluts de théâtre.

Les nègres. La légion. Le soleil monte. L'ombre des hommes s'écourte. Catalans. Tirailleurs. Voici la « Nouba » que j'entendis à Nieuport sous la

neige. On dirait la musique sur laquelle David dansait devant l'Arche. Voici les zouaves, les fusiliers marins qui ont le plus charmant uniforme du monde, les chefs goumiers de laine blanche et d'ocre. Ils vécurent tous côte à côte près de la mer du Nord.

Le soleil disparaît.

Après la cavalerie aux trompettes grêles et l'artillerie dont les caissons manquent de fleurs, de feuillages, les autocanons et les tanks ferment la marche.

Le peuple se déverse et cherche M. Clemenceau dans toutes les automobiles.

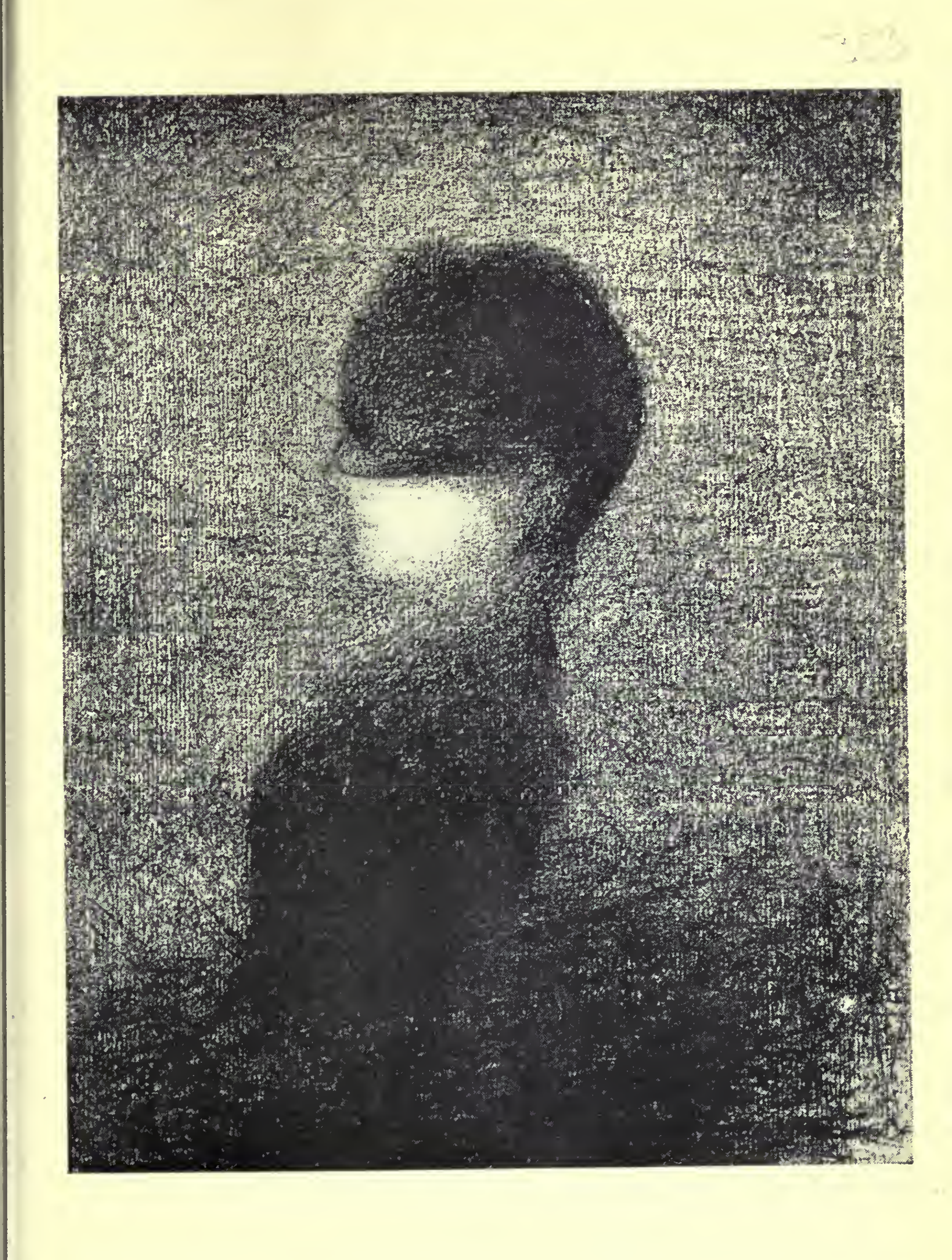
La lumière d'une étoile est si longue à venir sur terre que nous la voyons parfois après que l'étoile est éteinte. Ainsi le quartier de la République est en train d'attendre la grande image d'Epinal qui s'éloigne de nous pour toujours.

LÉON-PAUL FARGUE

POSTFACE

Un long bras timbré d'or glisse du haut des arbres
Et commence à descendre et tinte dans les branches.
Les feuilles et les fleurs se pressent et s'entendent.
J'ai vu l'orvet glisser dans la douceur du soir.
Diane sur l'étang se penche et met son masque.
Un soulier de satin court dans la clairière
Comme un rappel du ciel qui rejoint l'horizon.
Les barques de la nuit sont prêtes à partir.
D'autres viendront s'asseoir sur la chaise de fer.
D'autres verront cela quand je ne serai plus.
La lumière oubliera ceux qui l'ont tant aimée.
Nul appel ne viendra rallumer nos visages.
Nul sanglot ne fera retentir notre amour.
Nos fenêtres seront éteintes.
Un couple d'étrangers longera la rue grise.
Les voix

D'autres voix chanteront, d'autres yeux pleureront
Dans une maison neuve.
Tout sera consommé, tout sera pardonné,
La peine sera fraîche et la forêt nouvelle,
Et peut-être qu'un jour, pour de nouveaux amis,
Dieu tiendra ce bonheur qu'il nous avait promis.



PEINTRES

ECRIVAINS

Imprimé en Suisse.

Le présent ouvrage, de la Collection du Bouquet, édité par H.-L. Mermod, à Lausanne, a été imprimé sur les presses de Louis Geneux, à Lausanne. Clichés gravés par les Ateliers de photogravure M. Reymond S. A., à Lausanne. Juillet 1952.